3 1761 07970563 7

From the Library of

Henry Tresawna Gerrans

Fellow of Worcester College, Oxford

1882-1921

Given to University of Toronto Library

By his Wife

BINDING LIST AUG 1 1923
Toronto Book-Binding Co.

L'ALBANIE INCONNUE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

VOLUMES

LA POLITIQUE FRANCO-ANGLAISE ET L'ARBITRAGE INTERNATIONAL (*Ouvrage couronné par l'Académie française*). 1 vol. in-16. Perrin, 1904.

LA QUESTION D'AUTRICHE-HONGRIE dans LES QUESTIONS ACTUELLES DE POLITIQUE ETRANGÈRE EN EUROPE. 1 vol. in-16, Félix Alcan, 1907, 3e éd.

LE SOCIALISME EN AUTRICHE ET EN HONGRIE dans LE SOCIALISME A L'ÉTRANGER. 1 vol. in-16, Félix Alcan, 1909.

LA QUESTION SOCIALE ET LE SOCIALISME EN HONGRIE (*Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques. Prix Audiffret-Pasquier*), 1 vol. in-8, Félix Alcan, 1909

BROCHURES

LES NATIONALITÉS EN AUTRICHE : AUTOUR DE TRIESTE (ITALIENS, SLAVES ET ALLEMANDS). Une brochure in-8. Bibliothèque des questions diplomatiques et coloniales, 1902 (*épuisé*).

LA PAPAUTÉ, LA TRIPLE ALLIANCE ET LA POLITIQUE EXTÉRIEURE DE LA FRANCE. Une brochure in-8. Bibliothèque des questions diplomatiques et coloniales, 1904 (*épuisé*).

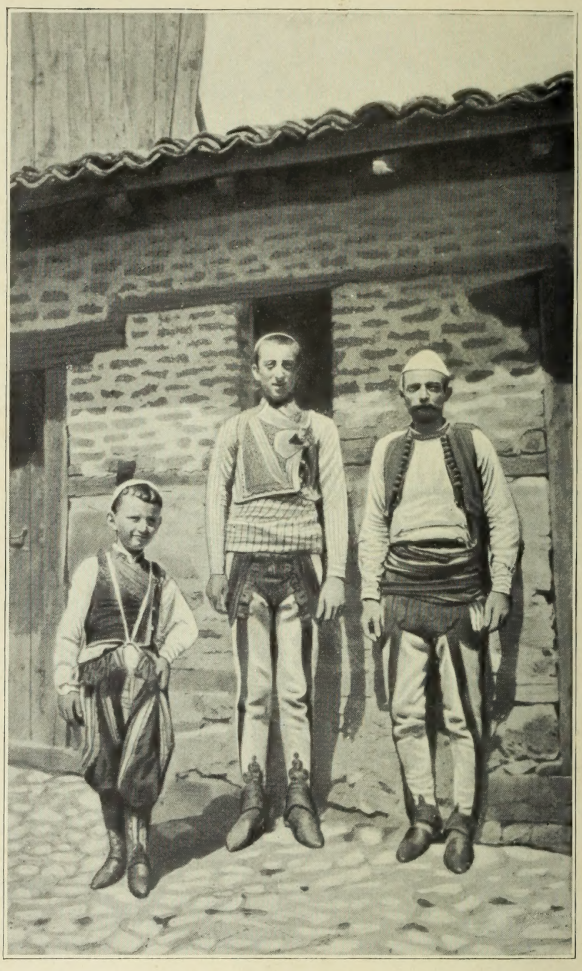
LE SOCIALISME MUNICIPAL EN ITALIE. Une brochure in-8, F. Alcan, 1904.

LE RÉGIME DES CHEMINS DE FER EN ITALIE. Une brochure in-8, Giard et Brière, 1905.

CHEZ LES SERBES, notes de voyage. Une forte brochure. in-8, avec cartes, Bibliothèque des questions diplomatiques et coloniales, 1906.

L'AUTRICHE NOUVELLE, SENTIMENTS NATIONAUX ET PRÉOCCUPATIONS SOCIALES. Une brochure in-8, F. Alcan, 1908.

II



IPEK. — LE JEUNE FILS DU RICHE CHEF ALBANAIS ZENEL BEY, UN PARENT ET UN SERVITEUR.

HI
J372a

GABRIEL LOUIS-JARAY

L'ALBANIE INCONNUE

OUVRAGE ILLUSTRÉ
DE 60 GRAVURES TIRÉES HORS TEXTE
ET D'UNE CARTE EN NOIR

PRÉFACE DE M. G. HANOTAUX
de l'Académie Française.

DEUXIÈME ÉDITION

176938
13/12/22

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS
1913

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright by Hachette and C° 1913.

PRÉFACE

Depuis l'année 1431, date où les Turcs prirent Janina, l'Albanie est inconnue à l'Europe, inconnue à ses plus proches voisins, on pourrait dire inconnue à elle-même. Deux noms à peine sont dans les mémoires, le libérateur d'un moment, Scanderbeg, et Ali, pacha de Janina : pour tout le reste, l'obscurité la plus noire !

Qui croirait que nul voyageur étranger n'avait franchi les montagnes centrales de Liuma et de Mirdite avant que notre énergique compatriote Louis-Jaray, poussé par un instinct vraiment divinatoire et profitant d'une période d'accalmie, suite de la campagne de Djavid pacha, ait accompli, en l'été 1909, le redoutable voyage. Le récit de cette excursion hardie nous vaut un des livres les plus intéressants et les plus « opportuns » que l'on puisse lire.

Si les diplomates et si le public, sevrés de renseignements sur ce sujet difficile, veulent avoir la

moindre idée de la question qui va devenir, pendant des années, une question européenne, qu'ils prennent ce livre et le méditent ligne par ligne : ce sera leur Bible et leur Coran.

Du pays, de ses habitants, des aspirations multiples, des complications inévitables, des solutions possibles, ils ne sauront juste que ce que cet ouvrage leur apprendra et, après qu'ils l'auront lu, ils auront appris du moins — que c'est effroyablement compliqué !

Il y a quelque temps, mon illustre confrère, le comte de Mun, me disait avec quelle satisfaction il avait relu et étudié, à propos des événements actuels, les travaux que la jeune école de publicistes français a multipliés, depuis quelques années, sur la question d'Orient et les questions annexes. R. Pinon, Chéradame, Loiseau, R. Henry, R. Moulin, Bérard, Choublier et tant d'autres ont prodigué aux gouvernements et à l'opinion les renseignements pris sur le fait, les aperçus documentés, les conseils provenant d'une parfaite connaissance des choses et des lieux. Mais l'Albanie, mystérieuse, inabordable, interdite, était restée dans l'ombre. Louis-Jaray a fait, au péril de ses jours (c'est à la lettre), le voyage impossible ; il a réalisé le tour de force et, grâce à lui, nous savons quelque chose de l'*Albanie inconnue.*

L'écrivain-voyageur, avec un esprit d'observavation pénétrant, avec un talent : pareil à sa nature, décidé, soutenu, sain et vigoureux, trace à grands traits un vaste tableau où tous les détails vivent, tandis que l'ensemble reste harmonieux et clair : cette littérature des voyages est, décidément, à l'égal de la littérature des mémoires, une verdoyante annexe du domaine intellectuel français.

On suit l'explorateur et ses quinze hommes d'escorte dans la marche risquée qu'il accomplit en boucle depuis Uskub jusqu'à l'Adriatique par Pritchina, Mitrovitza, Ipek, Prizrend, Liuma, Orosch au pays des Mirdites, Scutari, Antivari, Giovanni di Medua, Durazzo, pour revenir à Uskub ; et tous ces noms, devenus subitement célèbres, s'appliquent, en suivant son itinéraire, à des réalités, évoquent à la fois des paysages sublimes et des intérêts humains, racontent des traditions et des émotions qui donnent à l'Albanie un caractère à la fois sauvage et antique dans l'évolution moderne européenne. Ce peuple tout jeune est un peuple très vieux : cela fait le plus singulier mélange.

Voici un petit « quadro » que l'auteur, selon sa manière si prenante et si vive, trace, à Prizrend, d'après le « Saint » de la région, le cheik Adem (Adam). Ne nous retrouvons-nous pas en plein

Moyen Age, aux temps des François, des Antoine et des Bernardin?

« Le cheik habite une petite maison retirée loin de la ville, entourée d'un jardin, soigneusement abritée par des murs élevés ; quand on pénètre dans cet enclos, les yeux sont de suite charmés ; rien n'est ordonné et tout est délicieusement assemblé ; ce sont des fleurs rares jetées comme par la nature à travers la verdure des herbes et des arbres ; des ruisselets d'eau vive courent rapides à travers le jardin et l'éclairent de leur sillon lumineux ; une chatte blanche, d'une fourrure immaculée, glisse entre les fleurs. Quand nous pénétrons, le cheik Adem s'emploie à quelque besogne de jardinage ; il accourt ;... L'expression fine et intelligente de son visage méditatif, la politesse raffinée de ses manières, la voix pure et chantante dont le son frôle comme une caresse, le langage choisi et fleuri et l'usage d'une langue poétique aux vocables harmonieux, l'aspect enfin du personnage dont la silhouette et la blancheur saisissent, tout fait comprendre sans peine l'attrait qu'il exerce sur les hommes cultivés, musulmans ou chrétiens, la vénération extrême qu'il inspire à tout le peuple d'alentour et l'autorité qu'il a prise sur ces âmes naïves... ! »

C'est bien il Santo ; mais *alla turca.*

*
* *

Il faut descendre du rêve dans la réalité et de la poésie à la prose. Ce n'est pas l'heure de s'attarder aux « fioretti » du chemin. Scutari, Janina sont assiégées. La question de l'Albanie a été posée devant l'Europe par l'ultimatum foudroyant des événements.

Que sera l'Albanie? Quelles seront ses limites? Comment se rattachera-t-elle au reste du monde ? Quel est son avenir politique, économique, international? Quelles seront les influences qui s'exerceront sur elle? Quel sera son futur gouvernement? Louis-Jaray n'est pas seulement un touriste ami du pittoresque, c'est un politique. Il a eu l'intuition très précise de tous ces problèmes à la veille du jour où ils allaient se poser. Il les aborde franchement, il les élucide ou du moins les explique. Que penser d'après lui ?

Du point de vue albanais, on voit bien qu'il n'y a d'autre solution que dans une large autonomie, mais une autonomie à la fois pleinement indépendante et nettement circonscrite. Il faudrait que l'Albanie fût libre, et on se demande si elle peut l'être : sa situation géographique au triple front, sa situation religieuse à la triple croyance, ses voisi-

nages à la triple influence, son histoire elle-même à la triple origine, la subordonnent toujours en la provoquant sans cesse, et c'est pourquoi ce malheureux et beau pays s'est attardé dans la stagnation et l'anarchie.

L'Albanie n'est pas, tant s'en faut, un pays mort : il est en pleine vie, et, si j'ose le dire, en pleine offensive contre les pays voisins. L'Albanais lutte contre le Monténégrin, refoule le Serbe, balance le Grec, joue habilement des ambitions rivales de l'Autrichien et de l'Italien. Il fait tête partout et ne réclame très énergiquement qu'une chose : la liberté et « son fusil sur la montagne ». Nul ne l'a dompté et nul ne le domptera qu'au prix de sacrifices inouïs et qui, sans doute, ne seraient pas récompensés. Un millier de männlichers aux mains de ces grimpeurs tiendraient en échec, aux passages des montagnes inaccessibles, des régiments et des corps d'armée. Pour être maître de l'Albanie, il faudrait dénicher ses habitants jusque dans leurs nids d'aigle et peut-être les détruire jusqu'au dernier. Le beau travail !

« Une population belliqueuse, indépendante et arriérée, des montagnards énergiques, agiles et audacieux, des hommes tous armés de fusils et bons tireurs, des musulmans et des catholiques qui veulent, avant tout rester libres, vivre sous leurs

lois traditionnelles, s'opposer à toute autorité extérieure, qui ne sont pas forcément hostiles aux étrangers, mais pleins de méfiance à l'égard de leurs entreprises, des particularistes décidés, parlant des langues différentes et qui, jusqu'à 1912, ne s'étaient même pas entendus entre eux », telle est cette nationalité avec laquelle la Turquie a dû compter depuis des siècles et avec laquelle l'Europe aura à compter désormais, — car l'idée nationale en Albanie domine tout, même la religion.

On dit : « les Balkans aux Balkaniques ». Mais les Albanais sont aussi des Balkaniques et, en fait, les seuls qui soient restés indomptés. Aucune puissance n'a été assez forte jusqu'ici, ou ne sera jamais assez forte, sans doute, pour les vaincre : mais, sont-ils capables de se vaincre eux-mêmes ? C'est-à-dire de s'organiser et de se pacifier. Comment vivront-ils avec leurs voisins, les Serbes, les Bulgares, les Monténégrins, les Grecs? Musulmans et catholiques acceptent-ils, et sous quelle forme acceptent-ils, leur séparation d'avec la Turquie? Que feront-ils de leurs ports tant convoités, Saint-Jean-de-Mudua, Durazzo, Vallona? Comment se dégageront-ils et se dégageront-ils jamais des influences rivales autrichienne et italienne? En un mot, l'Albanie vivra-t-elle, est-elle digne de vivre?

Ces questions se pressent à la lecture d'un livre d'un intérêt si passionnant, et ce livre, lui-même, aidera à les résoudre. Il arrive à son heure, puisqu'il révèle à l'Europe la plus attardée de ses provinces au moment précis où elle devient la plus jeune de ses nations.

GABRIEL HANOTAUX.

INTRODUCTION

De 1908 à 1913, l'Albanie a joué le premier rôle dans la question d'Orient : en 1908, c'est elle qui a décidé de la chute de l'ancien régime ; depuis 1909, c'est elle qui a été la pierre d'achoppement du régime jeune-turc ; en août 1912, le triomphe des Albanais victorieux entrant à Uskub a sonné le glas de la domination de la Sublime Porte en Macédoine ; quand, en octobre 1912, les armées des Alliés balkaniques sont entrées en Turquie, ils sont entrés dans une Turquie anarchique, je veux dire dans une Macédoine où les autorités, depuis quelques mois, avaient été en fait annihilées et parfois chassées par les Albanais ; enfin la question albanaise est le plus grave problème qui reste à résoudre après le rejet des Turcs à Constantinople et en Asie-Mineure.

Le pays et les hommes qui ont joué un rôle si important dans notre histoire d'hier, d'aujourd'hui et de demain, sont cependant des inconnus. Quelques voyageurs ont parcouru les abords de la région, soit en Adriatique, soit en Macédoine ; presque aucun n'y a pénétré, et nul n'y a passé depuis mon voyage.

Celui-ci date de deux années ; mais, malgré sa date, ce témoignage reste le plus récent et, comme il est presque unique sur quelques points, je le livre au public. J'ai indiqué les événements nouveaux qui se sont passés depuis 1910 et dont l'authenticité est certaine : ils sont en petit nombre, les faits étant presque toujours défigurés, quand leur écho dépasse les limites de ce pays et même quand il y demeure. Le lecteur trouvera avant tout dans ces pages la transcription de ce que j'ai entendu, la reproduction de ce que j'ai vu et les impressions qu'a produites sur moi un contact prolongé avec les choses et les gens d'Albanie.

L'Albanie recule ses limites jusqu'à Uskub ; les Albanais assignent à leur pays comme frontière du nord la Serbie et le cours du Vardar. Uskub est à la fois une de leurs citadelles avancées et une de leurs métropoles. Cette prétention des Arnautes me conduit à choisir ce lieu comme point de départ de mon voyage ; j'y arrive au début d'août ; quelques années avant, à la fin d'un automne froid et boueux, je suis demeuré dans cette ville, sans désirer y prolonger un séjour peu agréable. Mais j'eus, à ce moment, des entretiens avec un homme qui est au fait des questions albanaises et que je retrouve ici ; de ces conversations me vint l'idée d'entreprendre un voyage de reconnaissance dans cette Albanie difficile d'abord et mystérieuse de sentiments, qui subsiste comme une survi-

vance en Europe, à la porte de l'Italie et de l'Autriche, contrée où l'étranger ne peut pas pénétrer, qui est plus fermée que la Chine ou l'Afrique centrale et dont les tribus montagnardes paraissent inhospitalières à l'égal de celles de l'Atlas marocain.

En 1907, la Macédoine et les approches de l'Albanie étaient dans un état de perpétuel insécurité ; une voie de communication, pour être utilisable, devait être, comme la voie ferrée de la frontière serbe à Uskub, militairement gardée ; si, dans la ville même, l'ordre était sauf, il fallait y demeurer comme dans un refuge, dont on ne pouvait s'éloigner et où, même, il était recommandé de rester clos chez soi après la tombée du jour.

Or, voici qu'en entreprenant en août 1909 la mission qui m'est donnée, j'ai cette chance inespérée d'arriver juste pendant la période courte de quelques mois où, après la révolution jeune-turc, on peut circuler avec un minimum de sécurité en Albanie. Dans le cœur de l'Albanie du Nord, à travers l'épais bourrelet de chaînes qui sépare Uskub de l'Adriatique, il était, avant cette date, presque impossible de passer. On cite quelques exemples de voyageurs qui suivirent à grand'peine, sous un déguisement, la route du Drin de Prizrend à Scutari ; mais l'ancien régime, même quand les tribus albanaises étaient calmes, ne voulait pas que les Européens entrent en relation avec elles : il craignait les intrigues ; l'Albanie musulmane, inviolée et inconnue, lui paraissait la plus

sûre garantie de sa puissance en Turquie d'Europe : citadelle naturelle, où il était interdit de pénétrer, elle surveillait les chrétiens de Macédoine et du Sud qui se battaient sous ses bastions ; elle les repoussait peu à peu vers la frontière ou vers la plaine; Bulgare, Serbe ou Grec sentait en l'Albanais la vraie force musulmane qui dominait la Macédoine. Bien mieux, non seulement il la tenait à sa merci, comme le montagnard armé, hardi, sûr de l'impunité et soutenu par le pouvoir fait ce qu'il veut du paysan timoré et traqué ; mais il descendait de ses montagnes, il débordait dans la plaine pour conquérir, par une émigration à moitié pacifique et à moitié guerrière, les terres serbes et bulgares. Combien de fois au cours de ce voyage, n'ai-je pas entendu dire : les Albanais sont venus ici depuis cinq, dix, vingt années, ils ont peu à peu pris ou acheté des terres, qu'ils cultivent le fusil en bandouillière. C'est la marée albanaise, dont la houle se fait sentir très loin jusqu'à la frontière serbe et jusqu'à Salonique. Est-il étonnant, dès lors, que l'ancien régime ait préféré tenir éloigné de ce centre d'action musulmane l'Européen curieux ou intrigant ?

Le nouveau régime s'établit : au lendemain de son triomphe c'est le règne du baiser Lamourette : toutes les races, toutes les nations, toutes les religions semblent se rapprocher et communier dans des sentiments de fraternelle amitié. Les Albanais musulmans des montagnes demeurent plus méfiants ; ils ne parti-

cipent pas à l'allégresse générale ; la constitution n'a guère de sens pour leur esprit ; toutefois, elle leur est indifférente ; même, comme liberté, pour eux, signifie autonomie, ils accueillent la révolution sans hostilité : on leur persuade que « la constitution » signifie « le chériat », c'est-à-dire la loi musulmane et qu'elle est une garantie d'indépendance pour l'empire peut-être menacé de nouveaux démembrements depuis l'entrevue de Reval ; c'est grâce à ce subterfuge que les jeunes-turcs purent faire connaître qu'une importante assemblée de tribus albanaises avait acclamé la constitution à Ferizovitch, le 15 juillet 1908. Cependant la paix régnait dans ces régions, troublée seulement par quelques brigandages ; c'était, pour les populations chrétiennes, le paradis après l'enfer.

C'est à ce moment que quelques rares voyageurs purent, sans se travestir, simplement en portant le fez, passer des plaines d'Uskub à Scutari par le Drin. Les Jeunes-Turcs laissaient faire ; les tribus libres étaient en paix ; il fallait seulement compter avec une certaine méfiance de l'étranger et un certain fanatisme. On ne doit, du reste, exagérer ni l'un ni l'autre. Ce n'est pas une haine aveugle et irraisonnée ; elle n'est que la manifestation de certains sentiments ; si on les ménage, on peut échapper à leurs conséquences.

La tribu albanaise est méfiante, parce que l'inconnu paraît un espion qui vient voir le pays pour essayer de l'asservir ; il faut donc lui être présenté comme ami ou du moins comme voyageur sans mauvaise inten-

tion. Ainsi, lors de mon voyage dans le pays de Liuma, je fus très bien accueilli par un chef de tribu, parce que j'avais pris mes précautions pour entrer en relations avec lui ; il eut alors assez confiance en moi pour me remettre une lettre pour un de ses amis du Montenegro. Or ces mêmes gens avaient reçu peu de jours avant le vice-consul d'Autriche-Hongrie de Prizrend à coups de fusil. Ils l'avaient vu escalader une montagne avec une forte escorte, examiner le pays et prendre des notes, sans qu'il soit entré auparavant en relation avec eux. D'où méfiance, crainte et incident. Le fond de leur sentiment, c'est la crainte pour leur liberté, c'est la passion de l'indépendance et du particularisme.

On présente aussi l'Albanais comme très fanatique. Il faudrait mieux dire qu'il est musulman très religieux ou plutôt très rigoriste ; tout ce qui semble une atteinte à la sainteté d'un lieu sacré, au respect dû à la femme, est pour lui intolérable, et il faut qu'il la venge aussitôt. Or, étant de caractère très susceptible et aussi de mentalité parfois un peu primitive, il regarde comme une offense, par exemple, le fait de photographier un tombeau de saint ou de regarder un peu fixement une femme, et un coup de fusil ou de poignard répond de l'insulte. L'étranger doit donc être d'une extrême prudence ; mais ces pratiques un peu farouches n'empêchent pas l'Albanais musulman d'accueillir bien l'étranger chrétien, d'être avec l'Albanais catholique de Mirditie ou de Diakovo, avec l'Albanais orthodoxe d'El Bassan ou de Bérat en rapports

relativement aussi cordiaux que des gens d'Europe de religions différentes le sont entre eux.

Mais un tel milieu est plein d'embûches, et on ne peut s'y aventurer qu'avec précaution. Aussi, les premiers voyageurs qui firent la traversée de l'Albanie du Nord, après la révolution, se contentèrent-ils de suivre la rude vallée du Drin, où l'on ne rencontre guère d'agglomérations, de circuler sur la route de caravane pratiquée continuellement par les indigènes, où l'on s'étonne moins de voir passer des visages inconnus.

Je désirais aller plus avant et pénétrer dans l'intérieur des montagnes albanaises, où, à ce que je crois, aucun Européen n'avait encore pu entrer (1). L'événement me servit à souhait. Mon étoile voulut que j'arrivasse au moment où Djavid Pacha venait de terminer sa première campagne et allait commencer sa seconde. Dès la fin de 1908, en effet, l'inimitié naquit entre Jeunes-Turcs et Albanais. La Jeune-Turquie prétendait donner la liberté à sa manière, qui n'était pas celle des Albanais ; elle pensait leur faire admettre sans trop de difficultés la domination du pouvoir central, au prix de certaines concessions de formes ; mais les tribus albanaises se souciaient fort peu du

(1) M. Baldacci, professeur à l'Université de Bologne, écrit en août 1911 *(Rev. p. et parl.) : « Tandis que les tribus musulmanes de Diakovo et de Dibra n'ont encore été étudiées par aucun explorateur, à cause de leur résistance à toute pénétration, les tribus catholiques admettent plus facilement les étrangers, au prix, toutefois, de grosses difficultés, et à, condition que ceux-ci soient accompagnés d'un Albanais connu de ses compatriotes et respecté par eux ».*

nouveau régime, et, quand on voulut les désarmer, les hostilités commencèrent. L'hiver de 1908-1909 fit régner le silence. Dès que le printemps eut rendu les chemins praticables, l'agitation, entretenue, notamment, par le chef albanais Issa Boletin ou Boletinaz, recommença : le Gouvernement voulait faire livrer leurs armes à des hommes, qui, depuis des siècles, regardaient comme leur titre de noblesse le droit de porter le fusil en tout temps. Les Albanais menacèrent, en avril, les communications par voie ferrée entre Uskub et Mitrovitza ; aussitôt, Djavid Pacha fut chargé de leur infliger une leçon et, avec moins de 2000 hommes, il parcourut la Vieille-Serbie, la plaine de Diakovo, détruisit des koulé, exila quelques beys, s'empara de nombreux fusils ; la plaine albanaise d'Uskub à Mitrovitza et à Prizrend paraissait pacifiée et tranquille ; les Hasi, qui étaient entrés en lutte les premiers, semblaient mis à la raison. Quant aux tribus plus éloignées dans la montagne, elles étaient, jusqu'alors, restées hors des prétentions et des atteintes de Djavid Pacha, et leur méfiance ne se traduisait pas encore par la lutte ouverte.

En somme, quand j'arrivai, les tribus étaient, les unes surprises et matées, les autres indécises et méfiantes ; Djavid Pacha avait établi son quartier général à Mitrovitza, au retour de sa première expédition ; celle-ci avait été une sorte de promenade militaire pendant laquelle on avait démoli les petits châteaux forts avec le canon ; les bataillons turcs reprenaient leur

souffle, et le général se demandait jusqu'où il pourrait pousser, sans trop grand risque, sa seconde promenade militaire, qu'il comptait faire au début de l'automne. J'appris les intentions du commandement, en allant voir Djavid Pacha à Mitrovitza ; il me dit en riant : « Il faut que je fasse encore une petite visite à MM. les Albanais. Je la leur rendrai cet automne. Partez vite, c'est la paix de l'été et l'armistice entre deux batailles ; il vaut mieux que vous ne vous trouviez pas entre nos canons et leurs fusils. »

Sur ce sage conseil, je me résous à partir aussitôt. Mon plan général, que j'aurai la chance de pouvoir exécuter intégralement, est le suivant : tracer une grande boucle de 900 à 1 000 kilomètres, partant d'Uskub et revenant à Uskub. Mon voyage s'étend sur plusieurs régions : la première est de beaucoup la plus facile d'accès ; je veux voir les Albanais de la plaine d'Uskub à Mitrovitza et de Mitrovitza à Prizrend. De la sorte, j'ai l'avantage de me rendre compte des conquêtes albanaises sur les Serbes de Vieille-Serbie et de la vie des Albanais des villes ; à Uskub, Prichtina et Mitrovitza, les Albanais sont déjà nombreux ; ils sont les maîtres incontestés à Diakovo, Prizrend et Ipek, interdite aux étrangers il y a encore quelques mois ; partant d'Uskub jusqu'au sandjak et de là gagnant Prizrend en longeant les montagnes, je visite ainsi les Albanais de la plaine ; c'est là que commence l'« Albanie interdite ».

Prizrend est l'étape d'où l'on gagne l'intérieur avec le moins de difficultés matérielles ; mais je ne me soucie pas de suivre le Drin, par une route qui ne côtoie que des han *(1) sans intérêt. Aussi mon projet est de quitter le Drin à son confluent avec le Drin Noir et de pousser ensuite droit dans le Sud à travers le pays de Liuma, si les Liumiotes, dont la réputation est peu favorable, veulent bien me laisser passer ; de là, je pense remonter au nord à travers la Mirditie, pour gagner Orosch, la résidence d'été de l'évêque catholique mirdite, puis Scutari. Dans cette seconde partie du voyage, je traverse le bourrelet des montagnes albanaises de la plaine à l'Adriatique et, pour la première fois, sans suivre la vallée du Drin. L'itinéraire est nouveau du confluent des deux Drin à Orosch et n'a encore jamais été reconnu. Je séjourne ainsi chez les tribus les plus typiques de l'Albanie du Nord, Liumiotes et Mirdites.*

Je projette dans un voyage ultérieur de revenir à mon point de départ par une autre route : descendre par terre de Scutari à Durazzo est possible, mais sans grand intérêt le long d'un rivage de sables et de lagunes, sous un soleil torride et en pays connu. Je préfère donc monter de Scutari à Cettigné et redescendre à Cattaro, où un bateau du Lloyd autrichien me mène jusqu'à Vallona, dans l'extrême-sud ; de là, je reviens à Durazzo et traverse les montagnes de l'Albanie du

(1) Méchantes auberges, où l'on trouve principalement de la vermine.

Centre, de Durazzo à Monastir, par El Bassan ; mais, au lieu de prendre la route déjà parcourue de Durazzo à El Bassan, par la vallée du Scumbi, je désire passer par Tirana la verte, célébrée comme la plus jolie ville d'Albanie, et par les montagnes. A Monastir, deux routes se présentent au choix, pour rejoindre Uskub : celle de l'est par la plaine, et celle de l'ouest par la montagne ; cette dernière offre le grand intérêt de traverser les marches albanaises et bulgares et de permettre l'observation des conquêtes albanaises de ce côté ; elle fait visiter les villes albanaises de Gostivar et de Kalkandelem ; l'hésitation n'est pas possible.

Cet itinéraire d'ensemble coupe ainsi l'Albanie du Nord, du Centre et de l'Est, dans toute sa largeur ; je passe et repasse du versant de la mer Égée à celui de l'Adriatique et reconnais les tracés projetés de chemin de fer destinés à relier, d'une part, Uskub, d'autre part, Salonique et Monastir à l'Adriatique.

Albanais de la plaine, d'Uskub à Prizrend, en rivalité avec les Serbes ; Albanais indépendants des montagnes du Nord, de Prizrend à Scutari ; Albanais musulmans et Albanais catholiques, Albanais des villes et Albanais des campagnes, Albanais soumis et Albanais autonomes, ils seront tour à tour le sujet de mon récit, et je voudrais que leur image vive dans ces pages, comme dans mon souvenir. Les visions que donne un tel voyage en font oublier les dures fatigues et les dangers. Vivre quelques semaines dans un milieu qui fait remonter la pensée à des centaines et je dirais

presque à des milliers d'années en arrière, abandonner notre civilisation pour retrouver celle de nos aïeux, pouvoir croire qu'on voit des tribus gauloises avec leur beauté, leurs haines, leurs petitesses, leur courage, leur rivalité, avec leur vêtement seyant et leurs riches armes, parcourir ces monts en caravane armée et, des sommets, par un temps merveilleusement clair, distinguer les pays de civilisation que l'on touche et qui ne vous pénètre pas, n'est-ce pas le plus rare privilège que puisse souhaiter un voyageur et qui me fut donné par une chance merveilleuse ?

(XF·V)

L'ALBANIE INCONNUE

PREMIÈRE PARTIE

LES ALBANAIS DE LA PLAINE

(D'USKUB A PRIZREND)

CHAPITRE PREMIER

USKUB

Uskub de 1907 à 1912. — L'administration provinciale ; chez le vali. — A travers Uskub ; les races ; une fête de famille serbe. — L'importance historique et présente d'Uskub ; Uskub centre des voies de communication et centre agricole.

Nous pouvons difficilement nous représenter l'effet magique qu'a produit sur toutes les populations serbes du royaume et du dehors l'entrée à Uskub de l'armée serbe victorieuse.

C'est un passé, semblant à jamais aboli, qui renait tout à coup devant les yeux de ces grands rêveurs que sont les Slaves de Serbie et de Macédoine. Quand j'ai visité, comme je le dirai plus loin, Kossovo-Pole, le fameux champ de bataille situé au nord-ouest d'Uskub, où, en 1389, s'effondra, écrasé sous les coups des Turcs, l'empire serbe

de Douchan, des Slaves de Macédoine m'accompagnaient et, avec eux, j'entrais dans le mausolée du sultan Mourad : construit sur le faîte d'un pli de terrain, il domine le pays ; c'est là sans doute que le sultan victorieux devait se tenir avec son état-major, conduire la bataille et écraser l'empire chrétien. Les Turcs, pour consacrer leur triomphe à jamais, ont voulu ensevelir sur le lieu même la dépouille du chef qui les avait conduits à la victoire, comme pour affirmer leur possession éternelle du sol conquis. Nos compagnons, avec une tristesse sans espoir, me rappelaient que ce lieu était le centre de leur empire historique, et aujourd'hui, disaient-ils, c'est à peine si nos malheureux compatriotes peuvent sans danger labourer pour leur maître musulman le sol qui leur a été arraché, en même temps que l'indépendance politique.

Or, cette terre, que leurs ancêtres ont quittée depuis presque cinq siècles et demi, voici qu'ils la reconquièrent de vive force ; Koumanovo, Prichtina tombent sous leurs coups et, le 26 octobre 1912, ils entrent à Uskub, qui se rend à eux.

Cette grande cité, hier turque et albanaise, a été tour à tour le siège de tous les événements historiques de Turquie dans le passé comme dans les plus récentes années : en 1908, elle était le centre de la révolution jeune-turque ; hier encore, en avril 1912, les Albanais révoltés y entraient sans coup férir, s'y installaient et en prenaient le gou-

vernement, tombé des mains d'une administration impuissante. C'était la sanction de leur triomphe.

A la victoire albanaise de l'été succède la victoire serbe de l'automne, moins éphémère sans doute, et le drapeau des Karageorgevitch flottera probablement plus longtemps sur l'ancienne métropole ottomane que les étendards des Skipetars. Avant qu'une nouvelle histoire commence pour cette cité, avant qu'Uskub, capitale turque du vilayet de Kossovo, ne devienne Skoplje, seconde ville de la Grande-Serbie, visitons une dernière fois ses ruelles et ses quais, ses populations et son gouvernement.

J'ai vu Uskub avant et après l'établissement du nouveau régime, avant et après l'incendie qui brûla en 1908 une partie de la ville ; son aspect n'avait guère changé. C'est toujours la ville aux nombreuses mosquées, qui jettent dans le ciel leur minaret clair et reflète dans l'eau grise du Vardar leur silhouette blanche ; le long des berges du Vardar, les maisons étendent sur plusieurs kilomètres leurs constructions inégales, qu'aucun plan d'ensemble n'a prévues ; la voirie est inconnue ; les rues, encombrées de poussière, se transforment, après qu'il a plu, en marécages ; à la fin de l'automne, ce sont des fondrières qu'il faut traverser, qu'on veuille aller sur la colline, d'où la caserne domine la ville de quelques mètres seulement, ou

au consulat de France, situé au loin sur les rives du Vardar.

Le cawas (1), qui m'attend à la gare et me défend contre la cohue des gamins, qui montent à l'assaut de l'Occidental pour lui arracher ses bagages et recueillir quelque monnaie, me conduit au consulat ; je retrouve le même agent, que j'ai déjà vu quelques années avant ; il vient d'être nommé à Djeddah ; c'est un guide sûr et bien informé, et je sais qu'il a envoyé à Paris des informations très intéressantes et très justes sur la situation du pays. Nous nous rendons ensemble ausssitôt chez le gouverneur général du vilayet, le « Vali » (2).

Nous suivons le Vardar et montons sur la colline ; dans la grande rue, la même foule bariolée patauge comme nous dans des flaques d'eau et de boue ; devant les boutiques des Turcs placides fument et regardent ; des Serbes ou des Bulgares conduisent des attelages rustiques ; des marchands juifs ou slaves offrent leurs articles ; d'ici et de-là, quelques maisons nouvelles se sont construites ; voici, sur le chemin de la gare, l'auberge transformée depuis le nouveau régime ; ce n'est pas que son confort se soit accru ; tout au contraire, elle est plus mal tenue et d'une propreté plus douteuse

(1) Garde des consulats étrangers.

(2) C'est un personnage considérable ; on sait que la Turquie d'Europe ne comptait en dehors de Constantinople que six vilayet, donc six valis : ceux d'Uskub, de Scutari, de Janina, de Salonique, de Monastir et d'Andrinople.

que jadis ; mais l' « Hôtel Turrati » est devenu « Hôtel de la Liberté ». En face, — nouvelle innovation, — un café chantant, et quel café chantant ! s'est installé et a emprunté son nom à un de ceux du boulevard : « Petit-Casino ». Voilà les emprunts faits à l'Occident ; un nom, un vice ; le reste ne change guère ; c'est assez symbolique du nouveau régime.

L'administration se fait, en Turquie, d'une étrange manière. C'est le régime de l'égalité démocratique. Tout le monde pénètre à toute heure chez le sous-préfet, préfet ou gouverneur ; on entre, on s'asseoit dans une salle souvent déjà remplie ; pas d'autre siège qu'une banquette qui court tout autour de la pièce ; quelquefois une table pour le préfet ; on cause avec cette lenteur orientale qui enguirlande les mots autour des pensées avant de les exprimer ; puis, longtemps après avoir fini de causer, on part, et un autre vous remplace ; les secrétaires entrent, exposent leurs affaires, apportent quelques papiers à signer, et toute la journée il en est ainsi ; si le visiteur est de marque, une tasse de café et une cigarette lui sont offertes, et les heures coulent dans le farniente. C'est l'administration provinciale.

Cette démocratie de fait a peut-être l'avantage que tout le monde a accès auprès des chefs ; mais comment ceux-ci peuvent-ils travailler ? On les dérange pour rien et pour tout. Je me rappelle

à Ipek, à mon arrivée, le cabinet du Mutessarif : il contenait bien quarante personnes ; je m'informe ; c'était la vente de la dîme, et tout se traitait devant tout le monde dans ce cabinet, et avec quelle lenteur et quelle réflexion ! A cette remarque, un sceptique répond : mais c'est bien simple ; ce sont des Orientaux ; le mot : travail, ne correspond à rien dans leur esprit, si ce n'est le travail manuel ; le reste se fait en causant... et on cause.

Il est certain, en tout cas, que les Turcs n'ont pas le sens des distances ; n'importe quel mendiant entre chez le vali et trouve naturel de le déranger, et l'autre ne s'en étonne pas. Voyez-vous un loqueteux entrant tout droit dans le cabinet d'un de nos gouverneurs généraux ou de nos préfets ! Ces allures égalitaires n'empêchent pas le goût des titres. Tout général est pacha et a droit au titre d'excellence, qu'il ne faut pas manquer de lui décerner, à toute seconde, dans la conversation ; tout major est bey ; par politesse, on traite aussi de bey les fils de pacha ; c'est une espèce de noblesse de fonctionnaire en perpétuel renouvellement ; elle rappelle beaucoup celle d'Autriche, où le général est excellence et où l'officier supérieur, après vingt-cinq ans de service, a droit au « von ». C'est la seule noblesse que les Turcs connaissent ; c'est la noblesse mandarinale. Les Albanais, au contraire, ont une autre noblesse ou du moins, comme au temps féodal, le titre de bey est appliqué à une classe de la popu-

lation, qui est celle des propriétaires fonciers; les beys albanais sont des chefs de tribus et des propriétaires du sol, et, à ce double titre, ils dirigent leurs clans. On verra, du reste, au cours de ce voyage, qu'il y a loin du pauvre bey en guenille de la montagne au riche bey, qui pratique l'absentéisme et habite à Constantinople un palais de marbre, laissant à des intendants le soin de ses terres.

Nous entrons au konak.

Le bâtiment est uniformément, intérieur et extérieur, blanchi à la chaux, et les parquets en bois brut subissent un arrosage fréquent; parfois, quelques tapis, quelques tentures ; tous ces palais administratifs sont d'une effrayante malpropreté ; la propreté n'a pas de sens dans ce pays ; je ne me rappelle avoir vu qu'un seul palais en convenable état : c'est celui de Djavid Pacha, à Mitrovitza ; il était encore bien tenu, parce que tout neuf, paraît-il.

Chez les gouverneurs généraux, le luxe s'exprime par l'existence de chaises et de bureaux, et l'étiquette apparaît ; on peut causer seul à seul avec eux, sans être dérangé, sauf par des fonctionnaires ; mais la maison, qui est souvent la caserne, est toujours envahie par une plèbe venue on ne sait d'où, qui reste là, regarde et attend, fumant ou mangeant une pastèque. Les antichambres préfectorales sont des places publiques; le cabinet préfec-

toral l'est à peine moins, et le konak tout entier est le refuge des miséreux sans domicile.

A Uskub, il y a un peu plus de tenue ; d'abord la seule présence des consuls étrangers en relation constante avec le vali y oblige ; puis le vali ou gouverneur général est en même temps chef du corps d'armée et ce fait introduit une certaine discipline dans les rapports. Enfin des personnages considérables ont occupé cette charge à Uskub et n'ont pu manquer de sentir les inconvénients du système administratif traditionnel.

Mais voici Hussein Husni Pacha ; il s'excuse de nous avoir fait attendre quelques instants ; il était en conseil d'administration et est sorti pour nous recevoir. C'est un type de vrai militaire turc, grand, fort, énergique, bien planté, la physionomie calme, de grands yeux gris bleu au regard ferme et froid qui s'ouvrent sur un visage basané ; il porte allègrement ses soixante années et l'a montré en conduisant son corps d'armée contre Constantinople, au moment de la révolution. Il a failli diriger l'attaque ; au dernier moment, Mahmoud Chevfket Pacha lui a pris le commandement.

Je lui indique mon projet d'itinéraire. Il prend des cartes : celle de l'état-major autrichien et celle de l'état-major turc ; sur la première, je lui montre mon tracé. Il me promet son concours et ajoute qu'il va de suite télégraphier dans la zone du vilayet pour que partout on ait ordre de me prêter appui.

Un soldat apporte une tasse de café ; une pose ; nous sortons.

A la sortie du konak, des soldats en costume de toile marquée d'un chiffre énorme travaillent à des terrassements sur le chemin. Renseignements pris, ce sont les soldats des régiments de Constantinople qui ont tenté la révolution du 13 avril 1909 et se sont mutinés après avoir tué quelques officiers des écoles, amis du Comité jeune-turc. A ces « réactionnaires » on a octroyé comme punition d'aller construire les routes aux quatre coins de l'empire en livrée de forçat. Un grand nombre ont été envoyés en Thessalie, lors des menaces de guerre avec la Grèce ; à Uskub et dans le vilayet de Kossovo, quelques-uns ont été répartis ; j'en trouverai d'autres occupés à construire la route d'Okrida à El Bassan. Ces bataillons de terrassiers n'ont pas l'air de mettre une grande activité dans leur travail ; ce n'est cependant pas la besogne qui leur manque !

Nous faisons en ville quelques visites. Uskub est un vrai carrefour de races, situé au confluent des courants d'expansion serbe, bulgare et albanais. Il semble certain que c'est actuellement ce dernier qui l'emporte. D'après de bons observateurs locaux, Uskub compterait environ 45 000 âmes ; sur ce nombre, on peut évaluer les musulmans, presque tous Albanais, à 25 000, les Bulgares à 10 000 ou

15 000, les Serbes à 3 000, les Juifs 2 000 et, si l'on ne veut pas oublier toute la variété des types qu'on y rencontre, il faut encore mentionner des Tziganes, des Grecs, des Italiens et des Occidentaux. Aux environs, la confusion des nationalités est plus grande encore : si l'on visite les villages de la plaine d'Uskub et qu'on interroge les habitants, on trouvera les variétés les plus curieuses, propres à détruire les idées toutes faites : voici un village chrétien ; il parle un dialecte albanais ; son pope est orthodoxe et dépend de l'exarque ; si on demande aux gens de ce village ce qu'ils sont, ils répondent nous sommes Bulgares. Voici un autre village : les paysans sont musulmans ; leur langue est le slave-bulgare ; le type physique est albanais, et ils se disent Albanais ; à côté, d'autres cultivateurs se disent aussi Albanais, mais ceux-là sont orthodoxes, relèvent de l'exarchat et parlent le bulgare.

Cette plaine d'Uskub a été et est le lieu de rencontre et de lutte des migrations de peuples ; l'alluvion que ces courants y ont déposée en se heurtant est d'une infinie variété ; des types s'y dégagent peu à peu ; l'action politique, l'assimilation par le plus fort, les souvenirs des ancêtres, la réaction ethnique, l'éducation de l'école et de l'église se mêlent, se confondent ou entrent en lutte, jusqu'à ce qu'un des éléments prédomine. A ce point de vue, la plaine d'Uskub est le vrai cœur de la Macédoine.

Dans la ville même, comme je le disais, les Albanais ont conquis la première place ; ils possèdent leur cercle, distinct du cercle turc, et beaucoup jouissent d'une certaine fortune, surtout terrienne ; ces beys, propriétaires fonciers, ont des fermiers ou des chefs d'exploitations, tantôt albanais, tantôt chrétiens, et un monde de cultivateurs et de serviteurs ; leurs « tchiflick » ou maisons de campagne dominent le pays, et dans une grande partie de la plaine d'Uskub, les musulmans, et notamment les Albanais, quoique en minorité, sont propriétaires du sol et tiennent en leur pouvoir les paysans chrétiens. C'est ainsi qu'ils ont fait élire comme député d'Uskub Hassan bey et qu'un des hommes les plus influents du vilayet est Negib Draga bey, un Albanais connu et cultivé, sachant parfaitement le français et l'allemand ; c'est un des chefs du parti à la Chambre, où, quoique résidant souvent à Uskub, il représente Mitrovitza ; il possède, dans les environs de cette ville, une grande scierie mécanique à vapeur, montée avec des machines européennes surtout allemandes, et y travaille les arbres de ses immenses forêts, que s'appropria par le droit du poing son père, le fameux Ali Draga, brigand pour les uns, pour les autres chef d'une grande famille féodale.

Les Serbes se développent, mais leur colonie d'Uskub, qui compte environ 300 maisons, est encore assez pauvre ; le consulat mis à part, un seul Serbe a en ville une situation notable : c'est un

médecin, le Dr Chouskalovitch, que j'ai le plaisir de trouver à sa petite maison des bords du Vardar.

L'élément chrétien aisé se rattache plutôt aux Bulgares : ils possèdent, à Uskub, un millier de maisons et remplissent surtout des professions commerciales ; mais c'est aussi parmi eux que se recrute ce que l'on peut appeler emphatiquement « l'intelligence », petits instituteurs, journalistes, chefs de bande : c'est à Uskub, par exemple, qu'en 1908 était encore professeur le fameux Matoff, chef de l'organisation intérieure bulgaro-macédonienne ; il a succédé dans ces fonctions à Sarafof, sans adopter toutes ses idées ; à l'idéal des popes et des monastères désirant le rattachement à la Bulgarie, il oppose le plan d'une autonomie macédonienne ; j'aurais voulu connaître plus exactement ses idées ; mais il est absent d'Uskub, il voyage en Macédoine, et on ne peut ou ne veut me dire où il se trouve.

La richesse d'Uskub provient surtout du commerce et de l'agriculture ; toutefois l'industrie, presque inexistante dans le reste du vilayet, commence à apparaître dans la ville même ; un atelier pour la réparation des wagons et des locomotives emploie un personnel assez nombreux non loin de la gare ; une fabrique serbe de bière, une petite fabrique de fers à cheval, quelques briqueteries, des fabriques de cordonnet, aux environs quelques moulins, bientôt sans doute une usine électrique,

si la municipalité aujourd'hui sans ressource finit par se décider à éclairer la ville autrement que par de misérables lampes pendues de-çà et de-là ; tel est le bilan de l'industrie croissante.

Ce développement de l'industrie et du commerce a déjà sa contre-partie ; ateliers, fabriques et grandes maisons de commerce emploient une main-d'œuvre d'une certaine importance ; ce sont surtout des Bulgares qui y travaillent comme ouvriers ; ils y sont, paraît-il, effroyablement malheureux. Ils gagnent, me dit-on, 2 piastres par jour, et les femmes ne travaillant pas, c'est avec cela qu'ils doivent faire vivre leur famille. Mon drogman, un maître d'école bulgare, fait parmi eux de la propagande socialiste, et il m'assure que sa propagande a du succès et que le socialisme fait des progrès. D'après lui, 200 ouvriers environ font partie du syndicat créé à Uskub, qui comprend des ouvriers de toutes les corporations, et aussi de toutes les nationalités, quoique en fait les Bulgares y prédominent. L'organisation est toute récente ; elle date du nouveau régime, l'ancien ne permettant pas ces associations. On a même déjà distingué un bureau de parti et un bureau de syndicats ; mais, en réalité, les mêmes personnes forment l'un et l'autre. Tous les dimanches matin, une réunion syndicale se tient, et ce commencement d'activité a permis de former les linéaments d'une organisation d'ensemble. Un congrès socialiste s'est tenu à Salonique, centre

du mouvement, où furent représentées par des délégués les villes qui comptaient un syndicat, Monastir, Uskub, Drama, etc. Comme à Uskub, ce sont les Bulgares qui forment la grande masse de cette population ouvrière.

Si les Albanais sont principalement des propriétaires fonciers, si les Bulgares tiennent le petit commerce et comptent beaucoup d'ouvriers industriels, les Juifs commencent déjà à monopoliser certaines branches d'affaires, notamment celle des « sarafs » ou changeurs. Leur nombre augmente régulièrement, et ils constituent une petite colonie ; ce sont tous des juifs espagnols, comme à Salonique, d'où ils viennent. C'est en Serbie, en effet, que passe la ligne de démarcation entre juifs allemands et juifs espagnols : les premiers dominent encore en Serbie; passé la frontière, ils disparaissent ; leurs colonies n'existent que dans les très grandes villes, à Constantinople, où elle est déjà puissante, et à Salonique, où elle se constitue. Partout ailleurs, c'est le juif oriental de rite espagnol qui se retrouve seul.

Je fais visite à quelques Serbes. Le consulat général est leur centre de ralliement. Le consul général vient d'être appelé à Salonique ; le nouveau, M. Yovanovitch, ancien chargé d'affaires à Cettigné, n'est pas encore arrivé ; mais j'y rencontre ses deux adjoints, Protisch et Ristisch, qui on fait tous deux leur éducation en France, à

l'École des sciences politiques. Comme les Bulgares et les Grecs, ils ont leurs agents en Macédoine, et je leur demande des lettres d'introduction pour mon voyage.

Je profite de mon séjour à Uskub pour assister à une fête de famille serbe ; on sait que les anniversaires sont en grand honneur dans tous les pays orthodoxes ; mais les Serbes ont, peut-être plus que tout autre, gardé la tradition de la fête du saint de la famille ; celle-ci est commémorée par des réjouissances, des réunions de parents, des festins et des jeux. Ici, en pays de mission, pour ainsi dire, où tout ce qui est serbe se sent plus solidaire, ces fêtes sont une occasion de se retrouver avec les amis éloignés, venus tout exprès de Vieille-Serbie ou même du royaume.

La maison de mon hôte est ouverte à tout venant ; elle est déjà pleine de notables et d'amis. Comme tout nouvel arrivant, je prends place dans une chambre, à côté de la pièce principale, devant une table chargée de victuailles. La jeune fille de la maison, jolie gamine d'une quinzaine d'années, offre à chacun les choses les plus variées. Voici des viandes diverses, des fruits du pays, cuits ou conservés, des confitures, des friandises, de grands gâteaux de pâte parfumée, dont elle a la juste fierté d'être l'auteur, puis des alcools distillés ici, des eaux-de-vie mélangées, enfin des cigarettes odorantes, toute une collation de mets recherchés.

La petite lampe pendue en veilleuse, qui brûle comme dans un sanctuaire pendant toute cette journée, oscille dans un angle de la pièce, et de hautes bougies mettent une lueur de cierge.

N'est-ce pas à quelques Pâques sacrées, à quelque repas liturgique que je prends part ? Mais mes voisins sont tout à la gaieté et à la causerie ; ils laissent couler la conversation dans la fumée grise des cigarettes et la senteur endormante des parfums d'Orient. Un parent est venu de Belgrade, et on l'interroge avidement. Et cela continue ainsi tard dans la nuit.

L'importance historique et présente d'Uskub résulte de sa situation géographique. Regardons une carte : de Hongrie ou de Belgrade, voulez-vous atteindre la mer Égée ? La route naturelle est la vallée de la Morava et celle du Vardar; or, de Belgrade à Salonique, quelle meilleure étape qu'Uskub, situé sur le Vardar au passage d'une vallée à l'autre.

De Bosnie-Herzégovine et de l'Ouest, voulez-vous gagner la Macédoine et la mer? Vous êtes forcé de passer par le défilé de Katchanik et, au débouché, c'est Uskub. Du Nord ou de l'Est, voulez-vous atteindre l'Adriatique, vers Durazzo ou Scutari ? C'est d'Uskub que vous irez rejoindre Dibra, Prizrend ou Diakovo, d'où partent les voies de communication qui conduisent à la côte adriatique.

Par suite de sa position, au carrefour des routes menant aux deux mers et à l'intérieur, Uskub est devenue une capitale naturelle, une grande place commerciale qu'alimentent les importations européennes et les exportations agricoles des plaines et des vallées divergentes dont la ville est le centre.

Car les plaines de Kossovo et de Diakovo, la plaine d'Uskub, la vallée du Vardar, celles de ses affluents sont des terres fertiles, qui donneront une production agricole merveilleuse le jour où le pays sera pacifié et où l'agriculture ne demeurera pas dans l'état rudimentaire où elle végète aujourd'hui ; les charrues les plus primitives, la culture extensive, les terrains laissés en jachère, les terres éloignées demeurant incultes, les procédés de battage les plus barbares, c'est le spectacle que l'on voit en parcourant le pays. Cependant quelles belles récoltes y pourraient lever ! Les productions les plus variées y prospèrent : blé, orge, avoine, seigle, maïs, y poussent fort bien ; la vigne donne un vin excellent; dans le sud du vilayet, le riz même se cultive ; tous les fruits viennent en abondance ; le tabac y pousse de partout et est dès maintenant une des richesses du pays : le vilayet, en 1911, a produit environ 5 millions de kilogrammes de tabac déclarés et 1 ou 2 non déclarés ; le prix moyen du tabac pris chez le cultivateur est au moins de un franc le kilogramme (1) ; c'est donc, pour la seule

(1) Les cultivateurs divisent leurs tabacs en deux qua-

culture du tabac, de 6 à 7 millions de francs que produit le vilayet dont Uskub est le grand marché (1).

Malgré l'état troublé du pays, on évalue à une cinquantaine de millions le commerce du vilayet avec l'extérieur, dont un tiers environ s'applique aux ventes à l'étranger et deux tiers aux achats. C'est assez dire l'importance de cette place commerciale ; cette importance ne pourra que s'accroître dans une large proportion si les projets de voies ferrées à l'étude se réalisent ; les lignes de Serbie et de Bulgarie reliées à l'Adriatique, la ligne de Salonique à Mitrovitza continuée vers la Bosnie et l'Autriche-Hongrie, passent par Uskub ; Uskub peut ainsi devenir la grande place de trafic dans l'intérieur de la péninsule et le lieu où les produits agricoles du pays sont déposés, pour se répartir dans les directions les plus diverses.

Si Uskub demeure serbe, l'ancienne capitale de l'empereur Douchan peut revoir de beaux jours et devenir la métropole commerciale et le centre agricole de la Nouvelle-Serbie.

lités : la première a valu en 1910 de 3 piastres 75 à 7,50 le kilogramme ; la seconde, de 1 à 3 ; la piastre vaut environ o fr. 22.

(1) Le tabac est consommé sur place pour une part ; la régie autrichienne en achète 2 millions de kilogrammes et la régie ottomane 1 million de kilogrammes ; la régie italienne et les marchands allemands s'approvisionnent également à Uskub.

RENSEIGNEMENTS PRATIQUES

Indications générales pour l'ensemble du voyage. — Un voyage dans l'Albanie du Nord n'a d'un voyage ordinaire que les apparences jusqu'à Prizrend, et depuis Prizrend c'est une véritable exploration. D'Uskub à Mitrovitza, on peut utiliser la voie ferrée existante. De Mitrovitza, on va en voiture jusqu'à Priz, rend ; à partir de Prizrend, seul le cheval peut être employé.

Un drogman est indispensable dès Uskub ; le consulat de France donnera sur ce choix délicat des conseils utiles. Le prix d'un drogman est d'un medjidié par jour (4 fr. 40 environ) et tous ses frais payés. Il doit savoir, outre le français, le turc, jusqu'à présent, le slave de Macédoine et l'albanais ; le grec n'est pas utile si l'on ne pousse pas dans le sud de la Macédoine ou de l'Albanie ; par contre, à partir de Scutari, sur les côtes, l'italien ou l'allemand sont utiles. Le français n'était parlé que dans les gares de chemins de fer turques et dans les hautes administrations ottomanes. Le drogman devrait faire tous les changes de monnaie et en être responsable ; cette question était dans la pratique d'une complication extrême ; les manières de compter la valeur d'une même pièce étaient différentes selon les villes, et les pièces elles-mêmes n'étaient pas semblables. On trouve en Albanie une variété infinie de vieilles pièces qui ne sont plus en usage ailleurs.

On se munira uniquement d'or français, de « napoléons », la seule monnaie qui ait cours dans toute l'Albanie et les Balkans, et l'on se renseignera sur le cours à Uskub ; pour le surplus il suffira de savoir que l'unité de monnaie est en pays serbe le *dinar*, valant 1 franc, et en pays turc la piastre (petite pièce en argent, valant à peu près 0 fr. 22 et un peu moins grosse qu'une pièce de 50 centimes), et que les deux autres pièces courantes en pays turc sont le medjidié (gros comme une pièce de 5 francs et valant environ 4 fr. 40) et le quart de medjidié (gros comme une pièce de 1 franc). Toutes les fois qu'en Turquie l'on change une grosse pièce en de petites, on perd un peu et c'est sur ce principe qu'est basée l'industrie des sarafs ; elle subsistait à cause de l'insuffisance de la monnaie divisionnaire.

Une escorte était indispensable depuis Mitrovitza, et il fallait d'ailleurs une autorisation spéciale du vali d'Uskub pour dépasser cette ville ; désormais il faudra se renseigner pour continuer le voyage auprès des autorités serbes d'Uskub ou de Mitrovitza. L'usage était de donner un large bacchisch aux escortes de souvarys ou gendarmes à cheval qui vous accompagnaient. Après Prizrend, le passage n'est possible que si l'on négocie la « bessa » avec une tribu ; la négociation est conduite selon les circonstances. Le passage était pratiquement impossible avant 1908, et depuis 1910 il l'est redevenu jusqu'à présent. Dans chaque tribu on laisse un cadeau, des napoléons ou des armes que l'on offre au bey ; on ne donne rien aux gens de la tribu et aux escortes albanaises.

Une prudence extrême est nécessaire, et surtout il ne faut ni heurter les habitudes, ni prendre des libertés contraires aux usages ; près des tombeaux, un simple sourire pourrait sembler une provocation, et l'on doit cacher autant que possible, surtout près des lieux sacrés, son appareil photographique.

Il n'existe nulle part d'hôtel, sauf à Uskub, où l' « hôtel de la Liberté » est fort mal tenu depuis 1908. Les « hans » sont sordides et infectes. Les consuls à Prichtina, Mitrovitza et Prizrend, les abbés aux monastères de Gradchanitza et de Detchani, le gouverneur à Ipek invitaient des hôtes particulièrement recommandés. A partir de Prizrend jusqu'à Orosch, il faut loger comme on peut. Je recommande de voyager pendant les mois de juin, juillet, août, et pas après le 10 septembre et d'emporter des tentes et des fourneaux portatifs et de camper ; c'est la seule manière pratique de se tirer d'embarras. A Prizrend on louera pour le voyage à l'intérieur le nombre de chevaux qu'il faudra pour les voyageurs, le drogman, le conducteur, les objets de campement et les provisions. On emportera des provisions en abondance ; à l'intérieur, on ne trouvera guère que de l'eau exquise, des œufs et parfois des poulets ; encore peut-on rester une journée sans trouver même cela.

Les chevaux albanais sont très sûrs, petits comme des mulet, habitués à la montagne, peu trotteurs ; on les loue surtout à Prizrend, à des prix à débattre par votre drogman ; le mieux est de les louer pour aller jusqu'à un endroit déterminé, sans fixer le nombre de jours du voyage. On prendra garde de retenir les

selles dites espagnoles, qui sont assez rares, au lieu des selles de pays, qui sont faites de bâtons de bois rapprochés.

Les journées de voyage doivent être réglées ainsi : le départ se fait entre trois et cinq heures du matin, selon le programme de la journée ; on marche jusqu'à dix ou onze heures ; à ce moment, on dîne près d'un han ou d'une rivière dans la plaine et près d'une source dans la forêt ; puis repos jusqu'à quatre heures environ et marche ensuite jusqu'à sept heures s'il y a lieu ; la chaleur est torride de onze heures à trois ou quatre heures ; les matinées et les soirées sont délicieuses ; les nuits sont fraîches, mais l'air n'est pas humide ; on peut même dormir sur un lit de fougères ou de feuilles, entouré dans sa couverture, pendant les grosses chaleurs.

Une seule carte peut servir, celle de l'état-major autrichien, au 200 000e ; encore doit-on savoir que ni toutes ses indications, ni les noms ne sont exacts, en ce qui concerne l'Albanie des montagnes du Nord, qui n'a été observée que de certains sommets par les officiers du service cartographique.

CHAPITRE II

D'USKUB A PRICHTINA

La plaine d'Uskub ; la plaine de Kossovo ; Serbes et Albanais. — Prichtina et ses environs ; le monastère de Gradtchanitza. — Sur le champ de bataille de Kossovo ; le tombeau du sultan Mourad.

Les chiens des rues ont hurlé, la nuit, leur chanson accoutumée. Il faut s'y résigner ; c'est un des mille tourments du voyageur, qui doit apprendre à endurer un sommeil difficile.

Mon drogman vient me chercher. Il faut partir. Dans une expédition de ce genre, le choix d'un drogman est aussi important que difficile. Je ne connais pas le premier mot du turc, de l'albanais, du serbe et du bulgare, langues que je vais entendre parler sur ma route ; le français ne me sera utile que dans de très rares circonstances, quand il me sera donné de rencontrer un haut personnage turc, par exemple. Avec le monde extérieur, je ne puis communiquer, en quelque sorte, que par l'office de mon drogman : il peut tout ; mais je peux tout sur lui, en revanche, car, par lui-même, il est sans défense devant les autorités, les soldats, les gendarmes, les beys ; sa qualité de Macédonien chrétien le voue

à l'infériorité par rapport à tous les musulmans ; il n'a dès lors de recours et de pouvoir que par moi, c'est-à-dire par l'étranger qui passe avec ses droits, ses privilèges, les concours qui lui sont fournis, la crainte des sanctions qu'il peut réclamer par l'intermédiaire des agents consulaires. Tout sujet ottoman, par exemple, ne peut circuler et surtout sortir du pays sans un teskeré, c'est-à-dire sans une autorisation spéciale et payante, bien entendu, qu'il faut renouveler à chaque moment et qui le suit comme une tunique de Nessus. Mon drogman n'en eut nul besoin ; étant avec moi, il profitait de mes privilèges ; à la douane de Scutari, il y eut quelques difficultés : mais avec un peu d'assurance, il ne fut pas très difficile d'en triompher.

Ce garçon est un Macédonien bulgare, petit, rablé, brun, la figure ronde, le cou court, de type incertain, mais fruste, travailleur, ayant assez d'entregent, l'air fouineur et madré, en somme assez intelligent. L'assurance lui vient peu à peu. En me voyant tancer d'importance gendarmes ou autorités, sa timidité de chrétien roumi fond à la longue. Qu'est-il de son métier ? On ne saurait trop le dire ; le drogman du Consulat de France l'emploie à l'occasion ; d'autre part, il fait des affaires, celles qui se présentent ; il est commerçant, s'il le faut ; agent d'émigration, quand il est possible ; agent politique, peut-être ; il me conte qu'il fait de la propagande socialiste et est assez opposé aux popes macédoniens

bulgarophiles ; il note en même temps que moi ses impressions de voyage et les envoie comme lettre à je ne sais quel journal de propagande ; il est étonnamment fier d'accomplir des prouesses du genre de celles que nous faisons ; pour un roumi pauvre d'Uskub, il n'est pas facile de sortir de l'Empire et de courir sur la mer Adriatique. Il a jadis été impliqué dans l'affaire des bombes lancées par les révolutionnaires bulgares à la Banque Ottomane et emprisonné ; il a toutefois échappé à une condamnation. Il a la mentalité d'un instituteur d'une culture primaire, mais n'en sait pas moins, outre le slave de Macédoine, mixture de serbe et de bulgare, le bulgare littéraire de Sofia, le turc, un peu d'albanais, des bribes de grec et d'italien, et le français suffisamment. Non seulement il parle turc, mais il le lit et même l'écrit quelque peu. Étrange nature que ces Slaves du Sud, où on rencontre de pauvres gens à tout faire qui parlent quatre ou cinq langues ! Il est enchanté d'être engagé par moi et part avec allégresse, au prix d'un medjidié par jour, tous ses frais payés.

Le voici donc harnaché, chaussé, guêtré, prêt au départ.

Nous partons vert sept heures pour Prichtina par le petit train qui va jusqu'à Mitrovitza. Jusqu'au défilé de Katchanik, c'est la plaine d'Uskub, arrosée par le Vardar, et, somme toute, assez cultivée : un peu de blé y pousse, des herbages pour des troupeaux de toute part. Après le défilé, c'est la plaine de Kos-

GRADTCHANITZA. — L'ARCHIMANDRITE.

GRADTCHANITZA. — LA VIEILLE ÉGLISE.

sovo qui commence ; elle va jusqu'à Mitrovitza, et le centre en est la ville de Prichtina. Cette plaine est un plateau plus élevé de 300 mètres dans l'ensemble que la plaine d'Uskub, et elle constitue un centre géographique et politique important ; c'est, avec la plaine de Diakovo, dont elle est à peine séparée par un dos de pays, un centre de dispersion des eaux; nulle chaîne ne sépare celles qui vont à l'Adriatique par le Drin, celles qui vont à la mer Égée directement par le Vardar et celles qui vont au Danube en Serbie par l'Ibar; Ferizovitch, qui, dans la plaine de Kossovo, guette la sortie du défilé de Katchanik, est le lieu indécis de séparation des eaux. Cette haute plaine commande ainsi à plusieurs régions, et c'est, par suite, un de ces territoires importants qui assurent la maîtrise des territoires voisins, d'où l'on peut déborder facilement par les rivières divergentes. C'est là que s'est joué le sort de l'empire serbe, vaincu par le turc, et je pense visiter demain le lieu de la fameuse bataille qui décida de l'avenir. C'est le centre historique de la Serbie et des Serbes, aujourd'hui repoussés dans le royaume, c'est-à-dire dans la montagne, depuis que le conquérant a pris possession de la plaine. Aussi la région mérite-t-elle le nom de Vieille-Serbie et, quand les Serbes ont pensé, en 1912, refaire leur unité, c'est ici qu'ils en ont placé fatalement le centre, d'où l'on peut passer aux extrémités, c'est-à-dire dans le Royaume, en Bosnie, au Monténégro, en Macédoine.

Jusqu'à la victoire serbe de 1912, les malheureux Serbes ne paraissaient pas prêts de reconquérir leurs villes historiques ; la population serbe était peu à peu chassée, repoussée par la population albanaise.

L'Albanais, jadis refoulé dans les montagnes, en descend peu à peu vers la Vieille-Serbie, Uskub, Monastir, même Salonique. Il fait tous les métiers : celui-ci est paysan, cultivateur ; celui-là, agent du Gouvernement ; cet autre, gendarme ; le garçon de l'hôtel de la Liberté, à Uskub, est un Albanais catholique ; il y était déjà du temps des patrons précédents, des Italiens ; il y est resté avec les nouveaux, des Serbes ; quel que soit leur métier, ils ont le goût ancestral du fusil qu'ils portent traditionnellement, en même temps qu'ils labourent, et dont ils tirent volontiers. Les Serbes les disent paresseux ; est-ce exact ? Les Albanais du Nord ont, sans doute, pris dans leur pays l'habitude du rien-faire, car ils n'y ont pas la possibilité d'y travailler beaucoup ; leurs maigres récoltes, poussées sur des terrains rares, les occupent pendant deux ou trois mois ; le reste du temps, ils n'ont que des loisirs, fument et rêvent. Mais ils n'ont pas l'allure d'une race paresseuse et nonchalante, tout au contraire. Quoi qu'il en soit, ils s'établissent un peu partout en Vieille-Serbie ; le Gouvernement d'Abdul-Hamid favorisait naturellement cette immigration à moitié pacifique, et les Albanais, non moins naturellement, en usaient et en abusaient. Dans toute cette partie du voyage,

nous assistons à la lutte quotidienne du Serbe et de l'Albanais.

Vers midi, le petit train s'arrête à la station de Prichtina. Le vice-consul de Serbie, le seul consu étranger résidant en ce lieu, m'attend très aimablement à la gare. La ville est à une heure environ en voiture ; nous traversons des terres en friche sur une piste que dessine seul le passage habituel des voitures et des gens : sa largeur incertaine n'exclut pas des bosses et des trous ; le cocher doit se conduire au juger et s'écarter des trop mauvais passages.

La plaine que je traverse est évidemment fertile ; c'est une belle terre noire, grasse, qui produit parfois deux récoltes par an ; mais la plus grande partie n'est pas cultivée ; ce n'est qu'en approchant de la ville que le sol en friche se fait rare ; je demande l'explication ; on me répond : jusqu'à présent, les paysans serbes craignent d'aller labourer à plus d'un quart d'heure ou d'une demi-heure de la ville ; ils ne peuvent porter le fusil ; ils redoutent toujours une attaque et ne veulent pas s'aventurer trop loin ; en cas de danger, il faut pouvoir se réfugier rapidement dans la ville.

Nous entrons dans Prichtina ; ici commence le pays jusqu'à présent fermé aux voyageurs ; le Gouvernement turc y avait encore de l'autorité, mais à condition de ne pas la faire trop sentir. L'Européen en chapeau y est dévisagé avec étonnement ; les

femmes musulmanes, malgré leur voile épais, se détournent sur mon passage ; au bazar, la contrebande du tabac ne se cache pas ; dans les larges récipients comme des cuvettes, un tabac blond, coupé fin, exhale une odeur légère et douce ; on dirait des copeaux d'or mat ; la régie est inconnue, et l'Administration des tabacs ottomans n'ose pas s'aventurer en ces lieux.

J'ai la surprise de trouver ma chambre prête en arrivant chez le consul et d'y rencontrer l'accueil de deux charmantes jeunes femmes, la femme du consul et la belle-sœur de celui-ci ; on ne sait pas le plaisir du voyageur quand il trouve une table agréablement servie et une chambre propre, après quelques jours passés dans le pays à la fortune des rencontres ; ici, le plaisir se double de la façon dont il est donné.

Je demande à mes hôtes quelle peut être leur vie dans ce grand village de pauvres Serbes et d'Albanais divisés, hostiles, toujours prêts au coup de main. Le consul est ici en pays de mission ; il est à tout instant sur la brèche, tantôt sur la défensive, tantôt sur l'offensive, et sa situation n'est pas sans danger ; un Albanais fanatique a tôt fait d'abattre son homme. La femme et la belle-sœur du consul occupent leur temps comme elles peuvent : elles lisent, brodent, font de la cuisine, vont chez les Serbes et visitent même quelques musulmanes. Quelques-unes de celles-ci, qui habitent très près de leur demeure, sont leurs amies ; les Serbes leur demandent parfois :

PRICHTINA. — FEMMES SERBES DEVANT LEUR MAISON.

PRICHTINA. — FEMMES MUSULMANES DANS LA RUE.

« Pourquoi ne voulez-vous pas voir les hommes ? » La réponse est toujours la même : « Cela nous serait très indifférent, mais c'est défendu ; c'est défendu et, si nous transgressons cette défense, nous craignons la vengeance de Dieu sur nos enfants. » Aussitôt nubiles, les femmes se voilent, et ici avec une extrême rigueur; cette sévérité s'atténue un peu dans la campagne, fort peu du reste ; mais, en ville, c'est-à-dire dans ce grand village, une femme qui laisserait deviner sa figure ou son corps occasionnerait un scandale épouvantable. Le musulman de l'intérieur est dominé par deux sentiments à l'égard de sa femme : il en est férocement jaloux et il la méprise comme un être inférieur ; il n'a pas de considération pour elle ; il lui fait faire les travaux pénibles de la maison et des champs ; c'est une domestique ; mais, en même temps, il a peur que cette chose ne demeure pas pleinement à lui, et il la met à l'abri de tous les regards ; la séquestration est le moyen commode d'assurer la domination absolue du musulman des classes populaires sur sa femme.

Non loin de Prichtina, à une heure en voiture, s'élève le vieux monastère serbe de Gradtchanitza. L'église est une des merveilles de l'art serbe ancien et la plus vieille de toute la région après Detchani; je suis loin de penser, chemin faisant, que, peu de temps après mon passage, on célébrera ici même en grande pompe, en octobre 1912, la reconquête serbe,

comme dans le plus illustre sanctuaire historique de Vieille-Serbie.

Accompagnés de cawas du consulat, nous allons le visiter ; au lieu de prendre la voie droite, nous dessinons des *s* sur la plaine ; sur ma demande, on m'explique que ces huttes, que j'aperçois à 1 kilomètre environ, sont un village d'Albanais ; il convient de l'éviter ; passer à côté serait dangereux et pourrait sembler une provocation ; sur la piste que nous suivons, nous en croisons quelques-uns isolés ; tous ont leurs fusils et leurs armes ; quand ils approchent, la conversation s'arrête, on s'observe et on passe. Cette vie campagnarde est presque une vie de camp, en tout cas une existence sur le qui-vive et toujours en alerte ; au loin, je vois un village ; il est entouré de fortifications rudimentaires, mais cependant soigneusement clos ; dans un cercle de plusieurs centaines de mètres autour du village, les terres sont cultivées ; puis la culture s'arrête ; le sol reste en friche ; un peu plus loin la terre recommence à être cultivée ; voici, en effet, un autre village, serbe, celui-là, et également fortifié. Nous approchons de l'abbaye ; tout autour, une large zone en friche, sorte de zone neutre, la sépare des villages lointains ; puis une clôture de bois avec fossé lui sert de fortification ; à l'entrée, des gens de l'abbaye, toujours aux aguets, nous annoncent, et voici l'archimandrite Miron Gyorgyevics qui s'avance.

C'est un homme majestueux dans sa grande robe

noire, sur laquelle pend une large croix d'argent ; le front découvert, la coiffure de pope posée sur des cheveux longs, la barbe grise étalée, la figure belle et tranquille, il a de l'allure et contraste singulièrement avec trois moines qu'on va chercher pour me faire honneur ; ceux-là manquent de tenue autant qu'on peut le souhaiter : l'un jeune, l'autre vieux, le troisième entre deux âges, ils ont la tenue de pauvres ères et semblent effarés de ce qui leur arrive.

Le couvent est un peu délabré ; les moines y sont une dizaine ; l'ordre et la règle ne s'y sentent guère ; l'archimandrite m'offre quelque alcool et des cigarettes, puis il me fait visiter son église. Celle-ci est vraiment très curieuse, et son architecture la classe parmi les plus antiques. La tradition veut qu'aucune, si ce n'est Detchani, que je visiterai plus tard, ne lui cède en ancienneté dans tout le pays. Mais l'intérieur est misérable ; il donne une impression étrange de solitude et d'inhabité ; il y a des intérieurs de sanctuaires qui ont une vie ; ici c'est la mort ; de très vieilles fresques s'y devinent, mais il y fait une telle obscurité qu'il faudrait un éclairage et des échelles pour les bien voir.

Ces couvents sont bien moins des demeures de prière que des lieux de retraite, de refuge et de secours ; ils sont généralement situés dans des sites pittoresques, près d'eaux claires et de bois touffus ; pendant les jours de chaleur, on y va comme nous à la mer ou à la montagne ; c'est le lieu de repos.

Quand le pays traverse des heures critiques, quand on se défend et arme des bandes contre les Albanais, c'est dans les monastères que ces bandes trouvent le secours, l'argent, l'asile et la retraite ; le couvent est le sanctuaire de la nationalité, et le dehors religieux est un manteau qui voile l'action politique ; d'ailleurs la plupart reçoivent des subventions, les Serbes du Gouvernement serbe, les Bulgares du Gouvernement bulgare, les Grecs du Gouvernement grec, et même Detchani, dit-on, du Gouvernement russe.

Ici, malgré la chaleur d'août, les bois proches entretiennent une agréable fraîcheur ; le petit peuple des cultivateurs et domestiques du couvent va et vient ; c'est le moment des récoltes ; là-bas un cheval bat le blé, en tournant en rond et en piétinant les épis murs ; ici, on rentre des fourrages ; mais voici les premiers bestiaux qui reviennent. Il se fait tard ; il faut regagner Prichtina.

Au retour, on me montre la métropole ; c'est en effet à Prichtina que se trouve la résidence du métropolitain serbe. L'ancien patriarche demeurait à Ipek ; la métropole a eu ensuite son siège à Prizrend ; mais, devant l'invasion albanaise, on l'a transportée au cœur de la Vieille-Serbie, à Prichtina, le métropolite gardant cependant toujours le titre de Prizrend.

A Uskub, les Serbes ont aussi leur évêque, et ils réclament la possession de deux autres sièges, celui de Velès ou Kuprulu, aujourd'hui occupé par un

PRICHTINA. — LE MARCHÉ AUX FRUITS.

PRICHTINA. — UN CARREFOUR.

Bulgare, et celui de Dibra, détenu actuellement par un orthodoxe grec.

Mais les Serbes avaient déjà assez à faire pour se maintenir sur leurs positions, et Prichtina était leur dernière redoute. C'est là seulement qu'ils ont obtenu sans conteste un siège de député ; celui de Kalkandlem, qu'ils possèdent aussi, est le paiement d'une entente entre eux et les Albanais de cette région contre les Bulgares : les Albanais ont soutenu les Serbes à Kalkandlem et les Serbes ont voté à Tachlitza, dans le vilayet de Monastir, pour un officier albanais, Vasfi bey, contre un Bulgare. Sans doute, il convient d'être prudent sur les indications que donnaient les élections : on sait que, si le droit de suffrage était reconnu à tout individu âgé de vingt-cinq ans, il ne s'exerçait qu'à deux degrés ; dès lors, sur les délégués élus par le peuple, le Gouvernement et le Comité jeune-turc pouvaient exercer une action d'autant plus efficace qu'elle était plus limitée. Toutefois, la Porte, qui ne redoutait pas beaucoup les Serbes, ne leur était pas violemment hostile et, à leur égard, le résultat des élections approchait de la vérité.

Nous traversons les ruelles de Prichtina ; nous croisons des musulmanes à la robe et au voile noirs, portant parfois un petit enfant tout en blanc ; elles vont respirer l'air rafraîchi par l'approche de la nuit prochaine ; en me voyant arriver, elles s'écartent et penchent leur ombrelle noire pour que je ne puisse

rien distinguer d'elles. Sur les cailloux pointus des rues, nous marchons aussi vite que possible, pour fuir la chaleur de ces murs blancs percés de minuscules fenêtres ; au coin d'une rue, on me montre la voiture de luxe du pays, celle qu'emploient les riches pour transporter leur maisonnée ; on y est assis à la turque sur des planches recouvertes de tapis ; un châssis fermé, percé de deux larges échancrures, sert à donner de l'air et à permettre de prendre place à l'intérieur ; des ressorts font tout le prix de ce char que traînent deux chevaux.

Du bazar nous passons au marché aux odeurs multiples : la lumière tout à tour y éclate ou est cachée par des planches mal jointes ; au marché aux fruits, un mauvais hangar couvert ici de tuile, là de chaume, là de bois, court autour d'une place quadrangulaire ; marchands agenouillés ou assis à la turque, coiffés du fez rouge ou de la coiffe blanche, des Albanais restent immobiles derrière leur tas de fruits, étalés à même le sol ; ce sont des pommes surtout, des melons et des pastèques, que l'on offre pour quelques sous ; bruni sous le soleil, attendant sans impatience l'acheteur, s'il doit venir, ne marquant nul empressement à lui vendre, le marchand passe son temps, qui ne compte pas, à regarder son tas de pommes, à échanger quelques mots avec les voisins et passants et à attendre que l'on ferme le marché pour pouvoir dormir.

Je croise une femme serbe avec sa petite fille, à

l'entrée de la porte de leur pauvre jardin enfermé dans ses murs en terre battue. La mère est assez jolie, si je la compare à toutes celles que j'ai vues ici : le visage fin, les cheveux plats séparés par une raie et nattés, une coiffe blanche sur le haut de la tête, la blouse de linge brodé, un grand tablier blanc qui l'enserre, le jupon à rayures de couleur formant pantalon et resserré à la cheville, les pieds nus dans des sandales, elle n'a pas mauvaise allure dans ce costume de travail. Elle se laisse photographier gentiment sans grimace et s'étonne que ce soit déjà fait.

Par la chaussée inégale nous regagnons le consulat et nous nous installons sur le balcon ; c'est l'heure où, par la grande rue de Prichtina, passent gens et bêtes de retour du travail ; les chèvres rentrent les premières ; puis les troupeaux de moutons sont poussés et harcelés par chiens et petits pâtres ; enfin, lourdement, les buffles regagnent l'étable ; avec et après ce défilé, les paysans reviennent, portant leurs outils ; tout est mis, chaque soir, à l'abri des fortifications du village ; pendant ce temps, le soir tombe ; au consulat et devant le han, des lanternes brillent ; les derniers passants se hâtent ; les portes du village et les maisons se ferment ; c'est la nuit ; maintenant, rien ne bouge, personne n'ose plus sortir ; la ville est comme endormie ; la lune se lève et éclaire de sa lumière astrale le minaret qui, au bout de la rue, jette sa pointe blanche.

C'est tout près de Prichtina que s'est joué le sort de l'empire serbe de Douchan ; c'est là qu'il a péri, écrasé sous les coups des Turcs, conduits par le sultan Mourad, le victorieux. De Prichtina on y peut aller en une heure environ et de là regagner la gare en le même temps ; le terrain est un peu mouvementé ; de-ci, de-là, on devine comme des tertres ; le sol n'y est pas cultivé, et mon voiturier prétend que des soldats y ont été enfouis jadis ; sur le faîte d'un des plis de terrain, d'où l'on domine tout le pays, on a placé un mausolée et plusieurs tombes : ici côte à côte ont été enterrés les deux porte-drapeau des deux armées, victimes de leur vaillance à une large pierre tombale surmontée de deux colonnes inégales signale le sépulcre de Rifaat Pacha, le grand vizir du sultan Mourad ; quant à celui-ci, on lui a élevé un monument; c'est un bâtiment carré surmonté d'une coupole et précédé d'un portique ; à l'intérieur, tout est nu ; une enveloppe de bois cache le tombeau et un simple linge brodé est étendu sur une partie du bois. Le vieux Turc qui garde le tombeau et nous a fait entrer paraît peu satisfait de faire visiter ses reliques à un chrétien curieux, et, s'il accepte un léger bachisch, c'est d'un air mal content qu'il bredouille quelques mots de remerciement. Ainsi, pour consacrer leur triomphe et le rappeler, les Turcs ont voulu ensevelir sur le lieu même la dépouille de Mourad le victorieux et de son

grand-vizir ; les corps de ceux-ci ont, en quelque sorte, pris possession de la terre qu'ils ont conquise.

RENSEIGNEMENTS PRATIQUES

D'Uskub à Prichtina, un train par jour fait le trajet en une matinée (de sept heures du matin à midi). La ville est à plus d'une heure en voiture de la gare. Le han est inhabitable. En une journée on peut se faire conduire à l'abbaye serbe de Gradchanitza (deux heures de voiture) et au tombeau du sultan Mourad.

CHAPITRE III

MITROVITZA

Les villes de la plaine de Kossovo et de Diakova. — Le han une visite à Djavid Pacha ; les diverses races et la possession de la terre ; les consulats étrangers.

DANS la région de Kossovo et de Diakovo, les principales villes se sont bâties au pourtour de la plaine, à la sortie des vallées ; leurs dernières maisons escaladent les premiers contreforts de la montagne ou sont construites au débouché du défilé que les fleuves se frayent dans le massif calcaire. Ipek, par exemple, est placé à l'endroit où la Bistrica sort de la montagne, Diakovo au pied des monts de Diakovo et au confluent d'une multitude de rivières, Prizrend à la sortie de la vallée de la Bistrica de Prizrend et non loin du défilé du Drin. Il en est de même pour Mitrovitza : ses casernes, qu'on aperçoit de loin dans leur blancheur, couronnent les derniers contreforts du massif du sandjack de Novi-Bazar ; la ville s'étend à leur pied le long du cours de l'Ibar, que traverse seulement un méchant pont de bois ; elle semble surveiller l'entrée de la vallée, par où les Turcs craignaient toujours de voir sortir les régiments autrichiens, naguère cam-

pés dans le sandjak. De Sarajevo à l'Archipel, la nature a édifié une série d'étages ; celui de la plaine de Kossovo est intermédiaire entre la Bosnie et la plaine d'Uskub ; de l'un à l'autre, on peut descendre sans trop de difficultés. Le sandjak de Novi-Bazar est une des marches de cet escalier, et l'accès de la suivante est commandé par Mitrovitza.

En arrivant à Mitrovitza, mon premier soin est de rendre visite au consul de Russie, à qui j'ai été annoncé ; il est malheureusement absent, et personne ne le remplace ; je fais donc connaissance avec un des « han » de la ville. Je le dis sans hésiter, ces nuits passées au han sont le supplice du voyageur ; mieux vaut mille fois emporter une tente et coucher à la belle étoile ; la malpropreté de l'entrée et de la cour est innommable ; les eaux ménagères sont jetées au petit bonheur ; un escalier de fortune conduit aux chambres qui s'ouvrent toutes sur la cour intérieure ; dans chaque pièce, plusieurs couchettes montrent leur drap taché, où la vermine écrasée laisse voir sa trace ; le plancher mal joint et jamais lavé est protégé par un enduit de crasse contre l'eau de toilette que l'on jette à même dans le corridor ; les murs blanchis à la chaux sont le domicile des parasites les plus variés ; un bout de chandelle posé contre l'appui d'une fenêtre sert d'éclairage ; une chaise est tout l'ameublement ; les vitres opaques de malpropreté sont consolidées par des papiers graisseux ;

au premier coup d'œil, il vous vient l'envie de fuir. Hélas ! il faut rester. Au matin, le domestique du han entre et apporte un plat de cuivre, en tenant sur le bras un linge et de son autre main une aiguière ; il se propose de me verser un peu d'eau sur les mains ; avec mes mains mouillées, j'humecterai mon visage ; j'essuierai figure et mains avec le linge, et chacun à tour de rôle fera ainsi sa toilette plus que sommaire ; j'ai toutes les peines du monde à obtenir qu'on me laisse et l'aiguière pleine d'eau, et le plat de cuivre, et un linge approximativement lavé ; mes exigences remplissent d'étonnement valet et gens, qui se complaisent dans l'infecte pourriture où croupit la multitude des Turcs.

Je commence ma tournée de ville par une visite au kaimakan ou sous-préfet, Haïdar bey Lekitch, qui était déjà informé de mes projets ; je lui demande mon escorte pour le lendemain ; il me la promet, et je prends aussitôt congé de lui pour aller voir le personnage turc le plus intéressant de Mitrovitza, Djavid Pacha ; sur la colline, auprès des casernes, un bâtiment neuf et encore propre abrite le quartier général de sa division ; de son cabinet de travail, meublé à l'occidental, on domine la ville blanche et verte, divisée par les eaux serpentant de l'Ibar ; le soleil éclaire la pièce et met une flamme aux yeux gris étrangement brillants de Djavid Pacha. Il me raconte la campagne qu'il vient de poursuivre contre les Albanais ; il avait emmené

KOSSOVO-POLE. — LE TOMBEAU DU SULTAN MOURAD ET LA TOMBE DU GRAND VIZIR RIFAAT PACHA

MITROVITZA. — BATAILLE D'INDIGÈNES.

avec lui 1400 hommes et trois batteries ; avec cette petite troupe, il a parcouru la plaine de Diakovo et la région d'Ipek, brûlé les koulé des chefs, — ces sortes de châteaux-forts aux murs de 60 à 80 centimètres d'épaisseur et ne prenant jour que par de minuscules fenêtres et des meurtrières ; il a laissé des postes de côté et d'autre, et son nom est devenu la terreur des Albanais ; son action contraste singulièrement avec le laisser-faire antérieur, et Djavid Pacha sait bien que ce n'est qu'un essai. Les koulé vont se reconstruire, les Albanais se grouper, et il faudra recommencer : mais Djavid Pacha y compte, si la situation extérieure de la Turquie lui en laisse le loisir ; et, jeune, vif, l'allure guerrière, l'éclair de joie aux yeux, il conclut : « Partez vite, car je compte faire encore une petite visite à MM. les Albanais, sans doute cet automne. »

Au bazar et au marché, je fais, pour la route, des achats de linge, de boîtes de conserves, de melons et pastèques, de pains, etc., sans oublier la poudre insecticide, bien insuffisante, hélas ! Le propriétaire du han me fait cuire des poulets étiques ; dans des sacs que mon drogman confectionne, nous enfouissons le tout, prêt à être chargé le lendemain.

Le marché est très animé, et le soir les ruelles sont pleines d'une foule disparate au possible : les Serbes et les Turcs y coudoient les Albanais ; les Bosniaques musulmans, fuyant la Bosnie autrichienne,

y trouvent un refuge, en attendant que le Gouvernement les installe sur des terres voisines, aux alentours, en effet, le pays est cultivé aujourd'hui par les races les plus diverses ; le vieux fonds de paysans serbes subsiste, et ceux-ci servent généralement de fermiers ou de métayers à des beys ou à de grands propriétaires turcs ; à Mitrovitza, le plus grand propriétaire est un Turc, Fuad Pacha, si je ne me trompe ; la récolte se divise entre lui et ses métayers, à ce qu'on me dit, sur la base d'un tiers à son profit et de deux tiers au bénéfice des paysans. A côté de ces grandes propriétés et des villages de fermiers, se trouvent aussi beaucoup de petites propriétés ; ce sont tantôt les domaines de cultivateurs albanais indépendants qui, descendus de la montagne, les ont acquis ou pris et les travaillent pour leur propre compte, tantôt des villages de musulmans bosniaques, que l'on a installés sur des terres en friche. Dans cette partie de la Vieille-Serbie, le chrétien serbe était ainsi, à la veille des victoires serbes, refoulé de deux côtés par l'Albanais au Sud et le Bosniaque à l'Ouest.

L'élément étranger est aussi représenté à Mitrovitza et, notamment, par les deux consulats de Russie et d'Autriche, les seuls qui y aient leur résidence. Le consulat autrichien, où je dîne le soir, est une demeure confortable, sans doute la plus élégante du pays et le meilleur centre d'information. Le Consul est alors M. Rudnay. Le Gouvernement

de Vienne place dans ces postes d'observation ses meilleurs agents, et il ne lésine pas sur la dépense : la politique des informateurs balkaniques a toujours été en honneur au Ballplatz, et on ne saurait lui en faire un reproche. Le poste peut n'être pas sans danger. On se rappelle qu'il y a quelques années un musulman fanatique, outré de l'établissement d'un étranger à Mitrovitza, étendit raide mort le consul de Russie.

RENSEIGNEMENTS PRATIQUES

Mitrovitza est à une heure et demie de chemin de fer de Prichtina. C'est un centre de passagers, qui contient de nombreux « han » ; ils sont d'une malpropreté effroyable ; le marché est assez bien approvisionné. On loue ici des voitures jusqu'à Prizrend ; on peut en avoir pour 15 medjidié environ (le medjidié égale 4 fr. 50) par voiture. Une promenade du côté des montagnes du sandjack permet de voir la ville et le pays.

CHAPITRE IV

DE MITROVITZA A IPEK

La route de Mitrovitza à Ipek ; une alerte ; le han de Rudnik ; les premières tours. — Ipek ; le mutessariff ; le gouvernement et les Serbes. — Le monastère de Saint-Sava. — Les beys. — Chez Zenel bey. — Les notables albanais.

QUITTER Mitrovitza, c'est déjà s'enfoncer en terre inconnue. Sous l'ancien régime, les voyageurs d'Europe n'allaient pas au delà et ne pouvaient pénétrer à Ipek ; à Mitrovitza, on ne donne, sur la route, que des renseignements assez incertains, surtout quand on veut, comme moi, pousser jusqu'à Diakovo et Prizrend. Par précaution, je conclus un contrat avec un voiturier, qui promet de me mener en quatre jours au plus jusqu'à Prizrend ; après maints pourparlers entre mon drogman et lui, on tombe d'accord sur le prix de 14 medjidié, environ 60 francs, qui pour le pays représentent une valeur d'achat deux ou trois fois plus grande qu'en Occident. A cinq heures du matin, mes souvarys ou gendarmes à cheval qui me serviront d'escorte sont à la porte du han ; on attend la voiture, qui arrive enfin. Qui dira l'histoire de cette voiture ? Elle a peut-être eu, il y a cinquante ou

DE MITROVITZA A IPEK. — DES ALBANAIS BATTANT LE BLÉ.

DE MITROVITZA A IPEK. — MON ESCORTE D'ARRIÈRE.

soixante ans, ses heures de gloire à Paris ou à Vienne ; c'est aujourd'hui une méchante victoria, de formes archaïques, usée, râpée, rapiécée et lamentable ; encore suis-je fort heureux d'en trouver une telle ; c'est pour le pays d'un luxe peu commun. Je rencontrerai sur mon chemin les voitures du pays ; elles sont toutes du modèle que j'ai indiqué : une planche posée presque sans ressorts sur le cadre de la voiture ; sur la planche, un châssis percé des deux côtés en son milieu. Chacun s'assoit à la turque sur la planche, et je vois des voitures où six ou huit voyageurs sont resserrés en un espace où ils peuvent à peine respirer. Nous partons en retard vers six heures du matin ; une partie de mes souvarys prennent les devants, carabine sur l'épaule ; le reste de mon escorte passe derrière ma voiture ; pendant trois ou quatre heures, la route est assez jolie ; on suit la rivière l'Ibar, à travers des gorges, de faible hauteur, mais vertes et fraîches ; puis on s'en écarte pour traverser un dos de pays ; on monte un peu ; des arbres assez nombreux, notamment des pins, se rencontrent en bosquet ; parfois de larges châtaigniers donnent une ombre propice ; nous sommes en cours de route rejoints par la poste : c'est un jeune Albanais monté sur un fort cheval, des deux côtés duquel pendent de gros ballots ; ce sont les lettres pour tout le pays ; un seul gendarme l'escorte, et il est enchanté de se joindre à nous, car MM. les brigands ne

dédaignent pas d'arrêter les gens porteurs de lettres, qui contiennent parfois des billets. Son arrivée est le signal d'une petite fantasia ; mes souvarys chargent leurs armes à blanc, lancent leurs chevaux au galop et tirent en l'air ; les coups partent, leur visage placide se réveille, c'est une partie de fête.

Au bout de deux ou trois heures, une petite alerte se produit ; tandis que nous montons à travers des bois maigres, un coup de feu retentit au loin ; je fais rectifier la marche de l'escorte et charger les armes ; mais rien ne se décèle ; c'est peut-être quelques Albanais en veine de facétie.

Vers dix heures, nous avons franchi les petites collines et le dos de pays qui séparent la plaine de Kossovo de celle de Diakovo ; dès lors apparaît une région presque plate, avec peu d'arbres, où une broussaille épineuse couvre tout le sol ; de très rares maisons apparaissent, et la halte de Rudnik, où l'on a coutume de s'arrêter vers midi, n'est qu'un han sordide, où la pluie et le vent entrent à leur gré. Nous y prenons de l'eau et du café, et je fais disposer dans une mansarde ma couverture sur la paille pour déjeuner à part des gens qui se trouvent déjà là. Nos maigres poulets, nos pains et nos pastèques sont les bienvenus, et je me demande ce qu'on aurait pu nous fournir ici. D'ailleurs, nous sommes en Ramadan, et mes souvarys ne devraient rien prendre avant le coucher

du soleil ; je ne sais s'ils observent la loi du Prophète, mais en tout cas ils ne l'enfreignent que bien peu !

Durant toute la route, je suis frappé des différences qui existent entre la carte de l'état-major autrichien et le pays. On sait que la meilleure carte de la Turquie d'Europe est celle au 200 000 que cet état-major a dressée ; 1 centimètre de carte, figurant 2 kilomètres, peut comporter tout le détail de ce pays presque vide ; mais j'ai la surprise de voir marqués des lieux et figurer des maisons à des endroits où je ne trouve rien ou presque ; ainsi, à Rudnik, d'après la carte, je m'attendais à voir des fermes, plusieurs maisons et plusieurs hans, un petit village, enfin ; en réalité, il ne s'y trouve qu'un pauvre hangar, où l'on peut acheter de l'eau, du café et du foin.

Vers une heure, nous repartons ; nous descendons lentement vers le fond de la plaine ; les broussailles deviennent de plus en plus hautes ; une poussière épaisse et d'une blancheur extrême s'élève de la route, couvre tous ses à-côtés et, sous le soleil torride, rend le voyage pénible ; le pays paraît triste et désolé ; les chevaux sont exténués et leurs pieds heurtent à chaque pas ; on ne rencontre presque plus de verdure ; en arrivant à une rivière qui me paraît être l'Istok de la carte autrichienne, hommes et bêtes font halte ; les chevaux vont et viennent dans l'eau pour boire et se rafraîchir ; nous prenons

un peu d'ombre derrière des buissons, en attendant de franchir à gué la rivière qui coupe la piste ; comme il y a peu d'eau, c'est besogne aisée, et nous continuons la route.

Les premières « tours » apparaissent. La maison du villageois albanais est caractéristique : au lieu d'une cabane, c'est une forteresse ; un quadrilatère de murs solides et épais, percés à peine d'une fenêtre et de nombreuses meurtrières, une tour carrée s'élevant à l'un des angles assez haut, du sommet de laquelle on peut observer au loin : ainsi apparaissent ces constructions originales d'un pays de combats journaliers et d'attaques imprévues. Autour de la « tour », une fortification rudimentaire entoure un terrain assez restreint ; celle-ci n'est composée généralement que de buissons ou de branchages serrés en muraille ; la vraie défense est la « tour » elle-même. Une des premières que nous rencontrons présente l'aspect d'un vrai petit château, encadré d'arbres, avec, au premier plan, un cimetière, c'est-à-dire des pierres taillées et piquées droit en terre, au milieu de la broussaille; beaucoup sont tombées et gisent intactes ou brisées ; nous rencontrons ainsi sur notre chemin, bordant la piste et au pied des maisons, des champs de pierres druidiques ; les indigènes passent et les vieux musulmans y méditent sur la fatalité.

Les « tours » se font un peu moins rares ; quelques paysans circulent, dont deux ou trois

DE MITROVITZA A IPEK. — UNE MAISON VILLAGEOISE ALBANAISE.

DE MITROVITZA A IPEK. — UNE HALTE.

armés ; au loin, une tache blanche se détache sur le vert des montagnes que nous allons atteindre ; c'est Ipek qui paraît cachée au pied de la chaîne, dans le creux qu'y fait une gorge. Le soleil tombe ; il est cinq heures environ ; en voyant une voiture à l'européenne, les soldats d'une caserne située hors la ville accourent pour nous apercevoir. Les souvarys reforment leur rang. Nous entrons dans Ipek la mystérieuse.

Cette entrée dans Ipek restera l'un de mes plus curieux souvenirs de voyage. L'eau qui dévale des montagnes traverse en ruisseau ou en rivière toutes les rues et ruelles de la ville, et des canaux détachés serpentent à travers les propriétés particulières. Mais partout une chaussée reste à sec pour les piétons ; à l'entrée de la ville, du côté de la route de Mitrovitza, il en est autrement ; c'est le lit même du torrent qu'emprunte la route, et le voyageur a la surprise d'entrer par la rivière ; elle est heureusement peu profonde en cette saison, et cette façon d'arriver ne présente que de l'imprévu.

Mais le hasard fait que j'entre en même temps que deux voitures du pays ; je n'y prends pas autrement garde, si ce n'est pour les photographier, ayant aperçu leurs ouvertures hermétiquement fermées. Mais, à peine la rivière franchie, ma voiture et mon escorte engagée dans l'étroite ruelle

qui sert de bazar, je me vois en butte à une curiosité générale. Il est bientôt six heures ; le soleil va se coucher, et le bon musulman prendre sa nourriture ; il y a foule au bazar ; de tous ces magasins hétéroclites, mille paires d'yeux me fixent ; des vieillards, assis à terre, s'arrêtent de fumer pour mieux voir ; Albanais et Serbes, marchands et acheteurs viennent sur le pas de la porte pour regarder ; les enfants hurlent et, au milieu de cette foule, les souvarys ont peine à faire place pour laisser passer la voiture. De loin, j'entends les conversations les plus animées ; chacun dit son mot ; j'aperçois les gestes ; à mon passage, on reste immobile et on me dévisage curieusement.

Mon costume, ma voiture devaient attirer l'attention sur moi, mais pas au point où je la vis. Quelle en était donc la cause? C'est un exemple typique des bruits qui courent dans ces pays d'Orient et surtout au bazar, grande « potinière » de ces petites villes. Donc on avait vu passer deux voitures closes, contenant des femmes, sans doute celles de quelque riche marchand ; la mienne suivait ; le doute n'était pas possible ; dans Ipek l'inviolée, dans la cité albanaise par excellence, venait d'arriver un étranger, qui allait s'y établir, comme consul, puisqu'il amenait sa famille !

C'est sous ces fâcheux auspices que j'entre dans la ville ; c'est d'une colère née du même motif qu'est sorti l'assassinat du consul de Russie à

Mitrovitza, il y a quelques années. Mais Djavid Pacha est venu par là ; on me dit qu'il a détruit à Ipek même, ce printemps, dix koulé ou châteaux forts et une cinquantaine aux environs, la plupart appartenant à des chefs de tribus, à des beys ; aussi un changement notable s'est-il produit dans la région : il y a seulement un an, le fait de prendre une photographie mettait à quelques pas d'ici un diplomate français en sérieux danger ; aujourd'hui, je puis circuler librement en ville sans être inquiété, quoiqu'il soit toujours de prudence élémentaire d'être accompagné. Il est vrai que le gouverneur d'Ipek est un homme énergique, à la poigne rude, un des meneurs du mouvement constitutionnel, venu ici parce que Albanais, pour pacifier le pays.

Ismaïl Haky (ou Hakky) bey, mutessariff et commandant d'Ipek (tel est le nom porté en turc sur sa carte de visite et telle est, d'après lui, la transcription française), est un de ces officiers d'état-major instruits des choses d'Occident, parlant parfaitement le français, connaissant les grandes villes européennes, cultivé et intelligent, ardemment nationaliste et musulman patriote, sinon religieux, qui ont fait la révolution. J'ai vécu deux jours chez lui, déjeunant et dînant avec lui, assistant à la réception des gens qui défilaient à son bureau, couchant à la caserne qui lui sert de gouvernement, parcourant à cheval les ruelles et les environs d'Ipek, et je comprends mieux, après ces

heures de conversation prise dans le cours de la vie pratique, ce qu'était le nouveau régime et ceux qui l'ont établi. A l'école des nations qu'ils ont étudiées, ils ont acquis le patriotisme turc ; ils sont outrés de ce que l'étranger se permet de faire en Turquie, « État souverain », et veulent que leur pays devienne un État comme les autres ; par contre, ils sont résolus à maintenir l'ordre et la tranquillité et à ne pas tolérer chez eux de privilèges légaux ; s'ils ont une secrète tendresse pour le musulman, c'est par solidarité de race, ou mieux parce qu'ils le sentent acquis à la patrie ottomane ; la religion musulmane leur paraît le ciment le plus fort pour consolider l'état nouveau, fondé sur le nationalisme ; d'ailleurs, au point de vue religieux, ils sont très tolérants, pas du tout fanatiques, et beaucoup sont peu pratiquants (je l'ai vu de mes yeux en temps de Ramadan) ; la religion n'est pour eux que le plus puissant facteur de cohésion et de solidarité ; dès lors, s'il se trouve un musulman séparatiste et un chrétien loyaliste, ils pourront, par quelque fibre secrète, éprouver un penchant caché pour le premier, qu'ils regarderont comme un frère égaré, mais, dans l'ordre politique, ils soutiendront le second, conformément aux intérêts de l'empire.

C'est exactement ce qui se passait à Ipek. Ipek est aujourd'hui la ville albanaise par excellence ; mais ce fait est assez récent ; c'est une des premières conquêtes de l'Albanais descendant de ses mon-

ENTRÉE D'IPEK.

IPEK. — LA FEMME ET LA MÈRE DU SERBE MIKAEL VASSILIEVITCH

tagnes et chassant devant lui le Serbe de la plaine ; dans cette ville qui a peut-être de 5 000 à 10 000 âmes, les Serbes ont conservé une colonie importante ; ils sont petits commerçants, prêteurs, domestiques, etc. sauf deux ou trois familles de commerçants notables, ce sont tous de petites gens, la noblesse locale et la richesse étant exclusivement albanaises ; or, jusqu'en 1908, la ville et les environs étant effectivement gouvernés par les beys albanais, les malheureux Serbes étaient un peu à leur merci et craignaient chaque jour quelque nouvelle avanie ; depuis 1908, ils respirent ; je rends visite à un des notables de la colonie serbe, Michaël Vassilievitch, et je le trouve avec sa femme et sa mère dans une maisonnette que précède un jardin plein de beaux raisins, où court un ruisseau d'eau vive. Il me dit à quel point les Serbes d'Ipek sont heureux du nouveau régime, après leur longue servitude. Ils trouvent enfin à qui recourir et, si tout n'est pas parfait, ils ne demandent qu'une chose, c'est que la situation présente se continue le plus possible. Ils n'espéraient pas alors la délivrance que, quelques mois plus tard, l'armée serbe leur apportait complète, en faisant ici même sa jonction avec l'armée monténégrine.

Vassilievith me conduit à l'école serbe, qui n'est pas très loin ; une trentaine ou quarantaine d'enfants y apprennent à lire et à écrire ; l'instituteur, bien stylé, me remet une image sur laquelle est

figurée une femme, que je suppose être la sagesse ; elle porte d'une main une épée, de l'autre un rameau d'olivier. Pauvres Serbes ! Ce n'est pas l'épée qu'ils montrent à leur maître. Au-dessous des caractères serbes, une main gauche d'enfant a inscrit : « Bon et heureux voyage, Ipek le 17 août 1909, direction pour les secours des élèves pauvres. » A cette attention, je ne puis répondre évidemment que par l'obole désirée, dont ils me paraissent d'ailleurs avoir grand besoin.

Je quitte bientôt ces hôtes aimables pour rejoindre Ismaïl Hakky bey ; il fait seller des chevaux, et nous partons, accompagnés d'un officier et de mon drogman, parcourir la ville et faire une sortie aux environs ; je remarque que, dans la population, presque personne ne salue le gouverneur ; on lit sur les visages plutôt la crainte que tout autre sentiment ; mais pas une incorrection n'est commise, et partout on s'écarte docilement pour laisser passer notre petite caravane. Il me semble symptomatique de la part du gouverneur d'accomplir ce tour de ville aux heures où tous sont dans la rue, en compagnie d'un étranger en costume européen, à qui on paraît faire les honneurs du lieu ; il faut une certaine audace pour affirmer si haut la nouvelle politique du régime.

Nous continuons notre promenade assez loin hors de la ville, et Hakky bey me propose de pousser jusqu'au monastère serbe de Saint-Sava. Une demi-heure

après, nous l'apercevons avec son enclos de murs fortifiés, joliment situé à la porte d'un défilé montagneux, au milieu des arbres, des ruisselets et des sources. Nous mettons pied à terre au couvent ; le plus vieux des moines vient nous souhaiter la bienvenue et nous fait offrir les politesses d'usage : cigarettes, eau parfumée et café ; le lieu est d'une fraîcheur exquise, et nous nous y reposons avec volupté, presque sans rien dire ; une très vieille chapelle est à côté de nous, avec des dalles antiques où des noms et des dates gravés sont presque effacés ; les moines me paraissent assez ignorants de leur richesse et ne peuvent me donner que des renseignements bien vagues ; d'ailleurs, cette architecture byzantine aux voûtes et aux dômes surbaissés produit une obscurité telle à l'intérieur qu'il est presque impossible d'y rien voir. Je souhaiterais demeurer ici et y passer la nuit ; mais Hakky bey m'a invité à dormir sous son toit, et ce serait une indélicatesse que de refuser.

Hélas ! quelle nuit! J'ai déjà dit ce que sont ces palais de gouverneur ouverts à tout venant, où tout les loqueteux de l'endroit élisent domicile sur les marches des escaliers et sous l'entrée des portes. Ici, c'est la caserne qui sert de demeure au gouverneur, à la fois chef militaire et civil ; au rez-de-chaussée, des soldats logent en masse et dans une promiscuité impossible à décrire ; au premier, une série de bureaux est aménagée ; dans chacun d'eux,

deux ou trois divans courent le long des murs et servent souvent de lit aux officiers ou employés qui y travaillent ; on m'octroie une de ces chambres et, par une attention délicate, on fait placer sur un des divans une étoffe de 4 mètres de long en gaze de soie rayée et colorée, tout à fait propre à faire des tutu de danseuses. C'est un drap ; je m'enroule dedans et pense dormir. Mais, à peine la lumière éteinte, je m'aperçois de mon erreur ; c'est une invasion sans merci ; j'allume la chandelle, et le spectacle des murs est impossible à reproduire ; pour me mettre à l'abri, si possible, je déménage deux tables-bureaux, les mets côte à côte, étends ma couverture sur eux, puis mon étoffe préalablement secouée ; j'arrose le pied des tables de larges doses de poudre insecticide et m'étends sur cette couchette improvisée et peu confortable, espérant avoir mis un mur entre l'ennemi et moi. Le franchit-il, ou se laisse-t-il tomber, par une astuce qu'on lui prête, du haut du plafond, je l'ignore ; mais ce que je sais, c'est que je dois renoncer à la lutte et m'avouer vaincu. Je n'ai qu'une ressource : m'habiller et sortir.

Jusqu'à dix heures, les matinées sont délicieuses, quoique nous soyons en plein mois d'août ; après avoir vu la veille les Serbes, je me propose de consacrer ce jour à visiter les Albanais.

Ipek est, et était encore plus sous l'ancien régime, la grande ville albanaise du Nord ; au pied des montagnes qui abritent les tribus les plus farouches

et les plus indépendantes, éloignée de toute voie de communication naturelle, séparée de Mitrovitza par une longue journée d'espaces incultes et de broussailles favorables aux surprises, constituant un centre populeux et une agglomération riche, elle est le séjour des plus riches beys du Nord : c'est ici que réside ou résidait une trentaine de familles nobles, chefs héréditaires des grandes tribus de l'intérieur ; à côté, en effet, de pauvre bey, paysan misérable, habitant une hutte de terre battue, il en est d'autres qui ont constitué de véritables fortunes. Celui qui passe pour le plus riche de tous est un vieillard, dont les Jeunes-Turcs ont fait un député et qui se nomme Yachar Pacha ; on dit communément ici qu'il est le seul Albanais d'Ipek favorable à la constitution, entendez au nouveau régime, et je le crois sans peine, au moins en ce qui concerne les riches Albanais. L'influence des beys héréditaires s'étendait en effet sans conteste sur tout le pays ; le gouverneur n'était qu'un instrument entre leurs mains et, s'il résistait, on le brisait aussitôt par une dépêche envoyée à Constantinople : un vœu formulé par ses fidèles Albanais était, pour l'ancien sultan, un ordre qu'il accomplissait. C'est dans des circonstances de ce genre, raconte-t-on, que les Albanais ou plutôt un de leurs beys mit à la porte sans ménagement Djavid Pacha, qui, pris au débotté, au saut du lit, fut conduit sur-le-champ, et sans autre forme de procès, hors la ville. Si l'histoire est authentique,

Djavid Pacha a pris une belle revanche. Quoi qu'il en soit, la lutte était engagée, à la veille de la conquête serbe, entre les Jeunes-Turcs, qui voulaient diriger le pays par l'intermédiaire du mutessariff et les beys, qui prétendaient maintenir leur autorité. La première manche a appartenu au gouverneur ; les beys ont courbé la tête ; la population d'Ipek et des environs était en partie désarmée, terrorisée et matée ; mais elle n'était pas soumise ; à l'heure favorable, si la ville a été tenue en bride quelque temps par un gouverneur énergique appuyé sur des troupes fidèles, la campagne de nouveau s'est révoltée et finalement, en août 1912, les Albanais, conduit par leurs beys, ont dicté la loi à la Sublime Porte.

La tranquillité actuelle n'est donc qu'une façade ; la fermentation est cachée, mais subsiste ; les Jeunes-Turcs ont pu faire nommer Yachar Pacha député favorable au nouveau régime ; ils ont trouvé en lui un homme influençable : on lui prête une fortune d'un million de napoléons, gagnée, paraît-il, en partie dans les adjudications publiques ; ils ont imposé facilement sa candidature ; mais les sentiments albanais ne sont pas changés pour cela.

La plus illustre famille d'Ipek est celle des Mahmoud Begovic, d'une antique origine et d'une grande richesse : on lui suppose des terres et des biens d'une valeur atteignant peut-être 500 000 napoléons, comme on dit dans le pays. Le chef de cette famille est actuellement Zenel bey, dont la demeure

est à Ipek même ; c'était, jusqu'en ces derniers temps, le véritable chef de la famille, c'est-à-dire que ses rapports sont assez froids avec Hakky bey ; cependant, pour l'instant, il ne rompt pas en visière avec lui et lui a même récemment fait visite. Je me rends à sa demeure, vrai château fort construit dans la ville ; on me conduit au selamlik, au premier étage ; deux ou trois petites fenêtres, qui étaient hermétiquement fermées, sont ouvertes, et on me fait asseoir sur le divan traditionnel qui court tout autour de la pièce et encastre la cheminée ; d'ailleurs, comme d'habitude, aucun meuble dans la pièce ; j'entends dans la maison un grand remue-ménage ; ma visite imprévue dérange les habitudes et surprend peut-être ; un jeune garçon de la famille ou un serviteur m'apporte d'abord de l'eau glacée parfumée de violette et d'ambre et quelques confitures ; d'après l'usage, je prends une cuillerée de confitures, délicieuses d'ailleurs, la porte à ma bouche et avale ensuite un des verres d'eau ; un instant après, un autre serviteur m'apporte du café et des cigarettes ; Zenel bey, qui arrive, a dépassé la cinquantaine, et ses cheveux sont presque blancs ; mais il a conservé une singulière verdeur de démarche ; son corps, grand et svelte, ses yeux clairs et brillants, son allure et sa conversation révèlent un chef aussi apte à l'action qu'à la prudence ; aujourd'hui il est tout à la prudence, et ce n'est pas de lui que je puis tirer grandes lumières ;

toutefois, comme je lui pose la question d'une division possible entre Albanais riches et pauvres, il fait une réponse qui signifie à peu près ceci : autrefois, on ne payait pas la dîme ; aujourd'hui on veut nous la faire verser, et, si on ne s'y soumet pas encore de partout, du moins à Ipek et dans les environs, on la perçoit déjà ; jadis, nous ne faisions pas de service militaire, si ce n'est quand nous le voulions ou en cas de danger ; aujourd'hui on veut que les tribus donnent des soldats, ou, en place, 50 livres ; devant ces exigences nouvelles, tous les Albanais ont les mêmes intérêts.

Dans la cour de sa maison, en sortant, j'aperçois un petit garçon de sept à huit ans, au regard curieux et à la physionomie éveillée, qui guettait mon passage pour me regarder ; derrière lui, osant à peine se montrer dans l'entre-bâillement d'une porte, d'autres têtes d'hommes.

Je lui demande qui il est et quel est son compagnon ; il répond avec beaucoup d'assurance qu'il est le plus jeune fils de Zenel bey et que son compagnon est un de ses parents ; il porte un costume assez différent des costumes albanais ordinaires : au lieu de la culotte blanche collante avec grosse passementerie noire venant enserrer la cheville et formant sous-pied, il a une culotte bouffante marron avec de larges bandes bleu clair ; au-dessus de la haute ceinture d'étoffe retenant le pantalon, cachant d'ordinaire un rang

IPEK. — UNE RUE D'IPEK.

IPEK. — LE MARCHÉ.

de cartouches, il porte une sorte de gilet rayé, avec revers de broderie d'or laissant apercevoir le haut d'une chemise de flanelle ; la calotte blanche posée sur le sommet de la tête, dégageant des cheveux divisés par une raie que vient de faire sa mère, un ruban passé autour du cou et soutenant quelque amulette, complètent le costume, qui est vraiment seyant. Les hommes remplacent, en général, le gilet d'étoffe par un boléro brodé d'or ou en simple tissu qui s'ouvre largement sur la chemise blanche. Mais la toute petite calotte de feutre blanc est de rigueur et constitue vraiment la coiffure nationale des Albanais ; quelquefois, elle s'élargit et forme une demi-sphère au lieu d'un cône ; mais c'est assez rare ; pourtant, en traversant le marché d'Ipek, quelques instants après, plusieurs personnes, et notamment des enfants, portent des coiffures ayant cette forme. Il faut avouer que, pour nos yeux d'Occidentaux, elle termine une silhouette d'une façon un peu imprévue ; mais on s'y habitue très vite, et l'on finit même par la trouver beaucoup plus plaisante que le fez rouge.

En sortant de chez Zenel bey, je vais rendre visite à un autre notable albanais ; ils sont ici trois ou quatre riches commerçants, Elias Aga, Djelo Effendi, Jifco Effendi, qui ne sont point pacha, ni bey, mais qui ont acquis dans des industries diverses une grosse fortune. Le plus considérable de tous est Elias Aga; au lieu d'être un simple « effendi », un

« monsieur », c'est un « aga » ou propriétaire ; le titre est intraduisible, mais est à égale distance de « monsieur » et de « seigneur » ; celui-là a acquis sa fortune dans les farines ; c'est lui qui moud dans des moulins aménagés mécaniquement tout le blé (il y en a peu) et le maïs du pays. Il est absent de son domicile et loin d'Ipek en ce moment. Mais sans doute flatté de la visite d'un étranger, son fils vient me la rendre aussitôt, et, en guise de présent, m'apporte un mouchoir de soie filée chez lui ; il me fait mille compliments et souhaits de bienvenue, me répète que lui, son père, sa famille sont très sensibles à l'honneur que je leur ai fait ; il voudrait que je retourne chez eux et vienne y prendre mon repas le soir ; mais j'ai annoncé déjà mon arrivée au couvent de Detchani, et je dois décliner son invitation. Il part en ne tarissant pas de vœux et de saluts, et c'est sous ces auspices, plus heureux qu'à l'arrivée, que je quitte Ipek la mystérieuse.

RENSEIGNEMENTS PRATIQUES

Il faut partir de Mitrovitza en voiture à cinq heures du matin, en s'arrêtant seulement deux heures en route, on n'arrive qu'à cinq heures du soir ; la deuxième partie de la route est très pénible à cause de la poussière dans une plaine broussailleuse.

A Ipek, on doit être recommandé à un habitant qui vous loge ; le monastère de Saint-Sava, à une demi-heure d'Ipek, peut vous accueillir. C'est une très jolie promenade, comme d'ailleurs tous les environs d'Ipek. Il est bon d'avoir des lettres de recommandation pour toutes les villes à partir d'Ipek.

CHAPITRE V

D'IPEK A PRIZREND

D'Ipek à Detchani ; le monastère de Detchani. — Diakovo ; chez le kaimakan ; les catholiques albanais ; les beys de Diakovo ; le commerce. — Départ pour Prizrend ; les paysans sur la route.

En trois heures et demie de voiture, on gagne facilement le monastère de Detchani, parune route qui peut porter ce nom ; on longe le pied des montagnes à travers un pays moins désolé que celui qui sépare Mitrovitza d'Ipek ; il est un peu cultivé pendant les deux tiers du chemin et le reste du temps envahi par les broussailles ; nous traversons deux ou trois villages, assez importants : Lubenitz, Strtlza (le Strelci de la carte autrichienne); dans le premier, nous surprenons une assemblée d'une vingtaine d'Albanais, assis en cercle sur la terre de la place du village ; il en est venu de tout le pays, et je n'ai aucun doute qu'ils délibèrent sur la conduite à tenir à l'égard du gouvernement après les récoltes ; à notre passage, le plus grand silence se fait et, qui sait? peut-être quelque hodja albanais tirera-t-il un effet considérable sur l'assemblée du passage d'un Européen vêtu à l'occidental. A Strltza, nous

faisons halte sous de superbes arbres, à l'ombre desquels coule une source glacée ; quelques paysans albanais, portant un costume de toile blanche, recouvert d'un boléro de tissu foncé, causent et regardent ; le village est fortifié, et chacune des maisons que nous apercevons est une petite forteresse ; ce sont toutes des « tours » ou « koulé », à l'architecture caractéristique : la balle n'y pénètre pas ; il faut l'obus pour les détruire, tant les murs sont épais et les ouvertures minuscules.

Nous remontons par de mauvais chemins la rivière de Detchani et, à la tombée de la nuit, nous apercevons le monastère. La montagne, au lieu de se continuer en droite ligne, s'incurve en un cirque comme pour faciliter le passage de la petite rivière qui sort de la chaîne ; les pentes, couvertes de forêts, laissent entre elles un terre-plein d'un kilomètre à peine enserré d'un demi-cercle de montagnes et s'ouvrant en face sur la plaine de Diakovo. C'est le plus antique des monastères serbes, dit-on, et un des plus riches ; une double muraille et un fossé le défendent contre les attaques ; on ne peut entrer et sortir que par un pont-levis, protégé par un petit fort ; ce monastère est une vraie forteresse serbe en pays albanais ; à l'intérieur de l'enceinte, des bâtiments considérables servent d'habitations aux moines, aux hôtes, aux nombreux serviteurs, fermiers et gardiens de troupeaux, qui constituent une colonie serbe au complet ; le couvent possède des

D'IPEK A DETCHANI. — UNE HALTE A STRLTZA.

DETCHANI. — LES ENVIRONS.

terres en grand nombre ; tout ce monde les cultive et trouve, chaque soir, un refuge assuré dans l'enceinte ; aux heures de crise, on les arme et, à l'abri des murailles, ils peuvent résister à toutes les attaques. Actuellement, ils possèdent même un poste de soldats réguliers avec un officier, qu'a placé là Hakky bey pour assurer la tranquillité dans le pays.

Hakky bey a télégraphié mon arrivée et, depuis plusieurs heures, on m'attend : sur le pont-levis, je trouve l'archimandrite, l'officier, quelques moines et un peuple de serviteurs ; l'archimandrite est un vieillard cassé et bonace, au nez rouge bourgeonnant, à la grande barbe blanche, qui coule comme un fleuve sur une vieille soutane noire ample, à la manière d'une robe de chambre ; comme il est tard, nous entrons à peine à la chapelle ; c'est un édifice roman en pierre de deux couleurs, surmonté d'une coupole byzantine ; on le répare en ce moment, et tout le bâtiment vient d'être recrépi.

Le monastère est vaste et permet d'hospitaliser des hôtes en grand nombre ; on me donne une chambre très convenable avec un lit propre, une table, des chaises, une toilette ; c'est un luxe pour ce pays ; nous dînons simplement, mais assez bien ; le monastère respire l'abondance. On dit communément qu'il est soutenu par l'argent russe ; je remarque en tout cas aux murs des gravures du tsar et de la tsarine et des tsars antérieurs. Nous restons assez long-

temps dans la petite salle à manger à boire et à causer ; les moines nous font déguster de l'excellente liqueur, qu'ils distillent et des vins qu'ils font. Ils ont de beaux vignobles, qui produisent du vin rouge un peu haut en couleur et en alcool, mais généreux et de franc goût ; les légumes, les fruits, tout vient en abondance ici. Quel pays de Cocagne, si l'on y vivait en paix !

Six heures de voiture séparent le monastère de Detchani de Diakovo ; la première partie de la route est une plaine de broussailles et de poussière, à travers laquelle nous ne rencontrons qu'un Albanais à cheval, suivi de sa femme à pied ; avec les plus grandes précautions je les photographie, car l'Albanais pourrait voir en ce geste une insulte à son honneur, sa femme étant avec lui.

Bientôt les arbres réapparaissent, et nous traversons le village de Skivien, où une mosquée entourée de tombes dresse son minaret entre les peupliers. Au détour de la route, on devine, dans le lointain, les premières maisons de Diakovo ; aucune fortification n'indique les limites de l'agglomération ; le rayon de la ville est très étendu et les premiers murs très éloignés du bazar et de la rivière, qui sont les vrais centres de la ville. Le Prna (Krena sur les cartes autrichiennes), qui traverse Diakovo, est presque à sec ; mais, au printemps, c'est un torrent

MONASTÈRE DE DETCHANI.

DETCHANI. — L'ARCHIMANDRITE, UN OFFICIER TURC ET UN MOINE.

qui corrode ses rives escarpées et remplit son lit profond. Par-dessus le fleuve a été jeté, il y a des centaines d'années, un vieux pont de pierre, bâti à la façon romaine, très large et très long, sans garde-fou, aux arches basses, faisant un dos d'âne très accentué. Il donne à la ville le plus curieux aspect ; il est commandé, en quelque sorte, par un « koulé » très élevé et puissant, dont les meurtrières sont face au pont ; sur les côtés, des murs à moitié tombés, au loin le bazar et la grande mosquée achèvent le paysage.

Le kaimakan a ses bureaux non loin du pont : pauvres bureaux et pauvre homme ; c'est assurément un fonctionnaire de l'ancien régime laissé là par le nouveau, ignorant et paresseux, se déchargeant du soin des affaires sur son secrétaire, un Albanais jeune encore qui, — fait curieux, — écrit bien le turc, mais ne le parle pas. Il nous offre des cigarettes et des pastèques coupées ; comme la chaleur est torride, elles rafraîchissent la bouche agréablement, et nous passons un moment à en savourer les morceaux juteux et à nous reposer.

Le secrétaire du kaimakan s'offre à nous conduire à travers la ville ; elle paraît presque vide ; au bazar, seuls quelques enfants viennent nous voir passer ; dans le fond des magasins obscurs, on devine des silhouettes d'Albanais, couchés ou assis, qui fument ou dorment, accablés par la chaleur.

Un petit fait bien caractéristique se produit pen-

dant cette promenade ; jusqu'au bazar, le secrétaire du kaimakan reste à ma gauche en causant slave, puisqu'il ne parle pas turc, avec mon drogman ; nous ne rencontrons personne, mais, un peu avant d'atteindre le bazar, il s'excuse auprès de moi de s'éloigner; il nous rejoindra, dit-il, à la sortie ; comme je m'étonne, il explique qu'il craint d'encourir la haine de certains de ses compatriotes anatiques, s'il paraît au bazar en compagnie d'Européens accompagnés de gendarmes turcs. L'action exercée à Ipek par le régime jeune-turc, Djavid Pacha et Ismaïl Hakky bey, ne s'est pas encore fait sentir au même degré à Diakovo !

En passant dans une rue éloignée, le secrétaire m'indique la cure catholique albanaise ; je demande si le curé est visible ; une vieille femme ratatinée qui lui sert de servante me répond qu'il dort, mais qu'il faut entrer cependant ; il sera, dit-elle, très content de me voir. J'entre donc avec le secrétaire, mon drogman, trois de mes souvarys qui ne me quittent pas, et bientôt descend le curé, réveillé à la hâte et les yeux gonflés de sommeil. Malgré son nom à la désinence serbe, — il s'appelle Glasnovic, — il est Albanais et dessert avec un vicaire une grande paroisse, qui comprend Diakovo et tous ses environs ; le vicaire me paraît un homme jeune, actif, intelligent et assez instruit, et nous causons longuement en attendant le déjeuner, car le brave curé me retient de force pour partager avec lui un plat

d'œufs, des légumes pimentés, du café et des alcools du pays.

La paroisse catholique albanaise de Diakovo dépend de l'archevêché d'Uskub, dont l'archevêque réside aujourd'hui à Prizrend. Elle compte, paraît-il, environ 1 200 catholiques, répartis en quinze maisons dans la ville et 300 dans les environs.

Il existe chez les Albanais trois hiérarchies catholiques ; la première est celle des couvents, appartenant aux Franciscains et qui sont subventionnés par l'Autriche ; à Ipek, par exemple, il existe un petit monastère de Franciscains, qui est, de fait, sous le protectorat autrichien. La deuxième est celle des paroisses rangées sous une hiérarchie épiscopale : le métropolite albanais réside à Scutari d'Albanie (Scudra ou Scodra) ; deux archevêques ont leur siège l'un à Durazzo et l'autre à Uskub, ce dernier ayant sa résidence de fait à Prizrend ; enfin trois évêques demeurent à Pulatti, à Alessio (siège de Kalmeti) et à Nenshati (siège de Sapa, vis-à-vis Scutari). Sur ces évêques et sur ces paroisses qui en dépendent, l'Autriche prétend au droit d'un protecteur ; mais les simples prêtres vous disent tous : nous ne sommes ni Autrichiens, ni Italiens, seulement Albanais ; en fait, certains reçoivent des secours tantôt d'Autriche, tantôt d'Italie, parfois des deux côtés à la fois ; parfois aussi ils en ignorent l'origine, connue des seules autorités hiérarchiques,

qui reçoivent de l'Autriche des subventions régulières (1).

Enfin, la troisième organisation catholique albanaise est la plus importante de toutes et aussi la plus connue : c'est celle des Mirdites, la grande tribu albanaise, dont le territoire s'étend au sud de Scutari et qui tout entière est catholique ; on estime à une dizaine de mille le nombre d'hommes qu'elle peut armer, et à elle seule elle compte peut-être plus de catholiques que chacune des autres régions de l'Albanie ; elle est divisée en seize paroisses, placée sous l'autorité de l'abbé mitré d'Orosch, que je visiterai plus tard à Scutari et qui me recevra à Orosch. Celui-ci dépendait autrefois du métropolite albanais de Scutari ; mais, en 1888, l'abbé, en revenant d'exil, se fit accorder par Rome une juridiction autonome, et aujourd'hui il n'est plus suffragant de Scutari ; il dépend directement du Vatican et a rang d'archevêque.

Les catholiques de Diakovo s'entendaient assez bien avec le gouvernement jeune-turc ; ils sont prêts, me dit le curé, à payer la dîme et à accomplir le service militaire, même en temps de paix, sur quoi le secrétaire lui réplique : « Vous êtes, en somme,

(1) D'après les renseignements recueillis ici, on évalue à 30 000 le nombre des fidèles dépendant de la métropolie de Scutari, à 13 000 ceux rattachés à l'archevêché de Durazzo, à 16 000 ceux ressortissant à Uskub-Prizrend ; en outre les catholiques dépendant d'Orosch seraient 16 000 ; il est très difficile de vérifier ces chiffres, qui d'après l'abbé des Mirdites devraient être plus que doublés.

DE DETCHANI A DIAKOVO. — RENCONTRE D'UN ALBANAIS DANS LA BROUSSAILLE.

DIAKOVO. — LE CURÉ CATHOLIQUE ALBANAIS.

Jeunes-Albanais. — C'est cela, répond l'autre, et il n'en existe pas encore beaucoup. » Les relations avec les Albanais musulmans sont ici excellentes ; il n'en a pas toujours été ainsi, surtout à la fin du règne d'Abdul-Hamid, et mes interlocuteurs attribuent ces divisions à l'action de l'Autriche et de l'Italie dans le pays. Quant aux rapports avec les Serbes, il est inutile d'en parler : à Diakovo, sur les 3 000 maisons de la ville, on compte à peine une douzaine de maisons de pauvres serbes et pas une aux environs.

Le pays est donc purement albanais et, comme à Ipek, dominé par quelques familles de puissants et riches beys : la plus vieille est celle de Riza bey, que l'ancien régime avait exilé pour raison personnelle et que le nouveau régime a habilement rappelé ; il a fait du fils de celui-ci, qui était officier, le député de Diakovo ; un autre bey est aussi officier à Uskub, c'est Bayram Tzura ; les autres, comme Ahmed bey, comme Djlaledin bey, — le plus riche peut-être, ses terres valant bien un million et demi de piastres, — habitent à Diakovo. Tous ont leur fortune en terres, aucun en moulins ou en usines, comme à Ipek ou à Mitrovitza, et cela seul indique que nous sommes ici en pays de grande propriété, — la petite propriété ayant d'ailleurs sa part.

Cette propriété est assez cultivée, et Diakovo est un centre important du commerce de céréales. Il est aujourd'hui dirigé tout entier du côté de Salonique

par route et voie ferrée, et les commerçants de Dia kovo s'inquiètent de le détourner vers l'Adriatique et Scutari, en s'entendant avec les commerçants de Scodra. C'est, me dit-on, un grand commerçant de Diakovo, Chaquir Ispay, et un autre de Scudra, Petro Daragaty, qui s'en occupent, et Murtesam Abdulraluman, le secrétaire du kaimakan, m'affirme s'entéresser à ces projets par ordre du Gouvernement ; leur idée serait de constituer une société, dont les commerçants des deux villes seraient les actionnaires et qui exécuteraient les travaux nécessaires : ces travaux se résument en deux points : rendre le Drin navigable depuis Spach et draguer la Boyana. On sait que le Drin se jette dans le lac de Scutari et que celui-ci est réuni à la mer par la Boyana ; or, la Boyana est ensablée et le Drin n'est pas navigable par suite d'une cataracte de 7 mètres placée au coude du fleuve, au-dessus de Spach ; d'après les gens de Diakovo, si l'on régularisait le lit en cet endroit, — travail qu'ils avouent d'ailleurs difficile, — on pourrait remonter jusqu'à Spach en bateau et de là passer assez facilement à Diakovo par la piste dont on se sert aujourd'hui et qu'on transformerait en route.

Le projet est-il exécutable, est-il sérieux? Je serais embarrassé d'avoir une opinion ; d'ailleurs, autant que j'ai pu le savoir, les commerçants de Diakovo n'en savent guère plus long que moi, car ils n'ont pas encore envoyé sur les lieux un ingénieur ou un techni-

DIAKOVO. — PONT SUR LE PRNA.

DE DIAKOVO A PRIZREND. — LE PONT SUR LE EVENIK.

cien. Quoi qu'il en soit, même germée prématurément dans des cerveaux imaginatifs, l'idée est assez ingénieuse et montre chez les Albanais un souci d'aménagement économique de leur pays par leur propre force et dans leur intérêt de race.

Vers trois heures du soir, je quitte Diakovo, et ma voiture court sur une vaste plaine poussiéreuse qui s'étend jusqu'au pont sur l'Evenik (ou Erenik), que nous traversons. C'est un pont d'un kilomètre peut-être, terrible à passer ; les pierres sont si peu taillées qu'on marche sur des pointes de cailloux ; mes souvarys préfèrent passer à gué, mais avec grande précaution, car, dans le lointain, nous avons entendu des coups de feu et aperçu un groupe d'Albanais assis à l'ombre de leurs chevaux et semblant se concerter ; je fais armer les fusils, mais inutilement : nous continuons notre route sans encombre.

Mon voiturier s'est trompé dans son horaire ; il faut six heures de marche forcée pour atteindre Prizrend, et quand nous y arrivons, la nuit tombe déjà. C'est jour de grand marché et, pendant les deux dernières heures de mon voyage, je croise sur la route au moins trois ou quatre cents paysans, presque tous Albanais, hommes et enfants surtout, dont un bon quart sont armés. Le désarmement est donc bien loin d'être complet, même dans la plaine, comme on me l'affirmait ; fusil sur l'épaule, cartouchières autour du corps, pistolet et poignard passé

dans la large ceinture qui les entoure de l'estomac aux cuisses, ils marchent d'un pas élastique et rapide ; la plupart vont à pied ; quelques montures les suivent chargées de provisions et d'achats de toute sorte ; tous me regardent, mais avec une curiosité atténuée. Prizrend, où j'arrive, connaît de longue date les étrangers et compte même en permanence deux consulats. La nuit est complète, quand ma voiture s'arrête devant le consulat de Russie, au terme de la première partie de mon voyage.

RENSEIGNEMENTS PRATIQUES

Une voiture met trois heures et demie à franchir la distance de Ipek à Detchani. L'étranger présenté est très bien reçu à Detchani ; le couvent est riche, bien tenu et l'hospitalité s'en ressent. Il faut s'y arrêter un jour.

Diakovo est à trois heures et demie de voiture de Detchani ; la ville ne présente aucune ressource ; il vaut mieux ne pas y demeurer et repartir si l'on peut le jour même pour Prizrend.

CHAPITRE VI

PRIZREND

Vue d'ensemble de Prizrend ; industries locales. — Préparatifs d'un voyage pour l'intérieur. — Une visite au cheik Adem ; la vie d'un saint et d'un solitaire.

PRIZREND est, après Uskub, la plus importante agglomération du vilayet de Kossovo ; pour bien voir l'amas de maisons resserrées au pied de la montagne, les ruelles si étroites que d'un peu haut tous les murs semblent se toucher, les lourdes mosquées coiffées d'un dôme de pierre blanche brillante au soleil, les minarets à la silhouette élancée, qui jalonnent la ville de leur aiguille claire, les cyprès parsemés entre les maisons, qui donnent au tableau leur note sombre, pour d'un regard embrasser ce panorama et apercevoir les pauvres masures qui escaladent les flancs de la montagne et s'accrochent comme elles peuvent au sol pierreux et mouvant, il faut monter à la citadelle qui couronne la ville de ses murs en ruine et de ses créneaux déchiquetés. Comme partout, la caserne y est placée, qui tient la cité sous l'obéissance de ses fusils prêts à partir. Sur le sentier raboteux qui y conduit, le panorama se déroule et s'étend peu à peu sous mes yeux, et la

ville paraît nichée sous la protection du mont qui la domine.

Les villes albanaises aiment d'ordinaire la verdure et l'eau ; mais l'eau de la Bistrica de Prizrend descend sur une brusque pente des gorges de la montagne et creuse la ville plus qu'elle ne la sillonne, pour aller s'étaler dans la plaine et par un coude brusque se jeter dans le Drin, qui l'a captée. La verdure n'a pas de place ici ; elle est refoulée aux pourtours de la ville dans la campagne plate ; Prizrend, grand centre d'échange entre les plaines d'Uskub et de Diakovo, d'une part, et les tribus montagnardes du Nord de l'Albanie, d'autre part, est le lieu d'un important marché commercial en même temps que le siège d'une petite industrie locale très prospère ; le marché et le bazar sont le vrai cœur de la ville ; un important poste de police en occupe le centre et a fort à faire parfois pour apaiser les contestations entre gens de l'intérieur et gens de la ville ou de la plaine ; trois ou quatre rues sont bordées de boutiques, où s'exercent les petits métiers les plus divers : ici, on travaille l'argent en filigrane et l'incruste d'or ; là, on façonne les peaux et prépare les cuirs ; là-bas, on tisse des tissus de toile et de soie ; ailleurs, on fabrique couteaux et poignards ; mille petits métiers occupent une population industrielle et commerçante.

Le consul de Russie, avec une extrême obligeance, non seulement m'offre l'hospitalité, mais s'emploie

activement à préparer mon voyage dans l'intérieur ; ce n'est pas chose facile, et il nous est, par exemple, à peu près impossible d'obtenir des renseignements exacts sur la route à suivre pour les deux premières journées seulement, ne poussant pas mon ambition au delà ; jusqu'à Kukus, que les uns appellent Kuks, la plupart Kuksa, tout le monde sait ici que la route suit le Drin, et l'on peut m'indiquer approximativement le temps nécessaire, sept à huit heures de cheval ; mais, au delà, le chemin n'est pas connu. Le consul de Russie fait appeler ses cawas et leur demande de le renseigner ; les indications rapportées sont très incertaines ; nous allons alors ensemble rendre visite au consul d'Autriche-Hongrie, un jeune homme blond et petit, qui doit connaître le pays, puisqu'il a été reçu à coups de fusil par les gens de Kuksa, où je vais ; sans faire allusion à ce fâcheux incident, je lui demande s'il connaît la route, les étapes possibles, les difficultés ; il l'ignore, mais il fait venir un de ses cawas albanais, qui est allé jusqu'à Bissac, où il a des amis ; par malheur, il ne peut donner que des notions très vagues sur le chemin. Nous nous rendons ensuite chez le mutessariff, Fuzi bey, pour organiser le voyage définitivement. Très aimablement, il demande d'abord à ses officiers de rechercher des gendarmes connaissant le pays ; mais, parmi les gendarmes turcs ou albanais présents, aucun n'est allé aussi loin : entre Kuksa sur le Drin et Orosch, l'intérieur est inconnu.

Nous décidons alors de nous en tenir au plan suivant : le mutessariff me fournira une escorte officielle de souvarys et de gendarmes à pied ; au pont sur la Liuma, un peu avant d'arriver à Kuksa, je ferai halte et enverrai en avant un gendarme albanais, parent de gens de ce village ; je le chargerai d'un message, et il négociera mon passage avec le bey de Kuksa ; ensuite, d'accord avec ce dernier, je recruterai une escorte d'hommes de la tribu et, avec ces deux escortes, je traverserai le pays de Liuma. En même temps, le mutessariff télégraphiera au vali ou gouverneur général de Scutari, afin de lui faire connaître mon départ de Prizrend et pour que celui-ci envoie à ma rencontre, jusqu'à Orosch, un officier et des hommes.

Alors se pose la « question du chapeau » : le jour de mon départ, le consul de France d'Uskub me fit tenir un mot d'urgence, de la part du gouverneur général du vilayet : « Le vali que j'ai vu hier soir, y est-il dit, m'a prié de vous demander comme une faveur de revêtir pour votre voyage de Mitrovitza jusqu'à Scutari la calotte rouge ou fez. Il est persuadé que dans ces conditions tous les incidents seraient évités. Votre drogman, par suite, aurait à adopter la même coiffure. Il vous appartient de donner à ce désir de notre gouverneur général la suite qu'il comporte. » Sur le moment, je pris la résolution d'obéir à ce désir, quelque répulsion que j'en ressentisse. Mais, à Mitrovitza, Djavid Pacha

me détourna de cette pensée. Je soumets donc la question au mutessariff de Prizrend et au consul; finalement, je décide de garder ma coiffure d'Européen, et je crois agir ainsi avec prudence. Escorté de gendarmes, avec mon costume, ma tournure, l'impossibilité de m'exprimer en albanais, je ne puis songer à tromper le plus naïf enfant ; arborer un fez, c'est vouloir me faire prendre soit pour un Turc, soit pour un chrétien qui se dissimule ; ni l'un ni l'autre ne sont tellement bien vus que je doive chercher à leur ressembler ; reste, il est vrai, une considération : quelque obscur fanatique peut ressentir une commotion d'horreur en apercevant un chapeau, au lieu d'un fez ; mais, en ce cas, c'est à mon escorte à me protéger. De toute manière, il est donc plus sage d'aller hardiment, de déclarer ouvertement la nationalité « franque » et de demander le passage et le soutien.

Reste la question du transport. Il va sans dire que la plus minuscule voiture ne peut pénétrer dans l'intérieur ; les routes sont moins que des sentiers, à peine des pistes, où l'homme grimpe comme une chèvre, aux flancs des montagnes et au hasard des rochers. Il faut faire choix de chevaux pour un trajet de six, peut-être sept jours ; de Prizrend à Scutari, en effet, le chemin direct, en suivant le Drin, prend de deux à trois jours, mais notre route des écoliers dessine un crochet très ample vers le Sud. Cawas et drogmans'en mêlent ; on visite les mar-

chands de chevaux et les voituriers ; finalement, le « védi », — tel est le nom de l'homme, — consent à m'accompagner et à me louer trois chevaux, à raison de 6 livres turques ; l'un d'eux, qui m'est destiné, devra être sellé à l'européenne d'une selle espagnole qu'on me montre. La clause est importante, car les selles du pays sont des engins de torture : elles sont plus propres à porter des charges qu'à recevoir des hommes ; elles sont constituées de traverses de bois dont la réunion permet d'enfourcher la bête ; les gendarmes jettent sur celles-ci une couverture ou un manteau et cheminent ainsi. L'une des bêtes me servira de bête de somme pour mes valises, provisions et paquets divers : le védi sera spécialement chargé de sa conduite et de la garde de mon cheval aux passages dangereux, quand je mettrai pied à terre. Mon conducteur est un type d'Albanais dégénéré : le front bombé, les joues caves, le nez busqué, les yeux rentrés ; sa calottes blanche est plantée très en arrière sur des cheveux roux, et il fera tout le voyage avec une chemise de flanelle aux manches trop courtes, surmontée d'un boléro d'étoffes rapiécées ; une grande ceinture rouge est passée autour du corps, dans laquelle il enfouit armes, provisions, foulard et argent ; des sandales en lambeaux complètent le costume ; tuberculeux, semble-t-il, et alcoolique, il ne suit guère la loi du Prophète : il cache une bouteille d'alcool, de raki, dans une poche de son pantalon,

PRIZREND. — VUE DE LA VILLE.

PRIZREND. — LES MAISONS GRIMPANT VERS LA CASERNE.

et en secret il en avale des gorgées ; tantôt bavard, tantôt silencieux, il ne m'inspire qu'une confiance limitée ; mais il n'y a à redouter ni une astuce, qu'il ne possède pas, ni une intelligence, qui est absente.

Avant de quitter Prizrend, je fais visite au saint de la région, le cheik Adem (c'est-à-dire Adam), chez qui je suis amené par son ami le consul de Russie.

Le cheik habite une petite maison retirée, loin de la ville, entourée d'un jardin, soigneusement abrité de murs élevés ; quand on pénètre dans cet enclos, les yeux sont de suite charmés ; rien n'est ordonné, et tout est délicieusement assemblé ; ce sont des fleurs rares jetées comme par la nature à travers la verdure des herbes et des arbres ; leurs tiges hautes mêlent à la moindre brise leurs coroles aux couleurs éclatantes et variées ; des ruisselets d'eau vive courent rapides à travers le jardin et l'éclairent de leur sillon lumineux ; une chatte blanche, d'une fourrure immaculée, glisse entre les fleurs ; dans un angle, une tourelle de vignes aux feuilles épaisses met un coin d'ombre, et des grappes énormes pendent, si lourdes qu'elles semblent prêtes à tomber ; des acacias assurent une ombre propice au repos, et sous leur abri des chaises rustiques sont disposées. Quand nous pénétrons, le cheik Adem s'emploie à quelque besogne de jardinage ; à notre

vue, il accourt ; c'est un homme d'une cinquantaine d'années ; une grande barbe grisonnante et légère s'étale sur sa poitrine ; un nez et des sourcils arqués creusent les yeux et mettent en relief des traits fins et une peau claire ; le front, qui paraît élevé, est caché sous une coiffure de laine blanche haute comme un turban ; ses oreilles sont percées de boucles noires qui adhèrent ; son vêtement l'entoure de clartés : une longue chemise de flanelle blanche et fine est resserrée à la taille par une ceinture brodée d'or ; la chemise tombe sur des chaussettes de laine blanche, et le pied repose sur de simples sandales ; sur le vêtement de dessus, il jette une houppelande de laine blanche épaisse qu'il laisse ouverte, sur la poitrine ; l'expression fine et intelligente de ce visage méditatif, la politesse raffinée des manières, la voix pure et chantante dont le son frôle comme une caresse, le langage choisi et fleuri et l'usage d'une langue poétique aux vocables harmonieux, l'aspect enfin, du personnage, dont la silhouette et la blancheur saisissent, tout fait comprendre sans peine l'attrait qu'il exerce sur les hommes cultivés, musulmans ou chrétiens, la vénération extrême qu'il inspire à tout le peuple d'alentour et l'autorité qu'il a prise sur ces âmes naïves.

Avec des gestes affables, il me fait asseoir à l'ombre des acacias, sur l'herbe coupée, tout près du ruisseau dont l'eau court en abandonnant un peu de fraîcheur. Puis il va toucher les fruits de ses arbres,

en détache quelques-uns et place sur l'herbe des poires et des raisins dorés, qu'il a plongés quelques secondes dans l'eau glacée de la source ; il m'offre des cigarettes et me dit de suite : « L'Albanie, c'est la France d'il y a mille ans ; aux jeunes nations, comme aux jeunes enfants, il faut tout enseigner par symbole et par conte. — Voulez-vous alors, lui répliquai-je, me dire un de ces contes, qui enchantent vos auditeurs d'Orient ? — L'homme, me répond-il, devient l'esclave du bienfait qu'il a reçu ; un pauvre mendiant demandait un jour l'aumône à un bey, dont la maison opulente étalait la fortune ; le riche, au lieu de rejeter la prière du pauvre, voulut l'enrichir d'un bienfait, car son cœur était compatissant ; le mendiant, devant tant de bonté, remercie le riche et en son âme jure de se reconnaître, dût-il y consacrer sa vie. Or, les années passent et le sort des humains tourne au gré du destin, que nul ne peut prévoir. Un jour, le bey est mêlé à une mauvaise affaire, et il passe en jugement ; le tribunal des hommes le condamne, et il doit mourir. La rumeur publique apporte jusqu'au pauvre la nouvelle de l'extrémité où est réduit le riche ; il va et il aperçoit les préparatifs déjà terminés ; dans quelques instants, l'heure va sonner ; mais il a juré, jadis, de ne pas oublier celui qui fit le bien pour lui. Aussi arrive-t-il en hâte et se précipitant au bazar, dans la foule, au lieu de l'exécution, il crie : « Le Sultan est mort, mort est le Sultan ! » Aussitôt, tous vont au

palais, tout autre événement est oublié et le pauvre, pendant ce temps, va vers le riche et lui dit : « Va-t'en, tu es libre, je dois prendre ta place. » Ainsi est fait, et, quand on revient, après avoir connu que la nouvelle était inventée, on trouve le pauvre enchaîné, qui se livre. La foule s'étonne et l'amène vers le Sultan. Celui-ci l'interroge d'un ton sévère et lui demande d'expliquer pourquoi il a délivré un condamné et répandu des nouvelles fausses pour se livrer ensuite. Le pauvre alors raconte son histoire et termine par ces mots, qui font monter la pitié au cœur du Sultan et décider de sa grâce : « L'homme est l'esclave du bienfait qu'il a reçu. »

Par les allées étroites du jardin fleuri, nous nous promenons, et le cheik Adem relève d'un doigt léger les tiges de ses fleurs pour me faire admirer leur coloris et leur délicatesse. Dans un angle du jardin est cachée, sous les lauriers-roses, la maison du saint ; c'est une maison basse, à un seul étage, dont les deux ou trois chambres s'ouvrent sur une large galerie ouverte ; le dessus de la galerie n'est pas couvert ; un cadre de bois y court, et une vigne aux branches touffues y remplace les panneaux absents ; c'est un berceau de verdure, qui s'appuie au mur de la petite maison.

Un peu plus loin, des ruches sont disposées entre des gerbes de fleurs ; là-bas, de grands lis d'une prodigieuse hauteur font admirer leur corolle impeccable à côté des roses répandent un parfum,

84

PRIZREND. — LE CHEIK ADEM DANS SON JARDIN.

PRIZREND. — LE POSTE DE POLICE DANS LE MARCHÉ.

délicat ; et, comme je lui en vante la beauté, il va, sans rien répondre, les cueille et me les tend, en disant : « Elles ont eu le bonheur de vous plaire, voici des roses de France. »

Comme nous prenons congé, j'aperçois, dans un endroit retiré, un carré de terre surélevée, une sorte de monticule quadrangulaire ; à une extrémité, une pierre droite est piquée en terre ; sur cette pierre brute, des signes dorés et des inscriptions en turc. Je m'avance et d'un regard je m'informe. Un sourire triste, un léger silence, et puis : « C'est la tombe de ma mère », me répond-il.

En remontant vers Prizrend, je ne puis m'empêcher d'interroger mon compagnon sur cette figure étrange ; on ne sait ni qui il est, ni d'où il vient. Il a pris le nom du premier homme et vit dans ses fleurs et ses pensées depuis longtemps, sans jamais quitter sa maison et son jardin. Révéré au loin, on vient de toute part lui demander conseil, avis, bénédiction. Toujours obligeant, accueillant et affable, il reçoit même les femmes avec prévenance et courtoisie, — chose étrange en ce pays qui les regarde comme les esclaves de l'homme ; quand la femme du consul de Russie vient lui rendre visite, il ne manque jamais de s'incliner avec respect, ne lui permet pas de partir sans lui offrir une fleur et laisse transparaître quelque chose de la galanterie française ; il a certainement voyagé beaucoup, lut les auteurs littéraires et vu bien des événements.

Mais, ermite volontaire, il ne veut rien dire du passé, et, sage solitaire, il se confie aux mains divines pour suivre la destinée promise aux enfants fidèles du prophète Mahomet.

RENSEIGNEMENTS PRATIQUES

Prizrend est à cinq heures de voiture de Diakovo ; il possède de nombreux hans, inhabitables selon la coutume ; c'est ici que l'on préparera le détail du voyage à l'intérieur ; on loue des chevaux jusqu'à Scutari, au prix d'environ 12 medjidié par bête ; on prend le conducteur avec soi, pour qu'il garde la responsabilité des animaux et les ramène ; il suffit de le nourrir ; on achète des provisions, des conserves, des pastèques, etc. ; un ou plusieurs animaux est sellé à cet effet.

On peut visiter aux environs un petit couvent de Bechtachi albanais et la demeure du cheik Adem. Une journée entière au minimum est nécessaire, et il faudrait, pour visiter la ville, voir les environs et faire ses préparatifs pour pouvoir rester quatre ou cinq jours.

DEUXIÈME PARTIE

LES ALBANAIS DES MONTAGNES DU NORD

(DE PRIZREND A SCUTARI)

CHAPITRE VII

DANS LA VALLÉE DU DRIN ET AU PAYS DE LIUMA

Au Drin : la vallée du Drin ; le pont sur la Liuma. — Une tribu de Liuma ; Kuksa et son chef Soul-élès bey ; la bessa ; l'organisation des tribus. — Un grand repas albanais à l'hôte de passage ; la nuit dans le koulé.

PRIZREND est la dernière étape avant la montagne ; c'est de là que l'on part pour pénétrer dans le long couloir du Drin qui conduit à Scutari ; cette voie était jadis très fréquentée, et, avant la construction des chemins de fer pendant le dernier quart du XIXe siècle, les échanges d'Orient en Occident passaient par cette route ; mais il n'en reste plus que le vestige ; les courants commerciaux se sont déplacés, la politique d'isolement de l'Albanie et l'esprit d'indépendance et de rivalité des Albanais ont fait le reste ; ce qui subsiste est une piste

pénible et dangereuse que suivent seuls les hommes de l'intérieur.

Dès six heures du matin, l'escorte, le conducteur et ses chevaux, mon drogman et les cawas du consulat de Russie sont sur pied ; on charge les bagages et des provisions pour plusieurs jours, et notre petite caravane descend de Prizrend vers la plaine, où nous devons rejoindre le Drin en deux heures ; notre première étape serait, d'après les renseignements recueillis, de six heures et nous conduirait à Kuksa.

La piste carrossable longe des champs de maïs assez bien venus et traverse un affluent du Drin ; bientôt au maïs succèdent des champs de pierres éboulées, et la route s'incurve pour toucher au Drin, en face du petit village albanais de Chalkin (1), situé sur l'autre rive, un peu au-dessus du fleuve ; de loin, son aspect est assez misérable, et ses quelques maisons sont dominées par la « tour » d'un bey, qui n'est plus qu'une ruine. Nous rejoignons le Drin à l'endroit où il entre dans la vallée, d'abord ouverte et large, puis de plus en plus étroite et encaissée ; il coule dans un lit assez profond et a une allure rapide, recueillant sur sa rive gauche une quantité de petits ruisseaux que nous passons presque sans nous en apercevoir ; la route a cessé d'être carrossable et fait place à une piste muletière qui suit le cours du fleuve et ne

(1) La carte autrichienne orthographie *Salcin* et *Salceti*.

présente aucune difficulté ; la végétation se dénude de plus en plus, surtout sur la rive sud, que nous suivons ; c'est un paysage de broussailles et de cailloux assez triste ; de nombreuses sources jaillissent cependant presque au ras de la piste, pour se perdre aussitôt dans le Drin ; çà et là, un gros arbre isolé met un point d'ombre dans le tableau. Mes souvarys, qui n'ont encore rien mangé, trompent leur faim en chantant, depuis une heure, sur un rythme funèbre, une mélopée lente et triste comme un *Dies iræ* ; nos petits chevaux hauts comme des ânes, au pied sûr comme des mulets, marchent au pas dans les cailloux qu'ils font rouler sous leurs pieds ; nous ne rencontrons aucune des maisons marquées sur la carte et, du han ancien, il ne reste qu'une hutte de feuillage, à peine utile à servir d'abri quelques instants en cas d'orage.

Vers onze heures enfin, à la grande joie des souvarys, le han (1) montre ses planches mal jointes et sa clôture de piquets et de branches. Un vieil Albanais offre pour tout service une cruche d'eau fraîche, un peu de foin et de litière, et la masure pour abriter hommes et bêtes. Mes gendarmes prétendent faire en ce lieu une longue sieste ; c'est, m'affirment-ils, la tradition de tout voyageur ; mais il est tôt, le soleil menace de devenir torride

(1) *Novi Han,* sur la carte autrichienne.

à partir d'une heure, et j'ai peu confiance dans les indications qu'on m'a données. Aussi je ne leur accorde qu'une demi-heure ; à l'ombre d'un arbre, je fais étendre ma couverture et j'assiste au repas de l'escorte. Dîner frugal, s'il en fut : des sacs attachés derrière leur selle de bois, chaque souvary tire un pain et un fromage de lait caillé déjà très sec ; il le mange avec des piments divers qu'il a toujours dans ses provisions et, pour finir, il croque à même des concombres; la-dessus, l'Albanais du han va chercher de l'eau fraîche à la source, et la cruche passe de bouche en bouche. Le dîner est fini. Nous nous remettons en selle ; mais, malgré l'air de la vallée qui rend supportable la température, il fait si chaud qu'avant de partir chacun veut boire le coup de l'étrier ; la même eau fraîche passe dans la même cruche, qui est à nouveau vidée. Une double piastrine contente pleinement l'Albanais, et il nous souhaite bonne route.

Un peu moins de deux heures plus tard, nous atteignons la rivière de Liuma, que traverse un vieux pont de pierre sans parapet ; l'arche unique forme un arc si marqué et une montée si rude, les pierres du pont sont si inégales et laissent entre elles tant de trous que tout le monde descend de cheval pour tirer la bête par la bride. C'est là, après avoir traversé le pont, que nous faisons halte à l'ombre de gros arbres et que je déjeune avec mon drogman.

La piste jusqu'en ce point, que nous avons mis

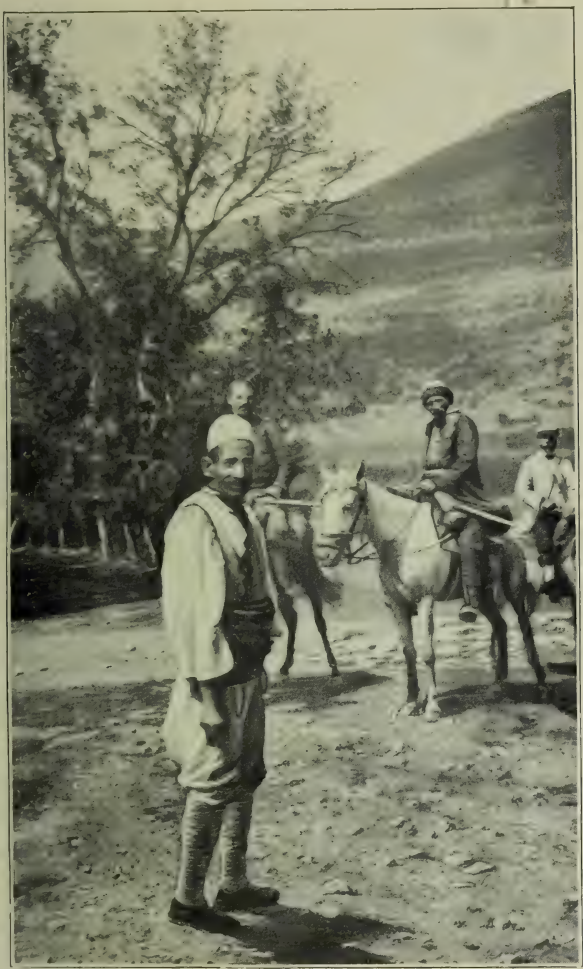
environ six heures à atteindre, — six heures de cheval au pas, — est très pratiquable, et rien ne serait plus simple que d'y faire passer une route ou un chemin de fer, si c'est cette ligne que doit suivre la voie ferrée dite Danube-Adriatique ; mais le chemin n'offrira aucune ressource ; avant d'entrer dans la vallée, deux ou trois villages montrent un certain nombre de maisons, mais, pendant les trois dernières heures, c'est un désert, une mer de rocher, avec une végétation d'arbustes maigres et de broussailles ; le Drin qui, à l'entrée de la vallée, coulait rapide et avec quelques mètres d'eau dans un lit resserré est presque à sec en plusieurs points, où le lit s'étend et où les eaux errent parmi les cailloux. En ce temps de basses eaux, on suit sans difficulté le sentier du bas qui côtoie le Drin ; il paraît qu'au temps des hautes eaux il est parfois coupé par l'inondation ; on doit prendre alors un sentier qui passe par la montagne et aboutit de même au pont de Liuma.

Tandis que nous faisons halte, j'envoie un de mes souvarys, qui est parent du chef albanais à qui je demande l'hospitalité, en mission auprès de celui-ci. Il doit lui expliquer mes intentions et le prier d'accepter ma visite sous son toit.

Le village de Kuksa est situé à une demi-heure environ du pont. Au bout d'une grande heure, mon souvary revient, accompagné du frère de Soul-élès bey, — c'est le nom du chef de ce village, — et de deux hommes de la tribu. Ils viennent à la limite du

territoire de celle-ci pour me faire accueil, m'apporter les souhaits de leur chef et me faire savoir qu'il m'accorde l'hospitalité. Aussitôt nous suivons en file indienne l'étroit sentier aménagé dans la broussaille qui conduit du pont de la Liuma au village de Kuksa.

Kuksa est placé dans une situation merveilleuse : sur un petit plateau élevé d'une centaine de mètres au-dessus du Drin, il paraît une île ou une forteresse dont les fossés seraient le Drin au nord, à l'ouest et au sud le Drin noir, qui sort en cet endroit des montagnes, se jette non loin de là dans le Drin blanc et fait, au pied de Kuksa, un immense crochet dont la partie interne paraît un lac desséché plein de flaques d'eau qui miroitent au soleil ; vers l'est, la Liuma d'où nous venons fermerait le quatrième côté ; de ce monticule on domine les trois vallées, celle du Drin à l'est et à l'ouest et celle du Drin noir au sud, qui étale ses eaux en venant mourir près de Kuksa ; trois hautes montagnes servent de fond de tableau : au nord, les monts des Hasi, dont les cimes lointaines forment une ligne continue ; au sud-ouest, le Maja Runs et les collines avoisinantes peu élevées, qui séparent le pays des Mirdites de celui de Liuma ; au sud-ouest, enfin, la pyramide du Djalic, qui dresse à plus de 2 500 mètres sa crête rocheuse, domine tout le pays et est comme le cœur du territoire Liumiote.



DE PRIZREND A KUKSA. — L'ARRÊT A LA HUTTE D'UN ALBANAIS

A la porte de son koulé, sur le terre-plein, autour duquel sont construites une douzaine de pauvres masures qui forment tout le village, Soul-élès bey m'attend, entouré de ses gens. Je sais, d'après les renseignements qu'on m'a donnés et qui me sont confirmés ici, que le bey n'est qu'un chef de village, paysan parmi des paysans, chef et égal de ceux-ci tout à la fois ; ce n'est pas le bey, grand propriétaire, à qui tout le village appartient et qui le peuple de ses fermiers ; chaque famille a sa cabane, ses troupeaux et ses terres ; mais Soul-élès est cependant le chef d'une famille ancienne, à qui revient traditionnellement et héréditairement le commandement de cette tribu ; il est assez riche en terres, sa famille est nombreuse, sa parenté étendue et son influence reconnue ; comme bey de Kuksa, situé à un véritable point stratégique, à un confluent de fleuves et de pistes, commandant les plus importantes voies de communication naturelle de la région, Soul-élès joue un rôle dans le pays, et son appui n'est pas négligeable.

Il est là, un peu en avant d'une dizaine de beaux gaillards, les plus vieux aussi droits et aussi solides que les plus jeunes ; le costume de plusieurs d'entre eux est différent de celui que portent les Albanais des villes de la plaine : le pantalon collant, de flanelle ou de laine, bordé de noir, devient bouffant, en toile blanche, arrêté à la cheville par des jambières ; la chemise de laine est remplacée par

un large vêtement de toile qui tombe jusqu'aux genoux ; tous portent par-dessus ce vêtement un gilet ou boléro en étoffe plus ou moins grossière, mais plus ou moins brodée ; celui du chef est presque luxueux, et un sautoir d'argent est jeté autour du cou ; la coiffe blanche, ronde comme celle d'un enfant de cœur, ou plate comme un bonnet de voyage, reste l'invariable complément de cet habillement, ainsi que des sandales en peau brute et une large ceinture où chacun enfouit cartouches, armes, tabac, montre et même provisions ; ajoutez à ce costume le fusil sur l'épaule, et vous vous figurerez l'aspect que présente le bey et ses hommes, quand j'arrive devant eux.

A peine les paroles de bienvenue échangées, Soulélès bey me fait entrer chez lui ; dès l'instant où j'ai franchi le seuil, la bessa promise est en quelque sorte consacrée ; je suis l'hôte, je suis sacré, et tous les hommes de la tribu doivent en toutes circonstances me rendre les devoirs de l'hospitalité et me donner le secours de leurs armes ; j'entre donc aussitôt dans le koulé ; c'est un carré de quatre murs de pierres épaisses aux fondements profonds dans le sol ; le rez-de-chaussée est un simple abri extérieur pour mettre du bois ou des instruments et ne communique pas avec le premier ; on accède à cet étage par un escalier de bois qui est presque une échelle extérieure au bâtiment, que d'un simple coup de main on peut rejeter. L'étage n'est formé que d'une grande pièce carrée divisée en deux : d'un côté, l'on met les provisions, de l'autre

on reçoit les hôtes et l'on passe la nuit ; pour tout meuble, on n'aperçoit que des tapis étendus de chaque côté d'une haute cheminée à bois ; l'air et la lumière entrent par une petite porte surbaissée, où est retenu l'escalier, et par deux fenêtres, qui sont plutôt des meurtrières très élevées au-dessus du sol. Entre les tapis, les briques du plancher apparaissent et conduisent à l'âtre, où aussitôt on réveille la cendre et prépare le café. J'entre et je dois, selon l'usage, retirer mes bottines ; personne ne pénètre avec des chaussures dans cette pièce, dont les tapis servent de lits et de sièges à la maison albanaise. Chacun les quitte donc soigneusement et, après les avoir placées dans un angle de la pièce, avec les armes, s'étend sur les tapis ; le cafedji, domestique spécialement préposé au soin du café, prépare celui-ci et m'en offre ; entre temps, on est allé cueillir des poires et l'on m'en apporte qui sont petites, mais mûres et juteuses à souhait.

Mes hôtes sont assis à la turque ; moi, que cette pose fatigue et que ma première étape de sept heures de cheval a rompu, je m'étends, les valises derrière moi, comme un dossier, et une longue conversation s'engage. Je fais expliquer par mon drogman d'où je viens, où je vais, quels sont mes projets et ce que je leur demanderai : je voudrais traverser le pays de Liuma pour rejoindre la Mirditie par le Sud ; ce chemin n'a encore jamais été parcouru par un Européen, et je serais curieux

de le reconnaître. Entre eux ils délibèrent longuement : le bey, son frère et le plus âgé de la tribu, qui semblent former le conseil du village, discutent sur les chemins à prendre ; la tribu entretient de mauvais rapports avec d'autres tribus voisines de Liumiotes, et il faut éviter le territoire de celles-ci pour ne passer qu'à travers des tribus amies et rejoindre une tribu Mirdite, qui, sur la recommandation de Soul-élès, m'accordera sa bessa ; la discussion se prolonge ; je les vois un peu soucieux et inquiets ; à la fin, le bey me dit que l'on me fera prendre le chemin de la montagne, qui est plus sûr en ce moment que celui de la vallée ; il me donnera une escorte d'hommes de sa tribu qui m'accompagneront jusqu'à la limite de leur territoire et là me remettront aux mains d'une tribu amie, à qui la leur a rendu service.

Je les interroge alors sur la situation de l'Albanie ; le bey venait justement de recevoir de Prizrend la nouvelle que le mutessariff réclamait le paiement de la dîme ; je lui demande ses intentions, il me réplique : « Nous ne l'avons jamais payée, pourquoi commencerions-nous aujourd'hui ; on ne nous donne rien, nous ne demandons rien, nous n'avons besoin de rien, nous n'avons besoin de personne ; pourquoi nous adresser des réclamations de ce genre ? » Et, de fait, il est impossible de leur indiquer un service quelconque que l'État leur rend.

Depuis des décades et sans doute des siècles, le

pouvoir central n'existe pas pour eux ; ils ne reconnaissent pas le Gouvernement turc, mais seulement l'autorité religieuse du Sultan en matière de foi mulsumane. Hors cela, ces tribus sont entièrement indépendantes ; elles sont groupées traditionnellement en confédérations : Liuma, Mirditia, Hasi, Malaisia, etc., sont les noms que l'on donne à celles-ci ; mais, dans les montagnes du nord, chaque confédération ne reconnaît pas une autorité souveraine ; c'est une agglomération de tribus dont le territoire est depuis longtemps déterminé et qui chacune se gouverne elle-même librement ; dans les cas de dangers graves, les chefs de chaque tribu se réunissent et prennent des décisions en commun ; ce sont généralement des expéditions guerrières qui sont ainsi décidées, soit contre l'autorité turque, soit contre le chrétien, soit pour répondre à un appel de guerre sainte adressé par le Sultan, soit même contre d'autres tribus. Dans leurs rapports, toutefois, elles obéissent à une loi commune ; c'est une sorte de code traditionnel comme la loi des Francs-Saliens ou celle des Wisigoths dans l'ancienne Gaule ; c'est ici la loi dite de Ducagin. Entre ces tribus, des rivalités naissent à tout propos ; des vendetta s'ensuivent, et le sang doit être payé par le sang ; aussi rien n'est plus incertain que la possibilité de passer d'une tribu à une autre : aujourd'hui amies, demain en lutte, elles n'ont entre elles que des rapports intermittents

et variables. C'est ainsi qu'en ce moment la tribu de Kuksa, où je suis, est en bons rapports avec des tribus voisines de la Confédération mirdite, alors qu'elle prétend avoir sujet de se plaindre d'autres tribus du pays de Liuma, dont elle-même fait partie.

Entre chefs de tribu ou beys voisins, les relations sont fréquentes et touchent presque toujours soit à des difficultés intérieures, des troupeaux égarés, des récoltes volées, etc., soit à des nouvelles extérieures ; récemment, par exemple, les tribus de Liuma apprirent que le consul d'Autriche-Hongrie de Prizrend et un voyageur hongrois pénétraient dans leur pays, sans s'être mis en rapport avec elles ; accompagnés d'une escorte de dix-huit gendarmes, ils voulaient parcourir la région et faire, notamment, l'ascension du Djalitch, que je vois en face de moi ; aussitôt la tribu où je passe et celles des alentours se concertèrent, et voici ce que mes hôtes me racontent : la veille du jour où l'attaque se produisit, des délégués des tribus du pays avertirent le consul et son compagnon qu'ils ne pouvaient parcourir ainsi la région sans l'assentiment des beys qui y commandent ; ils les priaient de retourner sur leurs pas, sinon ils devraient s'opposer à leur passage même par la force ; les voyageurs ne voulurent rien entendre et avec leur escorte continuèrent leur route ; le lendemain, ils gravirent les hautes montagnes de Liuma, mais l'attente ne fut

pas longue ; une centaine des nôtres s'étaient réunis, et, à l'approche de la caravane, une salve de coups de feu retentit. On chercha aussitôt à parlementer, et les excursionnistes partirent plus vite qu'ils n'étaient venus, après avoir revêtu, selon le récit vrai ou faux qu'on me fait, les vêtements des gendarmes qui les escortaient.

La conversation roule ensuite sur leurs relations avec le Monténégro, sur les difficultés de l'heure présente et sur la Constitution. Ils ne savent trop ce que c'est que la Constitution. « On a raconté, leur dis-je, que vous aviez réclamé la Constitution ; en êtes-vous satisfaits ? — Nous ne savons pas ce que c'est que la Constitution ; nous en avons entendu parler ; mais nous ne la connaissons pas ; ce que nous voulons, c'est le chériat. — Mais, croyez-vous que la Constitution est conforme ou contraire au chériat ? — Nous ne savons pas ; nous ne voulons que le chériat, le chériat comme autrefois. »

Le chériat, c'est la loi musulmane, et pour eux, vouloir le chériat, signifie reconnaître l'autorité religieuse du Sultan et, pour le surplus, rester indépendants. Je leur demande s'ils regrettent le Sultan Hamid ; sans me répondre directement, ils disent : « Nous étions autrefois tranquilles, nous ne demandions ni ne donnions rien ; aujourd'hui, il n'en est plus de même ; on commence à nous adresser des réclamations ; les Hasi se sont mis en guerre ce printemps à cause de cela ; nous n'avons pas

voulu les suivre, parce qu'on ne nous avait encore rien demandé, et que nous pensions que rien ne serait changé ; nous voyons aujourd'hui notre erreur ; mais nous avons toujours été libres, et nous voulons le rester. »

Le plus curieux, c'est que toute cette conversationse tient en présence de mes souvarys, et l'un d'eux est parent du bey, peut-être même frère ; il écoute et, sans rien dire, semble partager entièrement l'avis du chef. A cela rien d'étonnant. L'Albanais, qui veut être libre chez lui, loue volontiers ses services et obéit alors aveuglément au chef qu'il s'est donné ; aussi longtemps qu'il consent à se louer, il servira son maître, le défendra et fera le coup de feu, comme celui-ci ordonnera ; cela ne l'empêchera d'ailleurs pas de redevenir ensuite aussi bon Albanais que les gens de la tribu à laquelle il appartient et où il retournera quand il aura gagné un petit pécule. Le pays est très pauvre en terre arable et fait vivre difficilement ses habitants ; aussi, ceux-ci sentent-ils le besoin d'émigrer temporairement ou définitivement pour gagner leur vie ou quelquefois seulement pour acheter de belles armes, dont ils ont la fierté, de la poudre en abondance ou des cartouches préparées, des fusils modernes ou des pistolets pour placer à l'arson de leur cheval. Ils connaissent d'ailleurs parfaitement les armes les plus modernes et, s'ils n'en sont pas pourvus abondamment, en possèdent cependant et

KUKSA. — LES ENVOYÉS DE SOUL-ELÈS-BEY.

KUKSA. — LA TRIBU DE SOUL-ELÈS-BEY.

en désirent plus encore. Le plus vieux demande à mon drogman : « Est-ce que le Franque a des fusils ? » Sur la réponse négative, il ajoute : « Dites-lui donc que, quand il rentrera dans son pays, il nous causerait une grande joie s'il nous envoyait un « Männlicher » ; ce serait le plus beau présent qu'il pourrait nous faire. »

Comme le soleil va bientôt se coucher, on m'invite à sortir pour prendre le frais sur l'herbe en face du koulé. Les maisons du village nous abritent du soleil, qui dore les monts de Liuma ; nous nous asseyons en cercle, et la conversation reprend. Les hommes de la tribu rentrent les uns après les autres, après avoir fini les travaux des champs ; ils sont maintenant une vingtaine réunis ; de petites lumières brillent dans les cabanes d'à côté ; j'entends le bruit des ustensiles et le travail de la cuisine ou de la ferme ; ce sont les femmes qui préparent le grand repas du soir que le chef va offrir à l'hôte de passage ; les femmes sont invisibles; à peine de temps à autre une ombre voilée sort d'une des petites maisons basses, va en hâte chercher quelque objet et rentre.

Je demande aux vieux de la tribu s'ils ont voyagé et quels pays ils ont vus ; mais aucun d'eux n'a quitté le pays de Liuma ; aucun n'est allé à Scutari ou au Montenegro ; aucun n'est même allé à El-Bassan, qu'on peut regarder comme le centre de l'Albanie ; ils n'ont rien vu que leurs montagnes

familières et leurs voisins ordinaires ; cependant ils ont des relations avec ces pays. C'est ainsi que le chef, après s'être concerté avec les vieillards et mis en confiance, s'informe auprès de mon drogman, pour savoir si je dois aller plus tard au Monténégro et, sur une réponse affirmative, il lui remet une lettre destinée à un ami qui y habite, pour apprendre à celui-ci les nouvelles importantes du pays, — sans doute l'attitude du Gouvernement turc. Les messages ne parviennent, en effet, que par la voie des courriers et porteurs volontaires, qui, selon les occasions, se les transmettent jusqu'à la plaine ou jusqu'à la côte ; à l'intérieur ni poste, ni télégraphe n'existe, et les nouvelles se colportent de bouche en bouche ou par communication person nelle.

Comme la nuit approche, mes hôtes veulent donner en mon honneur une preuve de leur adresse, et ils décident de me montrer leur habileté au tir ; un oiseau est posé à 200 mètres ; un vieux qui doit passer pour le tireur le plus sûr prend son fusil, le bourre, vise longuement et tire ; l'oiseau manqué s'enfuit à tire-d'aile. Aussitôt c'est comme une rumeur ; je les sens tous honteux de la maladresse, blessés de l'insuccès ; je devine un amour-propre intense et chatouilleux qu'exalte le moindre incident ; la tribu ne peut rester sur cet échec. La nuit va venir ; il faut se hâter ; deux jeunes gens et le chef bourrent leur fusil ; on attend qu'un but

se présente ; là-bas, très loin, on me montre un oiseau qui vient de se brancher ; je l'aperçois à peine, un coup retentit ; il tombe ; de l'autre côté, des oiseaux passent ; deux coups éclatent, ils portent ; les visages se rassérènent ; l'honneur de la tribu est sauf.

Le crépuscule tombe ; le soleil n'éclaire plus que le sommet des monts de Liuma ; les autres chaînes sont entrées dans l'ombre ; la lune argente les flaques d'eau de la vallée du Drin noir ; les troupeaux rentrent ; voici les dernières chèvres qu'on ramène à l'étable ; tous les hommes sont de retour ; il fait nuit ; c'est l'heure du repas.

Tout le village est en branle-bas ; à la lueur des chandelles, les hommes étendus sur les tapis ou assis à la turc mangent les mets dans la salle du koulé qui sert de selamlik ; les femmes vont et viennent en bas dans l'obscurité, font les derniers apprêts à la lueur d'une lanterne, arrangeant les plats, les passant à de jeunes garçons qui les montent. Près du foyer, étendu sur les tapis, j'ai étalé mes serviettes et pris mon service de table ; on me sert les plats, puis on les pose sur une immense table circulaire, haute de 25 centimètres, autour de laquelle chacun est rangé, assis sur lui-même. Deux des jeunes garçons de la tribu apportent un plat de cuivre et une aiguière ; ils versent de l'eau sur les mains de chacun, qui se les passe sur les lèvres et s'essuie ensuite avec son foulard ; le cafedji s'ins-

talle devant l'âtre, de sa bouche active les tisons qui flambent et fait bouillir l'eau pour le café ; pour tout ustensile de table, on reçoit une cuiller de bois, car on n'use ici ni de la fourchette, ni du couteau, ni d'assiette, ni de serviette. Un grand plat d'étain d'un mètre de diamètre, que deux serviteurs ont peine à porter, commence le dîner : c'est une soupe, la plus estimée du pays, que les femmes du village passent pour faire à la perfection : je cherche à analyser ses éléments, j'en trouve quelques-uns, on m'indique les autres ; ce sont : du lait caillé, du riz et des rognons de mouton mélangés, le tout bouilli dans l'huile et relevé avec des piments et du vinaigre. Le goût est assez étrange et ne me rappelle rien de connu. Quand j'ai mangé à loisir, chacun de sa cuiller de bois se sert à même le plat commun et, cinq minutes après, celui-ci est enlevé à vide.

On apporte ensuite, dans un plat plus grand encore, un amoncellement de viandes. Mon drogman me dit à l'oreille qu'à mon arrivée on a tué un mouton ; le voici, on l'a fait bouillir tout entier, puis on l'a découpé au petit bonheur, et ses morceaux sont là, en échafaudage, surmontés du crâne de la bête ; l'hospitalité veut qu'un des hommes prenne ce crâne, le brise avec une pierre et m'offre la cervelle comme le morceau le plus délicat de l'animal ; cette formalité accomplie, chacun met de côté sa cuiller de bois et, de ses

deux mains comme fourchette, de ses dents comme couteau, taille, tire, coupe, déchiquette, mange et avale autant qu'il reste sur le plat quelque morceau. Pendant vingt minutes, on perçoit seulement le bruit des mâchoires ; au bout de ce temps, la bête a disparu, chacun s'arrête, visiblement satisfait d'un repas royal servi seulement dans les occasions notables. Mes hôtes recommencent à parler et commentent les appréciations de chacun ; la qualité de la bête, la cuisson, les piments sont un sujet de conversation aussi longtemps qu'on n'a pas apporté la suite obligatoire de ces débauches carnées, l'*urgurle* (1), le fromage de lait caillé et aigrelet d'origine bulgare, qui est, pour l'estomac, comme le contrepoison de ces festins excessifs ; les cuillers de bois sont plongées par deux fois dans le récipient d'étain et le fromage qualifié d'excellent.

Enfin le dessert apparaît : ce ne sont pas des fruits ; on les mange hors repas ; c'est un grand gâteau de pâte, cuit au four, fait de farine de maïs et d'huile, lourd et épais à souhait.

Le repas est fini ; les deux jeunes garçons repassent le plat de cuivre et l'aiguière ; c'est alors qu'entre en fonction le cafedji. Assis ou agenouillé, le nez à la cheminée, tisonnant sans cesse les bûches, mettant ou enlevant du petit bois ou de la cendre,

(1) Prononcez : *tougourle*.

soufflant pour faire briller la flamme, quand le feu meurt, il fait vingt, trente ou quarante fois les mêmes opérations. Autant de tasses de café, autant de fois il recommence et, comme chaque tasse a la contenance de trois à quatre cuillers à café, chacun en peut boire facilement quatorze ou quinze dans sa soirée. Donc, le voici en votre présence, préparant votre café ; le bois ne fume plus, le feu est vif ; une longue cuiller d'étain, se terminant par un récipient de la grandeur de votre tasse, est placé sur le feu de bois ; l'eau boue ; dans une minuscule cafetière turque de dimension à peine plus grande, le cafedji met la dose de poudre de café qu'il convient et un peu de sucre ; sur ce mélange, il verse l'eau chaude ; il laisse bouillir une seconde et verse le tout dans votre tasse. Puis il passe à une autre.

J'avoue que c'est la seule chose du repas agréable à déguster sans arrière-pensée ; celle-là est même délicieuse et, sans doute, Albanais et Turcs ont-ils raison, quand ils disent qu'on ne sait pas en Occident ce que c'est que faire du café.

Les tasses de café se succèdent ; la fumée des cigarettes emplit la pièce ; la nuit est depuis longtemps complète, et peu à peu la conversation tombe ; chacun tour à tour s'enroule dans ses couvertures ou ses vêtements et s'endort ; le chef a envoyé un des hommes faire la ronde de nuit ; le silence n'est plus troublé que par les derniers pétillements du feu ; celui-ci meurt peu à peu ; la chandelle dans un

coin est presque à sa fin, et c'est à peine si l'étroite meurtrière laisse filtrer un rayon de lune, qui se réfléchit à la pierre brute du koulé.

RENSEIGNEMENTS PRATIQUES

De Prizrend à Kuksa, les chevaux vont presque tout le temps au pas, sauf au départ ; il faut compter sept à huit heures de route. Si le bey de Kuksa a accordé la bessa, le mieux est de partir très tôt de Prizrend pour arriver vers onze heures au pont sur la Liuma et de là d'envoyer un messager au bey, pour qu'il envoie des gens à votre rencontre. Le chemin est facile. Kuksa mérite un arrêt prolongé ; le cadeau à faire à la tribu peut être calculé au minimum, à raison d'un napoléon par jour et par personne (1).

(1) En ce qui concerne l'orthographe des noms de lieu, je les écris selon le son de la prononciation des gens de l'endroit; j'ai fait exception pour Kuksa et Liuma; ils se prononcent Kouksa et Liouma; mais on avait coutume en Turquie de les transcrire comme je le fais; il serait plus rationnel cependant de les transcrire aussi à la française.

CHAPITRE VIII

DU PAYS DE LIUMA AU PAYS DES MIRDITES

A travers le pays Liuma ; l'escorte albanaise ; le pont des Vizirs ; l'ascension des montagnes ; à la frontière de Mirditie. — De la frontière mirdite à Orosch ; l'hospitalité mirdite ; chez le bey de Bissac ; l'église de Bissac. — De Bissac à Orosch ; un passage difficile ; la mort de mon cheval.

SEPT heures de cheval environ séparent Kuksa de la frontière des Mirdites. C'est le pays de Liuma que nous traversons, en longeant du nord au sud sa frontière ouest et en escaladant la chaîne qui sépare les deux territoires.

Au petit jour, la caravane se prépare ; trois jeunes Albanais du village ont été désignés par le chef pour me servir d'escorte pendant le trajet en pays Liuma et demander pour moi au nom du bey la bessa chez les tribus mirdites ; les Albanais à pied, habillés de blanc, chaussés de leurs sandales de peau, le fusil armé, partent en avant pour assurer le chemin et donner le mot de passe, s'il y a lieu ; par moment, je les vois se disperser comme des éclaireurs qui précéderaient un gros de troupes ; ils ont aperçu des compatriotes, et l'un d'eux va de leur côté indiquer

DE KUKSA A OROSCH. — LE FAMEUX PONT DES VIZIRS SUR LE DRIN.

DE KUKSA A OROSCH. — MON ESCORTE TURQUE ET MON ESCORTE ALBANAISE AU PONT DES VIZIRS.

que je voyage comme hôte du bey ; c'est mon laisser-passer ; derrière eux, mon drogman, mon conducteur, mes chevaux, et moi-même voyageons de conserve ; enfin l'escorte des souvarys ferme la marche.

Au moment de partir, quand nous sommes déjà à cheval, Soul-élès bey s'approche de moi et me présente sur un plat d'étain la petite tasse de café traditionnelle ; c'est à l'hôte qui part la façon de souhaiter bon voyage ; l'hôte remercie, boit le café et, en déposant la tasse, met en même temps sur le plateau un peu d'or, en disant : « J'offre ceci pour la prospérité de la maison et du village. » Soul-élès bey me répond tranquillement : « Ils en ont bien besoin. »

Au pied du village, nous traversons le Drin et suivons sa vallée, comme à l'arrivée, mais sur la rive nord ; au bout d'une heure et demie de broussailles, de cailloux et de poussière, nous atteignons le fameux pont des Vizirs. Il est célèbre dans toute la Turquie, comme un des ponts les plus grandioses et les plus fameux que jamais les sultans construisirent ; il montre une activité dans la conduite des travaux publics que la Sublime Porte a en ce siècle et dans le précédent singulièrement oubliée ; tous les travaux d'art que j'ai aperçus, que rend nécessaires l'usage des voies de communication, sont tous des œuvres anciennes, qui, visiblement, ne sont plus entretenues depuis de nombreuses années et qui

peu à peu se détériorent, tombent en ruines et témoignent de l'incurie actuelle.

Le pont des Vizirs est célèbre par la grandeur du travail ; il l'est aussi par l'utilité qu'il présente ; toutes les pistes, en effet, qui relient Scutari et l'Adriatique à Prizrend et au delà passent par le pont ; jusqu'au pont en amont, des deux côtés du fleuve, soit au bas de la vallée, soit par la montagne, plusieurs sentiers conduisent aux mêmes destinations ; à partir du pont des Vizirs, la rive nord est si abrupte qu'aucun chemin n'y est pratiqué. Le pont sert aussi de limite aux deux vilayets de Kossovo et de Scutari, dont la frontière venant du Monténégro suit longtemps le Drin, puis le coupe au pont des Vizirs pour descendre droit vers le sud, épouser à peu près la frontière de la Liuma et de la Mirditia et s'incurver vers l'ouest à la hauteur de Bissac, où se trouve le point de jonction des trois vilayets de Monastir, de Kossovo et de Scutari.

Par l'aspect, la grandeur et la solidité, le travail fait penser à ces aqueducs romains dont les ruines étonnent encore les constructeurs d'aujourd'hui ; il se compose de cinq grandes arches, celle du milieu étant de colossale hauteur et les deux dernières construites sur les rives jusqu'à la montagne, de façon qu'aux plus hautes eaux les deux entrées soient assurées ; un amas de pierre dans le lit du Drin et sur les rives montrent la désagrégation causée par l'œuvre du temps ; le parapet de pierre

est déjà en grande partie emporté ; la chaussée bosselée fait alterner d'innombrables trous et des cailloux pointus qui rendent la marche des plus difficiles ; l'arc des arches est si prononcé que celui qui monte la première ne peut voir celui qui est au bas de la seconde ou de la troisième : le dos d'âne que fait le pont le lui cache complètement ; on peut estimer à 600 mètres peut-être sa longueur totale ; mais c'est moins la longueur qui donne à ce pont un aspect si caractéristique et si surprenant, que la prodigieuse hauteur où pointe, comme une sorte de voûte ogivale l'arche médiane. Ce débris du passé mérite vraiment sa renommée, d'autant plus grande que l'accès en est presque interdit.

C'est au pont des Vizirs que nous quittons la piste ordinairement suivie par les Albanais qui se rendent de Prizrend à Scutari ; nous abandonnons la vallée pour piquer droit vers le Sud et franchir l'épais bourrelet montagneux qui nous sépare de l'Adriatique. Après un instant d'arrêt de l'autre côté du pont, nous commençons l'ascension ; une côte assez rude est suivie d'un sous-bois presque plat, où le chemin se perd ; sans nos guides albanais, nous ne saurions où nous diriger ; la promenade est charmante dans la fraîcheur du matin, et le sol tendre formé d'une terre unie est élastique sous le pas du cheval ; mais bientôt apparaissent de fortes pentes, la forêt cesse, le sol change ; la terre meuble et grasse disparaît ; ce ne sont plus que rochers

énormes, éboulis de pierres dont les éclats coupants rendent la marche à pied très pénible ; nos petits chevaux, au pied sûr comme des mulets et habitués à la montagne, avancent lentement, en tâtant le terrain à chaque instant ; les cailloux roulent sous leur marche, la montée se fait par à-coups, et tous les deux ou trois pas le cheval doit franchir une sorte de petit seuil ; le paysage est désolé ; entre les rochers quelques broussailles grillées sont la seule végétation ; nous montons ainsi de 200 mètres, altitude du pont des Vizirs, à 1 000 mètres environ ; pendant quatre heures, la piste tantôt escalade les sommets, pour redescendre de l'autre côté, tantôt passe à flanc de coteau au hasard des possibilités ; le pied des chevaux qui l'ont déjà foulée est le seul constructeur du chemin, et celui-ci passe avec hardiesse le long de précipices rocheux sur des cailloux roulants où le pied n'a aucune sécurité ; les Albanais souples et agiles s'accrochent aux roches autant avec les mains qu'avec leurs pieds gantés de sandales de peau ; celles-ci sont visiblement la chaussure appropriée à ce pays, où l'homme doit grimper et dévaller comme une chèvre ; à certains passages vraiment difficiles, pour traverser des éboulis rocheux, aux pentes très accentuées, qui se prolongent au-dessous de nous de 500 ou 600 mètres, j'abandonne mon cheval à mon conducteur, et je passe à pied, accompagné d'un Albanais. Les chevaux, abandonnés à eux-

mêmes suivent avec fidélité le premier d'entre eux, et toute la file descend cahin-caha en choisissant avec lenteur les passages les moins glissants.

Nous atteignons enfin la plus haute montagne de notre route, que les gens du pays appellent Kumla-tepé (1) et dont l'altitude est de 1 425 mètres, d'après la carte autrichienne : nous la contournons assez près du sommet ; c'est la frontière entre Liuma et Mirditia. Celle-ci se trouvait autrefois en un point situé plus au nord et appelé Kalimage (2) ; elle a été ensuite reportée ici, au pied du versant sud ; c'est dans un creux de la montagne que nous devons trouver le premier établissement mirdite.

Près du sommet, je fais halte quelques instants pour contempler le cirque des montagnes ; la vue est d'une rare beauté ; on se trouve au centre d'un amphithéâtre de chaînes, dont les plus élevées sont les plus lointaines, et l'œil peut voir vers l'est et le nord-est jusqu'à neuf plis montagneux successifs. Au nord et au nord-est, le massif albanique et monténégrin semble un immense chaos tourmenté et sans fin ; c'est le fond du tableau dont le premier plan est formé par les collines que je viens de traverser : elles montrent leur dos pelé et leur surface rocheuse ; on n'y aperçoit ni une maison ni un troupeau, ni un champ cultivé, ni une source, ni un être vivant ; c'est la nature inanimée ; immédia-

(1) Cafa Kumuls, sur la carte autrichienne.
(2) Kalimnas, sur la carte autrichienne.

tement à l'est, le Drin noir trace son lit profond, où l'on aperçoit au loin le sillage clair de l'eau qui scintille au soleil, et le dessin sombre des forêts qui tapissent le fond de la vallée. Au pied même du mont, les eaux qui y prennent leur source se divisent : le Kumla au nord court vers le grand Drin ; au sud le Fani serpente à travers la Mirditie pour se jeter dans l'Adriatique. Vers le sud-ouest, une mer de collines semble couvrir la Mirditie : ces collines basses sont tantôt rocheuses, tantôt boisées, et, par-dessus leur étendue, l'œil découvre un grand vide couvert de brume : c'est l'Adriatique : de là, l'Italie est à un jour de mer, et ici c'est l'inconnu, le pays interdit.

En suivant cette piste mouvementée, semée de mauvais pas, on se rend compte de l'immense difficulté que tout envahisseur rencontrerait pour soumettre ce pays ; deux tireurs habiles, — et l'adresse des Albanais est proverbiale, — suffiraient pour arrêter n'importe quelle troupe à l'un des passages difficiles, où le pied trouve à peine où se poser ; et je compare mes souvarys, dont une partie, cependant, est d'origine albanaise, mais qui sont affublés de leur uniforme, chargés d'un dolmen lourd et incommode et alourdis par des chaussures épaisses, avec ces Albanais alertes dans leur costume léger et avec leurs sandales souples : ils sautent de pierre en pierre au flanc des précipices avec l'agilité et la sûreté de pied d'un chamois ; je

les vois parfois descendre ou monter presque à pic ; ils courent en s'agrippant des pieds et des mains, le fusil en bandoulière et, s'il le fallait, ils seraient en quelques minutes au sommet de la montagne, prêts à viser, après être grimpés par des chemins où tout autre se serait rompu le cou.

Nous descendons assez rapidement sur l'autre pente de la montagne ; les bois réapparaissent ; plusieurs sources jaillissent ; au-dessus de nous, nous apercevons, pour la première fois, des troupeaux ; aussi nos Albanais se détachent rapidement en avant, et ils nous précèdent dans un petit groupe de maisons dont nous devinons les toits entre les arbres au fond d'un ravin. Quelques instants après, nous y arrivons à notre tour ; nous venons de quitter le pays de Liuma, et c'est le premier hameau mirdite isolé dans la forêt que nous atteignons.

Dans un bois de hêtres magnifiques, au creux d'un ravin où ruisselle un torrent dont nous avons aperçu la source à quelques centaines de mètres au-dessus, trois ou quatre bâtiments sont construits ; on a défriché un carré de 50 mètres ; tout autour une maison, une cuisine, des remises, une scierie ont été élevées ; c'est là que vit, à cinq heures de cheval de toute habitation, un riche Albanais mirdite avec sa famille ; il exploite les bois du pays et, pour les préparer, a installé ici même une scierie. J'arrive au

moment où maîtres et serviteurs vont prendre tous ensemble le repas de midi ; ils sont là une douzaine de personnes, le chef de famille, sa femme, plusieurs enfants, des domestiques et des servantes. Le costume des hommes, la présence des femmes décèlent immédiatement la tribu mirdite. Tous catholiques et ardents catholiques, les mirdites ne se distinguent des Albanais musulmans des montagnes du nord ni par le caractère, ni par le type physique, ni par le courage, l'adresse et le goût des armes, ni par l'esprit d'indépendance et la lutte opiniâtre pour défendre leur autonomie contre le Turc. Mais, parce que catholiques, ils reconnaissent à leurs femmes une situation toute différente de celle que leur accordent les musulmans. Plus de haremlik distinct du selamlik, plus de vie séparée entre hommes et femmes, plus de visages voilés et de costumes cachant dans leurs replis noirs ou blancs le corps féminin. Je vois ici cinq ou six femmes en vêtements de paysannes : leur mise diffère assez peu de celle de nos femmes de la campagne ; une jupe d'étoffe ou de grosse toile tombe courte sur les chevilles ; une ceinture assez large entoure la taille, à l'instar de celle que portent les hommes ; sur la tête, un fichu enroulé sert de coiffe, enserrant les cheveux, la nuque et les oreilles et s'attachant autour du cou.

Le vêtement des hommes se distingue de celui des autres Albanais par la veste et la coiffure ; dans

DE KUKSA A OROSCH. — DANS LE LARGE LIT DE CAILLOUX D'UNE RIVIÈRE DESSÉCHÉE.

DE KUKSA A OROSCH. — UN PASSAGE DE MONTAGNE; MON CHEVAL ET MON GUIDE.

toute la Mirditie, la petite veste d'étoffe de couleur ou de tissu brodé est remplacée par un boléro noir brodé souvent de fourrure noire ; sans doute, il y a quelques exceptions à la campagne ; mais ce vêtement est un véritable costume national mirdite, que tout homme porte, au moins quand il revêt un vêtement de fête. La tradition dit que les Mirdites ont adopté cette habitude depuis la mort de leur héros Scanderberg, pour porter désormais éternellement son deuil.

Quant à la coiffure, la coiffe blanche n'est pas abandonnée; mais à la campagne elle est souvent remplacée par un foulard blanc ou de couleur qui enserre la tête et se noue dans le cou, comme le portent les femmes mirdites.

A mon arrivée, l'Albanais, averti par mon escorte de Kuksa, me souhaite la bienvenue et s'engage à me faire accompagner jusqu'à Bissak, où nous devons coucher ce soir. Les Liumiotes pourront ainsi regagner leur village, sans quitter le pays de Liuma, selon leur désir et l'habitude commune ils déjeuneront ici avec nous et repartiront aussitôt, ayant accompli leur mission et m'ayant transmis à la tribu voisine.

Les femmes apprêtent le déjeuner, et nous nous installons à l'ombre des grands hêtres ; mes couvertures sont étendues sur l'herbe près du torrent, à côté de troncs d'arbres qui serviront de tables naturelles. Chaque femme va surveiller à tour de

rôle les plats et les apporte. On sert d'abord le café de bienvenue et, comme nous ne sommes plus en pays musulman, on offre en même temps des alcools distillés dans la maison et faits, semble-t-il, avec du vin ; un immense plat sort du four, couvert d'une croûte dorée ; ce sont des œufs relevés avec du fromage et préparés comme une sorte de gâteau ; du beurre parfumé accompagne ce plat disposé pour une vingtaine de convives ; du fromage frais ou de l'ugurte, selon les goûts, termine le repas ; je remarque que mes hôtes boivent volontiers un mélange d'eau fraîche et d'alcool, qui sert ainsi de vin concentré. Du gros pain noir de maïs est servi abondamment et forme avec les œufs un mélange assez agréable ; avec les autres mets, son goût spécial et sa pâte grossière font regretter le pain de froment ou de seigle ; mais il est dans toute l'Albanie et dans une grande partie de la Turquie d'usage courant.

Notre halte se prolonge de midi jusqu'à deux heures. Nous partons alors chacun de notre côté, les Liumiotes retournant à Kuksa, et nous accompagnés de l'Albanais et d'un serviteur, continuant notre route au sud vers Bissac.

La piste traverse une région assez verdoyante, qui contraste avec la première partie de la route ; elle descend à travers des herbages et des bois de sapins et de hêtres, en franchissant un grand nombre de petits ruisseaux, qui vont se jeter dans le Fani, dont

nous suivons à peu près le cours ; ce n'est encore qu'un torrent, mais ses eaux sont déjà assez abondantes ; par endroits, elles sont captées adroitement dans des rigoles de bois ou dans des canaux tracés en terre et servant à un moulin ou à une scierie ; d'heure en heure, nous apercevons une ou deux maisons, des champs cultivés et des troupeaux de bœufs et de moutons, ainsi que quelques chèvres ; ceux-ci sont conduits assez loin dans la montagne par des pâtres, dont nous voyons de-ci, de-là, les huttes primitives ; autour des fermes, des poules s'affolent de notre arrivée, tandis que des chiens aboient et que des femmes viennent offrir une cruche d'eau fraîche.

Le pays semble tout à fait tranquille ; quand nous passons à côté des maisons, des femmes regardent notre caravane avec un peu d'étonnement, mais sans la moindre crainte ; sur la piste, nous croisons plusieurs fois les femmes seules qui vont à leur travail ou en viennent, car elles participent autant que les hommes aux travaux des champs ; nous rencontrons une vieille femme menue et ratatinée, portant sur le dos un énorme chargement de bois, qui la fait plier à moitié ; elle marche en sens inverse de nous et arrive à un passage d'une trentaine de mètres, si étroit, que les deux pieds ne peuvent qu'à grand'peine tenir l'un à côté de l'autre ; la terre humide glisse et le torrent coule à pic à 20 mètres au-dessous ; elle nous laisse passer les

premiers ; je traverse le mauvais pas après avoir mis pied à terre et en donnant la main à un Albanais ; je la regarde ensuite ; sans la moindre hésitation, de son pas lent et tranquille, elle passe comme quelqu'un qui accomplit une besogne coutumière à laquelle il ne pense point.

Le soleil va se coucher et nous continuons toujours à descendre, sans avoir encore atteint le fond de la vallée où le torrent devient rivière et où le village de Bissak doit se trouver, presqu'à 1 000 mètres plus bas que le sommet de Kumlatefé ; enfin, après un coude brusque, la piste, jusqu'alors à flanc de coteau, arrive dans la vallée ; quelques maisons apparaissent ; mais ce n'est pas Bissac ; à notre grand désappointement, nos guides albanais nous préviennent qu'il y a encore une bonne distance de chemin à parcourir ; nous pouvons apprécier l'exactitude des informations qu'on nous a données : six à sept heures, nous a-t-on dit, séparent Kuksa de Bissak ; voilà déjà treize heures que nous sommes en route, dont onze à cheval; la nuit va tomber, et ne sommes-nous pas au bout de nos peines.

Enfin, au bout d'une heure de marche, voici Bissak ; c'est un village de quelques fermes misérables groupées près du lit de la rivière ; les autres maisons sont disséminées dans les hauteurs, et nous apercevons trois ou quatre taches blanches assez lointaines qui s'estompent dans la brume du soir ;

la maison du bey et celle du curé sont encore fort loin d'ici, et ce n'est qu'à l'une des deux que nous pouvons demander l'hospitalité ; vingt minutes plus loin, un koulé d'assez mince importance est bâti au bas de la montagne, légèrement au-dessus du fond plat et caillouteux de la vallée, que le Fani doit couvrir tout entière dans ses périodes de crues. Nos Albanais entrent et nous font monter au selamlik ; mais ils reviennent très penauds ; il n'y a personne qu'un domestique ; le bey est loin dans le pays ; nous nous concertons ; les uns voudraient que nous poussions jusqu'à la cure ; mais elle est fort éloignée, et je me rends compte que le nom de Bissac s'applique à une collectivité de fermes qui s'étendent sur trois heures de route ; la nuit est presque complète, la lune n'éclaire pas le chemin, et je redoute quelque casse-cou dans le genre de ceux que nous venons de traverser. Aussi je décide de passer la nuit sur place. Dans la cour de la ferme, nous attachons les chevaux ; les Albanais et un souvary vont chercher quelques plantes de maïs pour les leur donner ; un autre souvary, aidé du domestique de la maison, allume un grand feu de bois au milieu de la cour et apporte le café ; mon drogman cherche des fougères, des mousses et des feuilles ; nous en faisons un lit et étendons par-dessus des sacs de la grange ; le feu tisonné nous sert de chandelle et en rond autour de lui, assis sur le sol, nous nous mettons à dîner : des œufs cuits, des sardines

conservées, de petites poires dont un Albanais nous à fait cadeau, du pain de maïs, de l'eau mélangée de raki et du café composent notre menu ; mes souvarys, qui ont un appétit extrême et sont peu rassasiés par ce festin spartiate, fument longuement pour tromper leur faim ; buvant du café, roulant d'incessantes cigarettes, et chantant, ils oublient que le temps passe ; mais le brasier meurt ; dans la nuit, on ne voit plus qu'un feu pâle voilé de cendres et, par instants, les cigarettes qui scintillent comme un vers luisant ; une dernière tasse de café, et chacun s'allonge pour dormir ; je place une valise sous ma tête, m'enroule dans ma couverture m'étends sur le lit de fougères, et rarement nuit d'Albanie fut plus tranquille et moins troublée par les hôtes habituels des maisons de ce pays.

A peine l'aube se devine-t-elle qu'après une toilette plus que sommaire nous nous remettons en selle pour gagner dans la journée Orosch. C'est dimanche; le curé de Bissac est certainement chez lui et nous allons lui rendre visite ; l'église et le presbytère sont à 100 mètres au-dessus de la vallée, qui s'élargit en cet endroit et forme une sorte de cirque ; la maison que nous venons de quitter est à une de ses extrémités et la cure à l'autre ; aux flancs des montagnes, des koulé et des fermes isolés sont épars en petit nombre d'ailleurs, et distants les uns des autres de 1 ou 2 kilomètres ; la cloche de l'église est le signe de ralliement et, sur

le terre-plein qui la précède, se tiennent toutes les réunions de la tribu.

Pour y parvenir, nous traversons le lit de cailloux de la rivière ; le Fani couvre le fond de la vallée en temps de crue ; mais, en cette saison, quelques filets d'eau seulement coulent de-ci, de-là, pour se réunir en une petite rivière au resserrement prochain des rochers.

Le curé est pris d'un extrême étonnement en voyant déboucher devant son presbytère notre petite caravane ; c'est un homme de quarante à quarante-cinq ans, et il nous explique qu'il est seul à la tête de cette paroisse depuis une quinzaine d'années ; depuis ce temps, il n'a pas une seule fois quitté son pays et n'a vu ni un étranger, ni un Turc, ni un gendarme régulier ; aussi est-il curieux de savoir qui je suis, d'où je viens, comment je m'y suis pris pour conduire jusqu'ici mes souvarys ; il me dit en riant : « Eh ! s'ils n'étaient pas avec vous, on ne les aurait pas laissés passer jusqu'à Bissac. » Son accueil devient tout à fait chaleureux quand il connaît ma nationalité « franque » et ma religion « chrétienne », et il me reproche vivement de n'être pas venu jusqu'à sa cure lui demander l'hospitalité ; il nous retient le plus qu'il peut, nous offre du café, des boissons aromatisées et alcooliques fabriquées par sa vieille servante et par une jeune servante qui tient emmailloté son petit enfant de quelques mois. Il insiste pour que je photogra-

phie sa maison, ses gens et les quelques Albanais les plus proches qui, à notre arrivée, sont accourus deux ou trois d'entre eux vont nous guider jusqu'à Orosch, pour relayer les Albanais de Kumla-tepé, qui sont déjà à six ou sept heures de chez eux. Ceux-ci, d'ailleurs, se réjouissent d'avoir profité de notre passage pour faire une petite visite, qui ne se renouvelle pas très souvent, au curé de leur paroisse ; après la messe, ils regagneront leur ravin solitaire.

Nous nous attardons à causer, et il est presque huit heures quand nous repartons. Bissac et Orosch sont situées à peu près à la même altitude, 500 mètres environ, mais la piste qui relie ces deux paroisses escalade une chaîne haute d'un millier de mètres, et ce sont les mêmes alternatives de fond vert et boisé et de hauteurs escarpées et rocheuses ; ce sont les mêmes passages à flanc de montagne, où le pied des hommes et des chevaux a fini par laisser son empreinte ; ce sont les mêmes mauvais pas, où l'on doit franchir les éboulements de roches abruptes en cherchant les pierres qui surplombent et en passant de l'une à l'autre. A l'un de ces passages, peu éloigné de Bissac, j'abandonne, selon ma coutume, et malgré les conseils de mes gendarmes et de mon conducteur, ma monture pour traverser à pied l'endroit dangereux, en me faisant guider par un des Albanais ; le vedi, chargé du soin de mon cheval, au lieu de le prendre par la guide, le laisse aller à sa guise, confiant dans la sûreté de son pied ; ces

DE KUKSA A OROSCH. — LA PREMIÈRE FAMILLE D'ALBANAIS MIRDITE DANS LA FORÊT.

chevaux d'Albanie sont, il est vrai, d'une race petite et forte, très habituée à la montagne, escaladant les pentes avec rapidité et peu apte à un trot ou à un galop prolongé. Ils tiennent bien plus du mulet que du cheval d'Occident ; l'animal que j'ai choisi à Prizrend est de taille très petite, mais plus fine qu'à l'ordinaire ; il marche d'un pas tranquille et régulier, sans saute-vive ni à-coups, mais c'est un fantaisiste dans le choix de sa route ; au lieu de suivre la file des animaux, il semble mettre une sorte de point d'honneur à trouver un chemin pour lui seul ; ce souci de se différencier de ses congénères va lui coûter, hélas ! fort cher ; la paroi contre laquelle nous passons est presque droite ; le ravin est à pic à 100 mètres plus bas ; de grosses pierres pointent hors de la muraille rocheuse ; à une certaine hauteur, une suite de pierres ainsi placées sur 30 mètres de longueur permet le passage jusqu'à un sentier moins escarpé ; les Albanais s'engagent au bon endroit et me guident ; derrière nous, les souvarys arrivent à cheval, suivis des bagages ; mon cheval passe le dernier derrière son conducteur ; sa fantaisie le conduit à ne pas suivre la file ; il saute un peu plus bas sur des rochers qui saillissent, puis sur d'autres ; mais, 3 mètres plus loin, il n'y a plus aucune roche qui lui permette de continuer sa route ; le dominant d'une dizaine de mètres, nous nous arrêtons tous pour regarder la bête ; que va-t-elle faire? Déjà les Albanais pensent descendre pour

essayer de la faire tourner sur place ; mais la manœuvre n'est pas commode, et ils se concertent quelques secondes ; mais déjà le pauvre cheval a perdu son sang-froid : arrivé à la dernière pierre et ne rencontrant que le vide, il s'apprête, d'un saut, à en gagner une autre plusieurs mètres plus haut ; nous le voyons pris d'une agitation fébrile, qu'augmentent les cris du conducteur désireux de l'arrêter ; il n'écoute rien, tourne à moitié sur lui-même et bondit ; ses sabots raclent le rocher et glissent ; la tête heurte la pierre et le corps de l'animal descend de plus en plus vite, lorsque, tout à coup, dans un brusque ressaut de la bête, la selle s'accroche 30 mètres plus bas ; les pieds ballants s'agitent, et d'un élan désespéré reprennent leur aplomb sur deux rochers à portée ; mais le même drame recommence ; un nouveau saut, une nouvelle tombée 20 mètres plus bas ; la tête est pleine de sang, qui lui aveugle les yeux ; d'un bond prodigieux, elle saute encore, mais nous ne voyons pas sur quoi ; c'est le dernier sursaut de l'animal, qui va s'abîmer dans le fond du ravin avec un bruit d'avalanche.

Je vois alors un des Albanais de Bissac accomplir le plus extraordinaire tour de force ; après avoir dit quelques mots à ses compagnons et leur avoir laissé son fusil et quelques objets, il resserre les cordons de ses sandales de cuir, assure sa coiffe blanche et sa ceinture et de pierre en pierre descend devant nous avec une rapidité inouïe : on le croirait voir

sauter de marche en marche les degrés d'un escalier oblique ; en quelques minutes, il est en bas, examine la bête, enlève la selle, la couverture et quelques vêtements que j'ai laissés sur mon cheval et revient vers nous avec ce harnachement ; il s'agrippe des pieds et des mains et, avec une agilité étonnante, remonte de pierre en pierre ; souple comme un chat, il saute sur une roche, par un rétablissement en atteint une autre et, en cinq minutes, escalade la paroi qui, d'en haut, semble inaccessible ; le voici à nos côtés avec sa charge.

Le pauvre cheval n'est pas mort sur le coup ; mais les Albanais pensent qu'il n'y a rien à faire qu'à le laisser sur place ; quand ils m'auront accompagné jusqu'à Orosch, ils repasseront ici au retour et chercheront à l'emporter jusqu'à Bissac, s'il est possible.

Je continue la route sur la bête d'un des souvarys, qui s'installe comme il peut sur les bagages et, vers midi, notre caravane, après avoir franchi la chaîne, atteint le fond d'un vallon herbeux, où, dans une hutte de feuillage, deux Albanais, envoyés d'Orosch, attendent mon arrivée. Ils comptaient que nous serions partis de Bissac vers cinq heures et arriverions ainsi à neuf heures au plus tard à la frontière de la paroisse, où ils étaient postés, et à dix heures à l'église même. Un d'eux part en hâte pour annoncer notre venue et, guidés par l'autre, nous descendons vers Orosch.

RENSEIGNEMENTS PRATIQUES

De Kuksa à Orosch, la distance est de seize à vingt heures de cheval selon les pistes ; la piste de la vallée suit le Drin noir ; la piste de la montagne traverse le pont des Vizirs et escalade le Kumla-tepé ; ce dernier chemin est le plus beau et le plus pénible. On divisera la route à son gré; partout des forêts et des sources permettent le campement ; les maisons sont extrêmement rares et pauvres, pendant les douze premières heures du chemin. Le chemin est rude et souvent très dangereux ; il vaut mieux quitter son cheval et se faire tenir par les Albanais au passage des précipices.

CHAPITRE IX

OROSCH ET LES MIRDITES

La situation d'Orosch ; l'organisation des Mirdites. — Le prince des Mirdites ; Mirdites et Jeunes-Turcs. — Le pouvoir religieux ; l'abbé mitré d'Orosch et l'organisation de l'Albanie.

OROSCH est un des principaux centres de la grande tribu catholique des Albanais mirdites. Sur une pente entourée d'un cirque de montagnes, des fermes s'étagent depuis la vallée jusqu'à un redressement brusque de la colline ; à l'un de ces paliers, une grande maison blanche précédée d'une terrasse est le koulé du prince des Mirdites, jadis exilé par les Vieux-Turcs et ensuite rappelé, mais surveillé, par les Jeunes-Turcs ; à 500 mètres plus haut, sur un éperon rocheux qui s'avance dans la direction de l'Adriatique et tombe à pic dans la vallée, l'abbé mitré d'Orosch a fait élever son palais d'été ; de l'autre côté des fermes et séparée d'elles par un ravin, l'église de la paroisse et d'importants bâtiments qui servent d'écoles, de presbytère et de lieu de réunion, ont été construits sur un petit plateau à mi-hauteur de la montagne.

C'est de celle-ci que je descends pour atteindre

l'église à travers une forêt de sapins où des sentiers bien aménagés révèlent, pour la première fois depuis Prizrend, une organisation véritable. Le capitaine d'Orosch, le vicaire et de nombreux serviteurs et Albanais guettent notre arrivée. Sur une grande pelouse, devant l'église, ils sont réunis et, dès que le premier de nos chevaux profile sa silhouette dans le lointain, la fête de l'accueil commence ; de tous les fusils chargés à poudre, les coups partent et se répercutent dans la montagne par un écho formidable ; au loin, d'autres décharges répondent comme un son qui se propage ; les chevaux se cabrent, les détonations redoublent, et notre caravane se met de la partie ; Albanais et souvarys sont en joie, car la poudre parle. Devant le grand portail, le capitaine d'Orosch nous souhaite la bienvenue ; à côté de lui, un officier turc me dit que, par ordre du gouverneur général de Scutari, il est venu à ma rencontre avec une escorte. Un jeune vicaire me fait part de l'absence du curé et, aux lieu et place de celui-ci, sera mon hôte au presbytère ; il est déjà plus d'une heure, le soleil est torride, et nous entrons avec un plaisir infini dans une vaste salle à manger fraîche, où l'on nous sert à l'européenne un déjeuner parfaitement apprêté. Les influences occidentales ont filtré jusqu'ici, et l'abbé mitré d'Orosch a rapporté de son exil des goûts qui ont présidé à cette installation. Ma chambre est presque luxueuse, et je rêve un instant que peut-être une salle de bain est voi-

sine ; mais on m'informe qu'un tel faste n'est étalé qu'au palais d'été, vide et fermé en l'absence de l'abbé.

Les journées que je passe à Orosch sont vraiment des journées de repos complet et de bien-être ; avec le vicaire, le capitaine, l'officier et quelques serviteurs, nous faisons aux environs des promenades à cheval qui nous font connaître le pays et les gens.

Un après-midi, nous poussons jusqu'au koulé du capitaine d'Orosch, vraie forteresse, jadis détruite par le canon turc et depuis lors reconstruite ; à côté de la maison actuelle, d'énormes blocs gisent encore comme pour rappeler la lutte d'antan. Devant la nouvelle construction, une terrasse domine la vallée et communique facilement par signaux avec l'église d'Orosch, située à une heure d'ici.

Marko Djoni, qu'on nomme communément le capitaine d'Orosch, est le chef du village ; c'est un des membres de la grande famille des Djenak, dont est issu le prince des Mirdites. Ses riches domaines couvrent une partie de ce pays ; mais, toutefois, l'intérieur de son habitation est aussi simple que les maisons albanaises que j'ai déjà visitées ; il se distingue de tous par son costume, car il a adopté le vêtement européen, sauf le chapeau ; n'était le fez qu'il porte, on le pourrait prendre pour un paysan occidental visiblement riche,

commandant à un monde de cultivateurs. C'est un homme d'une quarantaine d'années, de haute taille et de belle prestance, qui seul de tous les Albanais d'ici ne circule avec d'autres armes qu'une canne, qu'il utilise comme signe de commandement.

En parcourant le pays, on peut se rendre compte que ces tribus sont dans un état d'organisation plus avancé que les autres tribus du nord, et la civilisation toute proche se fait sentir à plus d'un signe.

Sur tout le territoire de la Mirditie, l'ordre est assuré, et partout sont reconnues deux autorités, qui, dans les autres tribus de l'Albanie du Nord, n'existent pas. Ces deux autorités sont l'une civile, représentée par le prince et les chefs de famille héréditaires placés sous ses ordres, l'autre religieuse, qui repose dans les mains de l'abbé mitré d'Orosch et des curés de paroisses.

Le prince est le chef de l'illustre famille des Djenak, dont le berceau est à Orosch et dont les origines, d'après la tradition, remontent jusqu'au chef Leca Ducagin, qui, au xve siècle, commandait le nord de l'Albanie et légua son nom à la loi coutumière, que les tribus continuent à reconnaître comme leur règle commune. Pernk Pacha a vécu longtemps en exil à l'étranger et en Asie Mineure, où Abdul-Hamid le relégua, par crainte de son influence. Durant ses heures de solitude forcée, il cultiva son esprit, et c'est aujourd'hui un con-

DE KUKSA A OROSCH. — LE CURÉ DE BISSAC ET LES GENS DU PRESBYTÈRE.

OROSCH. — L'ÉGLISE, LE CAPITAINE, LE VICAIRE ET LES SERVITEURS.

naisseur accompli de la langue et de la littérature françaises ; de son contact avec les choses d'Europe, il a conservé une largeur d'esprit que d'aucuns qualifieraient de scepticisme, mais qu'il concilie parfaitement avec une piété expressive, qui l'a jeté aux genoux du Pape, quand il fut à Rome. De haute taille, un peu fort, mais alerte, ayant dépassé la quarantaine, mais portant beau, la figure ovale et grasse, les cheveux et la moustache bruns, la peau fine et claire, les yeux foncés très mobiles et brillants, il est d'un aspect où domine la prestance ; son accueil est plus qu'aimable, cordial et presque familier ; sa conversation est animée et, causeur plein de verve, il saute d'un sujet à l'autre, fertile en anecdotes de toute nature et infatigable partenaire ; ce n'est que mouvement et vie, expression d'une nature forte et riche en sensations ; je le vois encore après table, dont il apprécie les attraits, accoudé sur le bras d'un canapé, les jambes allongées, fumant et buvant avec un évident plaisir, intarissable en propos et en récits qu'il anime d'un geste toujours en action ; c'est le plus charmant des hôtes et le plus vivant des conteurs de souvenirs.

C'est peut-être un homme d'affaire avisé et un adroit diplomate ; mais il donne bien plutôt l'impression d'un homme bout en train dans le privé ; dans la vie publique plein d'autorité, de véhémence et de prestige.

Son palais de Scutari, très simple du dehors, est

garni de riches tentures d'Orient, de tapis d'Asie-Mineure, de meubles incrustés et d'armes rares. C'est là qu'il demeure presque toujours ; les Jeunes-Turcs l'ont rappelé d'exil, sous la pression de la population, mais n'étaient pas disposés à le laisser parcourir à sa guise le pays et en devenir le véritable gouverneur. C'est cependant ce que réclament sans trêve les Mirdites ; quand la révolution éclata et que la Constitution fut proclamée, les tribus du vilayet de Scutari crurent que c'était leur autonomie assurée et vinrent remercier le vali ; les Mirdites s'abstinrent seuls et dirent au gouverneur général : « Notre prince n'est pas de retour ; quand il sera parmi nous, nous viendrons vous apporter nos remerciements. » Ce n'est qu'à l'arrivée de Prenk Pacha que toutes les tribus mirdites envoyèrent leurs délégués à une réunion considérable tenue à Spali ou Spach (Saint-Paul). On y fêta le prince plus que la Constitution, et celui-ci y fit entendre une parole de pacification : il demanda l'union de toutes les tribus et la cessation du brigandage.

Sa parole fut entendue : la paix et l'ordre règnent en Mirditie ; la population est satisfaite de la venue du prince, mais demande qu'il gouverne effectivement et officiellement le pays ; le Sultan suzerain et Prenk Pacha chef des Mirdites, telles étaient ses exigences. Mais le pouvoir, plein de méfiance, laissait ou même faisait intervenir le prince, quand il croyait y avoir intérêt, mais ne se résolvait pas à le

reconnaître comme gouverneur héréditaire de la Mirditie. Les Mirdites n'avaient aucun désir de séparatisme; mais leur autonomie leur est plus chère que tout et, sous la suzeraineté turque, ils prétendaient se gouverner eux-mêmes selon leurs coutumes.

D'après leurs traditions, le pouvoir civil est exercé par le prince assisté de chefs de bannières et de vieillards ; les chefs de bannières sont au nombre de cinq et sont à la fois chefs de guerre et chefs de villages en temps de paix ; ils sont désignés par l'hérédité, depuis les temps reculés où leurs ancêtres se désignèrent eux-mêmes par leur valeur sur les champs de bataille; leur nom signifie exactement: porte-drapeau, *baïrak-dar*, et montre l'origine guerrière de leurs pouvoirs. A côté d'eux, un conseil de vingt vieillards, *plec*, décide des questions d'administration, et c'est également l'hérédité qui détermine les familles dont les plus âgés forment le Conseil. Ainsi le pouvoir civil traditionnel chez les Mirdites est un pouvoir héréditaire en tous ses éléments, et nulle part la population ne semble éprouver le moindre goût de changement et le désir d'élire ses chefs.

Lorsque les Turcs, dérogeant à ces coutumes locales, cherchaient à imposer à la population des chefs de leur choix, il se produisait à peu près toujours des incidents analogues à ceux qui se sont passés à Chako et dont tout le monde a parlé. Dans

ce village, les Turcs ont prétendu placer comme chef un de leurs partisans ; celui-ci n'a pas tardé à être tué et, pour réprimer cet acte, le vali dut envoyer tout un bataillon pour brûler les maisons et revenir ensuite à Scutari sans autre succès.

En temps de paix, les décisions sont prises par le prince entouré des chefs de bannières et des vieillards, et jamais il ne doit se passer des délibérations de cette sorte de sénat. En temps de guerre, les vieillards ne se réunissent plus, et seuls les chefs de bannières conservent leur double rôle de conseillers obligatoires du prince et de chef de guerre.

Ces hommes sont à la fois administrateurs, juges, collecteurs d'impôt, mais, dans la vie courante vivent sur un pied de complète égalité avec les autres Albanais : on peut dire de chacun d'eux qu'il est *primus inter pares* et, malgré cela, leurs décisions font loi pour la tribu ou le village.

Ce sont eux qui prélèvent la dîme : en Mirditie, les Albanais consentent dans certains cas à la payer ; la souveraineté turque n'est donc pas complètement inexistante, mais, en fait, cependant, fort limitée ; théoriquement, l'impôt est de 2 piastres et demie par maison ; mais, comme me le disent ceux que j'interroge, « on la paie ou on ne la paie pas, et, quand les chefs de bannières la prélèvent, tantôt ils la versent au gouvernement et tantôt la gardent pour le pays ; des vali nous réclament la dîme, d'autres se taisent ». Ce signe de domination reste

OROSCH. — LE « KOULÉ » DU CAPITAINE D'OROSCH.

D'OROSCH A SCUTARI. — LE PONT DE VAUMAT.

donc parfois dans le domaine de la théorie ; à certains moments, selon les relations des tribus et du pouvoir et selon la pression qu'exerce celui-ci, l'impôt est levé et apporté à Scutari.

A mon passage, Jeunes-Turcs et Mirdites s'observaient ; entre eux, ne régnait pas encore l'hostilité, mais la défiance ; c'était l'armistice, en attendant la guerre.

A côté de l'autorité civile, les Mirdites reconnaissent une autorité religieuse, dont la hiérarchie leur est spéciale : l'abbé mitré d'Orosch a pouvoir d'archevêque et n'est plus suffragant du siège de Scutari ; il dépend directement de Rome et a sous ses ordres toutes les paroisses des Mirdites. C'est depuis son retour d'exil en 1888 que cette transformation s'est accomplie : Monseigneur Primo Dochi, abbé de Saint-Alexandre des Mirdites (1), comme portent ses cartes, demeure le plus souvent dans sa maison d'hiver de Scutari ; celle-ci est loin d'offrir au visiteur l'aspect opulent des salons du prince, et peu de figures sont plus dissemblables que celles de ces deux hommes. L'abbé mitré est plein d'onction et de savoir-faire ; il cause avec prudence, et sa cordialité est toute diplomatique ; son adresse s'étend au delà de la conquête des pouvoirs archiépiscopaux ; sa physionomie, que l'on n'oublie pas, révèle la nature de l'homme : dans une tête

(1) C'est le nom de l'ancienne abbaye bénédictine d'Orosch.

ronde, au front dénudé et aux joues grasses, on ne voit que deux yeux vifs et toujours en action qui se cachent en vain derrière de lourdes lunettes, et sur qui s'abaissent par instants des paupières épaisses, comme pour éteindre le feu trop vif du regard ; celui-ci se pose sur l'interlocuteur, le tâte, le scrute, puis se clôt ; cet homme donne l'apparence d'un rude jouteur et d'un négociateur retors, également apte à débattre une affaire et à user de moyens énergiques.

D'origine hongroise, — son nom s'écrivait jadis : Doczi, — il est un des principaux soutiens de l'influence autrichienne, qui se traduit par de larges subventions pour ses cures et ses écoles catholiques ; s'il est particulièrement lié avec le Ballplatz, ses relations ne sont pas moins excellentes avec le Vatican, et l'autorité turque a pour son influence une considération marquée.

Il est très réservé sur la situation actuelle et reste sur l'expectative ; ostensiblement favorable au pouvoir turc, quand celui-ci paraissait fort, et à la pacification des esprits, il exprime cependant ses regrets de certains procédés du Gouvernement ottoman, qui rendaient difficile, dit-il, la confiance mutuelle. La critique principale qu'il adresse à la politique jeune-turque est de tendre à l' « osmanlisation » de l'Albanie. Celle-ci est, d'après lui, comme une Suisse composée de quatre ou cinq cantons fédérés : au nord, l'un d'eux a pour centre

Diakovo et se compose surtout de musulmans, vivant en bonne intelligence avec les catholiques. Au nord-ouest, un autre canton comprend la Mirditie, Scutari et ses environs : on peut le délimiter par le fleuve Mat ou Mati au sud ; à l'est, par les montagnes de Selita et de Luria et, après un coude brusque, par celles du Fani et celles de Beriscsa ; au delà du coude du Drin, par le pays de Ne Kai ou Nikay et celui de Chala ou Sala ; au nord, enfin, par la frontière monténégrine ; cette région ne compte aucun orthodoxe, et les catholiques sont très nombreux ; la Mirditie même est habitée exclusivement par eux. Le centre de l'Albanie pourrait constituer un ou deux cantons avec Dibra, Monastir, El-Bassan, Kroia, Durazzo, Bérat et Valona ; les musulmans y sont en majorité, mais les orthodoxes y sont déjà très nombreux ; enfin, le sud autour de Janina est tout entier orthodoxe ; Monseigneur Dochi évalue à 200 000 le nombre des Albanais catholiques ; à 600 000 celui des orthodoxes et à 1 200 000 celui des musulmans ; au total, la nation albanaise pourrait être évaluée, d'après lui, à 2 000 000 d'âmes environ.

A son avis, cette nation devrait être gouvernée selon ses propres lois et traditions, par des hommes de la race, et constituer une fédération de quatre ou cinq cantons autonomes. Au lieu de cela, les Turcs, autant qu'ils le pouvaient, ont poursuivi une assimilation politique et même, d'après Monseigneur

Dochi, religieuse ; un tel esprit continuant à inspirer la conduite des affaires politiques et venant à s'affirmer par des manifestations plus énergiques, il ne pouvait, à son sens, en résulter que des catastrophes, dont les conséquences étaient à prévoir.

RENSEIGNEMENTS PRATIQUES

Orosch mérite un long séjour ; c'est le centre d'observation le plus intéressant en Mirditie. La cure d'Orosch est très accueillante, si on est bien recommandé. De grandes promenades à cheval peuvent être faites de partout aux environs et sont remarquablement belles. L'hospitalité est excellente.

D'Orosch à Scutari, seize heures de cheval sont nécessaires ; le chemin est très beau et assez facile. On peut loger en route à la cure de Castagnetti ; le campement est partout commode.

CHAPITRE X

SCUTARI ET SES ENVIRONS

D'Orosch à Scutari : les forêts ; les rivières ; les villages ; la plaine de Scutari. — Scutari d'Albanie : les races et les costumes ; sur le lac. — Les voies d'accès à Scutari par le lac et Antivari ; par le lac et Cettigné.

SEIZE heures de cheval environ séparent Orosch de Scutari, où nous nous rendons. Le contraste est aussi grand que possible entre la première et la seconde partie du chemin. Pendant dix à douze heures, la piste franchit tour à tour les plis montagneux qui séparent Orosch de la plaine de Scutari ; les montagnes albanaises se dégradent ici en collines qui ne dépassent guère de 600 à 700 mètres de hauteur et qui sont presque toutes allongées à peu près du nord au sud ; la route la plus directe se dirige de l'est à l'ouest et franchit d'abord des chaînes de collines pour redescendre dans les vallées ; puis, près de Kalivaci, on atteint un petit affluent du Drin, dont on descend le cours, en remontant vers le Nord, jusqu'à la plaine de Scutari. Toute cette partie de la Mirditie est couverte de bois ou de forêts ; les cimes proches et surtout les sommets les plus éloignés sont seuls

dénudés ou cachés sous une végétation de broussailles et d'arbustes rabougris ; partout ailleurs, ce sont des arbres superbes, de toute essence, sapins, chênes, hêtres, châtaigniers, frênes ; des arbres de haute futaie couvrent d'ailleurs une grande partie des plaines ou des vallées entre le Drin et l'Arzeu, et les essences qui y dominent sont le frêne et le chêne-rouvre ; de-ci, de-là, on aperçoit aussi quelques beaux noyers, et des plants superbes de bruyère complètent la série des produits forestiers exploitables.

N'étaient les voies de communication qui sont à peu près inexistantes, le chemin d'Orosch à la plaine de Scutari serait des plus agréable.

La contrée est arrosée grâce au grand nombre de rivières qui la sillonnent ; la plus importante de toutes, que les indigènes appellent le Foua Made (1), va se jeter dans le Fani et le Mati ; son volume d'eau est assez considérable pour qu'on ait dû y construire un pont indispensable aux hautes eaux ; mais le pont de Vaumat n'est qu'une méchante passerelle de bois brut soutenue par quelques solives, où l'on n'avance qu'avec précaution ; on se demande s'il ne va pas céder sous les pas des chevaux, et on doit faire passer ceux-ci à la file et à pas lents ; quand les eaux ne sont pas trop hautes, comme c'est notre cas, la rivière est traversée à gué beau-

(1) *Fani Maz* de la carte autrichienne.

coup plus commodément ; l'eau ne monte guère que jusqu'au poitrail des chevaux.

On coupe habituellement le trajet jusqu'à Scutari en deux étapes, et l'on s'arrête pour camper ou loger chez l'habitant vers la huitième heure aux environs de Kalivaci ou Castagnetti ; notre petite caravane, fort nombreuse, composée du vicaire d'Orosch et de quelques Albanais, de l'officier et de l'escorte turque, de mon drogman et de mon conducteur, avait été annoncée à l'avance au curé de ce village. Le brave homme, qui paraît fort différent du vicaire d'Orosch et d'esprit assez inculte, a fait tuer à notre intention quelques volatiles de son poulailler, et nous passons à son presbytère un après-midi et une nuit. Les maisons dont il assure le service spirituel sont extrêmement dispersées et près de la cure ne se trouvent que l'église et les bâtiments de l'école ; on aperçoit au loin les fermes au revers des collines, sur le flanc des vallées aux quatre coins de l'horizon, disséminées sur plusieurs kilomètres. C'est ici le centre de ralliement; la cloche de l'église ou la flamme des feux y appellent, quand il y a lieu, les hommes de la paroisse.

Le lendemain matin, notre caravane se disloque : le vicaire d'Orosch avec une partie des Albanais continuent leur route de leur côté ; ce jeune prêtre a été pour moi un compagnon discret et agréable pendant ces quelques jours, et je le remercie de son

intelligente hospitalité ; c'est un homme d'esprit délié et délicat, possédant une certaine culture et connaissant les choses d'Occident; il ne parle pas français, mais, ainsi que le domestique qu'il m'avait attaché, il connaît l'allemand ; l'usage de cette langue s'explique, sans nul doute, par l'influence autrichienne ; d'autres prêtres de la région, comme, par exemple, le curé de Kalivaci, connaissent seulement quelques mots d'italien, qui est pratiqué dans tous les ports de la côte voisine.

Avec des Albanais, serviteurs du prince, et le reste de ma caravane, nous partons dès l'aube, pour gagner, s'il est possible, Scutari avant midi. Au bout de quelques heures, nous débouchons dans le delta du Drin : en face de nous, une colline isolée marque l'emplacement de Scutari ; on ne distingue de la ville qu'une masse verte comme une oasis dans le désert de la plaine ; celle-ci, que limitent à l'est et au nord-est les montagnes d'Albanie, est constituée par un amas de rochers et de cailloux incultes ; la marche est difficile et même au soleil elle devient pénible ; les eaux du Drin, du Kiri, de la Boyana et du Drinasa y tracent un I majuscule aux limites variables ; aux hautes eaux, la plaine est envahie ; le fond devient un véritable lac, qui se transforme bientôt en marécage ; à la fin de l'été, comme maintenant, nous traversons à sec plusieurs lits secondaires qui reçoivent au printemps le trop-plein du lit principal ; cependant, même en cette

D'OROSCH A SCUTARI. — LE GUÉ AU PONT DE VAUMAT.

SCUTARI. — LA FORTERESSE VUE DE LA TERRE.

saison, le Drinasa qui relie le Drin au lac de Scutari et à la Boyana, surtout après son confluent avec le Kiri, est un fleuve dont le volume d'eau est considérable et dont la masse, roulant avec force, corrode ses rives sablonneuses ; le rempart de ses eaux et de celles du Kiri sont même pour Scutari, du côté de la terre, une défense aussi précieuse que celle de sa vieille citadelle.

Elles entourent à peu près complètement la ville ; celle-ci occupe un quadrilatère dont la face est bordée par le Kiri aux mille bras et aux nombreuses îles, la face ouest par le lac ou plutôt par les vastes marécages, qui séparent plus qu'ils ne relient le lac à la cité, la face sud par les collines que domine la citadelle et par les cours du Kiri, du Drinasa et de la Boyana, qui mêlent leurs eaux au pied des remparts ; seule, la face nord est ouverte, mais c'est un long couloir entre le Kiri et les marécages du lac, qui s'ouvre sur une plaine d'alluvion où la défense est facile.

Si les eaux sont la protection de la ville, elles en sont aussi la menace ; c'est le moment des plus basses eaux, et cependant elles sont encore abondantes et rapides ; quand on vient de l'intérieur, on arrive à un groupe de maisons de paysans et de hans qui porte le nom de Baktchelik ; c'est l'entrée du pont qui traverse le Drinasa et conduit au village à demi ruiné de Tabaki et un peu plus loin à la ville ; la rivière est large et coule presque avec fracas ;

le vieux pont est en bois, fort mal entretenu, et l'on se demande si ses arches ne vont pas être entraînées d'un instant à l'autre ; aux hautes eaux, le spectacle doit être moins rassurant encore ; le pont a, d'ailleurs, été emporté, et les eaux n'ont pas fait que ce dommage ; en inondant la plaine, elles se sont déversées dans la partie la plus proche de Scutari ; le bazar a été envahi par le Kiri et le Drinasa et ses baraques de bois jetées à terre, voire même entraînées.

Pour arriver jusqu'au pont, les routes venant de l'intérieur ne sont tracées que lorsqu'on touche déjà à Scutari ; la plaine, jusqu'alors tout en cailloux et en sable, devient habitée : quelques villages, de-ci, de-là, et des champs cultivés par endroit coupent la monotonie du trajet.

Nous sommes dans la Zadrina, c'est-à-dire dans la plaine de la rive gauche du Drin et de la Boyana ; ses habitants se distinguent des Albanais de Scutari, qui sont commerçants, et des montagnards de la Malissia au nord ou de la Mirditie au sud, en ce qu'ils sont principalement des cultivateurs et des éleveurs de bétail. Nous croisons un assez grand nombre de ces paysans, qui vont aux travaux des champs ; leurs outils sont rudimentaires ; le blé, le maïs se coupent à la faucille ; la paille ainsi perdue est brûlée sur place et sert d'engrais ; comme dans toute la Turquie, un cheval tournant autour d'un piquet bat de ses pieds les épis jonchés sur le

sol et en extrait les grains ; quant aux instruments aratoires, le seul utilisé est une charrue archaïque de bois : un tronc d'arbre à deux branches, dont l'une est tenue par l'homme, l'autre tirée par l'animal, est taillé en soc qui ouvre la terre.

Comme dans toute l'Albanie, la culture principale est celle du maïs ; mais ses récoltes me paraissent au moins cette année beaucoup moins belles que celles de la plaine de Diakovo. Du blé, du tabac, de l'orge, du seigle, des pommes de terre complètent les productions du sol. J'aperçois aussi, par endroits, quelques pieds de vignes, mais en fort mauvais état ; on me dit que les inondations et les maladies ont détruit des plants jadis fort réputés.

Dans presque toutes les fermes que nous traversons, les animaux sont nombreux : ce sont des chevaux, toujours ces petits chevaux du pays au pied sûr et résistants à la fatigue, des troupeaux de vaches que l'on utilise pour le lait et non pour la viande, les porcs, les moutons et les poules, qui sont, avec le maïs, le lait et le fromage, la base de l'alimentation de ces paysans.

Ceux-ci circulent assez nombreux ; c'est le grand moment des travaux des champs ; des montagnards en petites caravanes se dirigent vers Scutari ou en partent, se pressant vers le pont de Baktchelik, où nous arrivons.

Les bâtiments des vieilles casernes, les remparts et les tours d'autrefois profilent devant nous leur

lourde silhouette sur le plateau tabulaire de la colline de Scutari ; ils semblent la terminaison naturelle de ce cône pierreux et blanchâtre ; comme toujours, la citadelle à l'écart domine la ville et la surveille. Sur les fleuves, deux ponts seulement sont construits : l'un, au sud, celui que nous traversons, conduit à l'intérieur; l'autre, à l'ouest, mène à la région située entre le lac et la Boyana ; les deux ponts ont été placés de manière que les feux de la citadelle plongent directement sur eux et que les routes conduisant des ponts à la ville longent le pied de la colline. Ainsi est assurée la domination turque sur Scutari et sur ses voies d'accès.

Scutari d'Albanie est souvent décrit dans les livres de voyages et excite l'intérêt des touristes ; c'est le point ultime de leur route, celui où ils frôlent l'inconnu, les montagnes de l'intérieur, dont les habitants descendent parfois jusqu'au marché de la ville. Mais pour qui vient de la montagne, Scutari n'est que la porte vers l'Europe ; c'est la cité où l'on retrouve un vali, des consuls, des banques, des hôtels et des voitures, où l'on entend parler français, allemand, surtout italien, où l'on croise des Occidentaux et des touristes et où l'on s'embarque pour le Monténégro et les pays de chrétienté ; n'était son lac aux eaux claires et l'amusant

SCUTARI. — LE PORT, LA DOUANE ET LA FORTERESSE.

LAC DE SCUTARI. — SKJA SUR LE LAC ET LE MALI KRAJS.

défilé d'une foule disparate, cette ville serait à peu près sans intérêt ; des maisons banales, des mosquées sans beauté, un bazar animé, mais où l'on vend des marchandises importées, des rues mal tenues et cependant sans pittoresque, ni eaux vives, ni beaux jardins, ni arbres vénérables, rien de ce qui fait l'attrait et la beauté d'autres villes d'Albanie ne se rencontre ici ; l'agglomération est éloignée du lac, dont les eaux ne lui prêtent pas leur vie et ne reflètent pas vers elle leur lumière. Scutari d'Albanie, dont le nom chante aux oreilles, est une déception.

L'œil du flâneur peut, cependant, s'y amuser du contraste des costumes et du coloris des vêtements : voici l'Albanais au pantalon collant de flanelle blanche soutachée de noir et à la petite veste d'étoffe voyante ou brodée d'or ; à côté, c'est un paysan au large pantalon de toile et à la blouse blanche, coupée d'une ceinture rouge ; non loin de lui, passe un Mirdite reconnaissable à sa petite veste noire ; ici, c'est un Européen en veston et voici un fonctionnaire turc habillé à l'occidentale, mais portant le fez ; quelques rares Monténégrins donnent une note nouvelle : sur un pantalon bouffant de couleur bleue ou autre, une courte veste à parements brodés met ses tons rouges, roses et jaunes ; elle se relie au pantalon par une ceinture de couleur vive et s'ouvre sur une chemise blanche ou claire ; la veste est sans manches et forme un sim-

ple boléro : le fez rouge ou la calotte blanche à fond plat, conique ou arrondi, est remplacé par une calotte toujours plate, généralement noire, à fond rouge, portant, autour de la tête, des broderies et souvent, sur le fond, les initiales or ou noires de leur roi Nicolas.

Aux heures de marché et dans les rues du bazar, on coudoie d'autres types ; le bazar relie la citadelle et la ville et se compose de boutiques misérables, sans étage ou à un seul étage, dont les toits ou les abris se rejoignent presque par-dessus la ruelle : le marchand accroupi vend une marchandise importée et grossière aux Albanais pauvres de la ville et de l'intérieur ; voici un montagnard au costume rapiécé et à la barbe hirsute, dont le vêtement bariolé paraît dater de loin ; un mouchoir de couleur enserre la tête et remplace la coiffe blanche ; des musulmans à la figure basanée et coiffés de turbans traînent leur misère, qui sue de tous leurs pores ; on me dit que ce sont des immigrés de la Turquie d'Asie ; puis, passent des soldats turcs de tout aspect, de toute taille, de tout langage ; la ville en regorge, car on vient de finir une petite expédition à Chako pour châtier un village qui avait tué un émissaire du gouvernement ; ils ont l'aspect solide, dur à la fatigue, tenace, mais lourd, épais, et certains ont une figure presque bestiale ; les gendarmes portent toujours leur uniforme bleu foncé et n'ont pas revêtu le vêtement kaki de la gen-

darmerie réformée de Macédoine ; les instructeurs européens n'ont pas passé par ici : l'élément le plus martial, avec les Albanais, est celui des officiers turcs ; ceux-ci sont généralement corrects, bien pris dans un uniforme sombre et donnent l'impression de militaires endurants et disciplinés.

Pour apercevoir d'autres costumes et d'autres coloris, il faut quitter le bazar et suivre la route poussiéreuse qui mène du quartier commerçant à la ville ; une rue principale mal entretenue, avec quelques trottoirs et quelques cafés, conduit à des hôtels ou des hans, aux habitations des consuls et aux demeures des riches indigènes ; ces dernières sont généralement des villas closes de murs, où le jardin est réservé aux femmes ; celles-ci sortent du haremlick vers le soir, et leur silhouette toute noire longe les murs et se cache souvent sous des ombrelles noires ; les musulmanes de condition modeste s'habillent aussi de blanc : de grossières étoffes les drapent, formant pantalons ; des voiles blancs plus légers leur cachent le visage.

Le costume des Albanaises chrétiennes s'étale à la sortie des messes le dimanche matin à la cathédrale ou à l'église des Jésuites : les unes portent un vêtement assez semblable, comme disposition, à celui des hommes : un pantalon bouffant est retenu par une ceinture sur laquelle descend une petite veste sans manches ; mais elles entourent le pantalon d'une sorte de jupe serrée et coupée à mi-jambe,

qui entrave leur marche ; les couleurs les plus diverses bariolent ce costume, à la vérité assez peu seyant ; les chrétiennes de condition inférieure ou de la campagne revêtent un habillement à peu près analogue, mais la jupe devient une sorte de tablier ; le pantalon, très bouffant, et la veste sont faits en lainage grossier et épais, généralement à fond sombre et à raies éclatantes, ou qui l'ont été.

On devine ce que peut être l'aspect des rues et des places : cette foule grouille, ces couleurs chatoient au soleil ; ces tons se heurtent ; ces silhouettes passent ; ces hommes défilent, si étrangers de race, si différents de physionomie ; c'est l'amusement du voyageur.

Un autre aspect de Scutari peut aussi enchanter le coloriste : c'est son lac. Mais, à vrai dire, c'est si peu Scutari ; la ville et le lac sont séparés par un kilomètre de marécages ; pour y parvenir, une mauvaise chaussée traverse un petit torrent, côtoie un cimetière, passe au bazar et arrive enfin aux bâtiments de la marine et de la douane, à côté du pont ; là, une barque remonte la Boyana quelques centaines de mètres et gagne le lac ; quand la chaleur tombe, que le soleil baisse à l'horizon, la société de Scutari vient goûter la fraîcheur de la promenade ; des rameurs albanais tout blancs conduisent de larges barques ou *londra*, d'abord à la perche, puis à la rame ; dans la tiédeur du couchant, les femmes de Scutari se laissent glisser sur l'eau abritées par

LAC DE SCUTARI. — BARQUE A FOND PLAT ET COSTUMES MONTÉNÉGRINS.

LAC DE SCUTARI. — AU LARGE DE VIR-BAZAR.

leurs ombrelles blanches ou noires ; le vent parfois assez violent qui règne sur le lac pendant la journée tombe, et le soleil bientôt disparaît derrière les montagnes de la rive occidentale ; cette côte de Scutari à Vir-Bazar, à l'autre extrémité du lac, est abrupte et dénudée ; les montagnes présentent des éboulements descendant jusqu'à la rive et des à-pics fréquents ; aussi, d'un bout à l'autre, n'aperçoit-on que deux ou trois villages non loin de Scutari, dont le principal, Škja, semble disparaître sous la masse du Mali Krajs, dont les pentes entièrement dénudées projettent leurs cailloutis jusqu'au bord de l'eau ; peu après, passe la ligne frontière ; on devine ensuite quelques maisons de-ci, de-là ; c'est la région monténégrine entre le lac et la côte d'Antivari à Dulcigno ; cette partie du Monténégro a été cédée par la Turquie en 1878 et contient encore un certain nombre d'Albanais, dont les villages sont cachés aux replis intérieurs des montagnes.

La rive orientale du lac offre un contraste frappant avec la rive occidentale ; elle est si plate et si marécageuse que l'on distingue mal du large où finit l'eau et où commence la terre ; à vrai dire, le bas-fond, dont une partie est remplie d'eau, s'étend sans rides jusqu'aux montagnes de la Malicia, dont les hauteurs dressent à 2 000 mètres et plus leurs sommets neigeux, et dont le massif tourmenté était un des suprêmes refuges des Albanais contre les atteintes des Turcs. Du lac en promenade, on cher-

che avec des jumelles à apercevoir les troupes régulières qui sont en expédition dans ces régions pour punir les gens de Chako et leurs amis ; mais cette forteresse naturelle semble inexpugnable, et, lorsqu'on songe qu'elle s'adosse au massif monténégrin, sans que les Turcs puissent empêcher le passage de l'une à l'autre, on comprend mieux encore ce qu'était la force de résistance des Albanais. La plus grande partie de la côte orientale était turque, la frontière traversant le lac suivant une ligne nord-sud, et il fallait parvenir jusqu'au petit port de Plavniça pour se trouver en territoire monténégrin.

Le lac n'est pas seulement pour Scutari une parure et un lieu de promenade, c'est la plus importante de ses voies d'accès.

Pour parvenir de Scutari et de l'Albanie du Nord à l'Adriatique, on a le choix entre trois routes. Deux d'entre elles, les plus fréquentées et les plus commodes, empruntent dans toute sa longueur le lac. On sait que celui-ci a une quarantaine de kilomètres sur 12 de large ; les petits bateaux de la compagnie d'Antivari effectuent la traversée en quatre heures environ. Le service assez médiocre est rendu difficile par l'absence complète de port ; les eaux sont si peu profondes que le bateau doit rester au large ; de grandes barques à fond plat, les *londra*, amènent de Scutari les passagers et les mar-

chandises, qu'il faut ainsi transborder. A Vir-Bazar il en est de même : le *Danitza*, sur lequel je fais cette traversée, est, paraît-il, un des meilleurs navires assurant ce service ; en vue de Vir-Bazar, il stoppe à 2 kilomètres de la rive ; le petit golfe, près duquel est construite la ville, s'étend devant nos yeux dominé par l'ancienne citadelle et entouré d'un cirque de montagnes entièrement pelées ; nous devinons une barcasse qui se dirige de la terre au navire ; en plein lac un vieux bateau est amarré et sert de ponton : le *Danitza* y accoste et débarque gens et marchandises ; plusieurs barques arrivent ; des officiers monténégrins aux uniformes éclatants et des gens du pays rallient le *Danitza*, qui va continuer sa route vers la rivière de Rieka. Une barcasse très large et très plate emmène les passagers qui débarquent à Vir-Bazar ; elle est si chargée que tous restent debout, et les bateliers la manœuvrent à la perche ; il n'y a pas plus de 1m.50 d'eau et moins encore quand on approche de la rive. Il en est d'ailleurs de même sur la rive occidentale. Certains services de bateaux, au lieu d'être directs de Scutari à Vir-Bazar, font escale à Plavniça ; c'est un petit village bâti près de l'embouchure de la rivière du même nom, qui n'a d'autre importance que d'être sur le lac la tête de ligne de la route qui conduit à Podgoriça. Le navire s'arrête aussi à quelques centaines de mètres de la rive très basse et marécageuse.

A Vir-Bazar, on peut choisir la route d'Antivari ou celle de Cettigné et de Cattaro ; la première est sans aucun doute la route commerciale ; mais la seconde est très fréquentée par les voyageurs : ceux-ci, qui vont souvent à Trieste ou à Fiume, ou en viennent, empruntent les paquebots du Lloyd autrichien ; ils s'arrêtent au dernier port de commerce autrichien sur l'Adriatique, Cattaro, au lieu de pousser jusqu'à Antivari ; au contraire, les personnes venant d'Italie utilisent les services de la Puglia, et la ligne directe Bari-Antivari les mène à la ligne ferrée italienne Antivari-Vir-Bazar.

D'ailleurs, le simple aspect du petit train à voie étroite qui court de Vir-Bazar à Antivari montre que les voyageurs y sont plus rares que les marchandises : le parcours, d'une trentaine de kilomètres, est suivi chaque jour par un seul train dans chaque sens ; ce train grimpe et redescend la chaîne de montagnes côtières à la vitesse réduite de 10 kilomètres à l'heure et se compose de marchandises, un seul vagon étant réservé aux voyageurs des différentes classes. La ligne a été ouverte, il y a deux ans, par la Compagnie d'Antivari, société italienne, qui possède également le service des bateaux du lac. De Vir-Bazar à l'Adriatique, la distance est d'une dizaine de kilomètres, et on peut y parvenir assez facilement en franchissant des hauteurs de 700 mètres environ ; mais le Monténégro cherche à s'émanciper économiquement de l'Au-

LAC DE SCUTARI. — LE BATEAU, « LE DANITZA ».

LAC DE SCUTARI. — EMBARQUEMENT EN PLEIN LAC.

triche, et il a confié ses intérêts aux Italiens ; il a voulu que sa ligne aboutisse sur l'Adriatique en territoire monténégrin et, dès lors, celle-ci a dû s'infléchir vers le sud, suivre la frontière austro-monténégrine, franchir un seuil de 1 160 mètres d'altitude et gagner la côte à Pristan, au golfe d'Antivari, le premier port après la frontière. C'est ainsi que cette ligne escalade par des méandres infinis la barrière rocheuse à l'endroit le plus élevé de la région et épouse les contours de la route antérieure à la voie ferrée. Le voyage gagne en pittoresque autant qu'en longueur : le pays proche est aride, sans villages, et malgré les oliviers et les pins, presque dénudé ; mais la vision des cirques rocheux de montagnes que couronnent parfois les ruines de forts ou de koulé, l'aspect du massif énorme, cahotique et blanchâtre, de l'Albanie et du Monténégro surmontant à pic la surface éclairée du lac, le panorama grandiose de la baie et de la mer Adriatique, dont les eaux, d'un bleu profond, baignent une côte tortueuse où les notes vertes et sombres alternent avec les notes blanches, composent, pour le passant, un spectacle de grandeur et de clarté intense.

Antivari est déjà et deviendra de plus en plus un centre italien, placé à la limite de la frontière autrichienne, comme pour barrer une expansion future. C'est une baie naturelle protégée contre les vents du sud, mais dont la côte un peu marécageuse était inhabitée ; la ville d'Antivari est à 7 ou 8 kilo-

mètres de là, au flanc de la montagne. Les Italiens ont obtenu la concession du port ; la Compagnie d'Antivari y construit des môles, des bassins et des quais ; aucun n'est terminé, et le navire ne peut encore aborder ; mais la construction d'un des môles paraît assez avancée (1) ; la Compagnie a bâti de toutes pièces la ville de Pristan au port même ; les bâtiments administratifs, les habitations des ouvriers, dont beaucoup sont italiens, le consulat italien, à côté, d'ailleurs, du consulat autrichien, le siège de la Compagnie d'Antivari et la succursale de la *Sociéta commerciale d'Oriente*, forment, avec quelques maisons particulières et un hôtel qui se décore du nom de Grand Hôtel, les principaux éléments de la cité nouvelle. C'est une ville en formation, un port d'avenir, la voie commerciale vers le Monténégro et Scutari, aussi longtemps que d'autres voies n'auront pas été aménagées. C'est le centre d'expansion économique et d'influence italienne sur la côte albanaise et monténégrine (2).

(1) Depuis 1909, les travaux ont continué, et aujourd'hui les navires accostent à quai au grand môle extérieur.

(2) La Compagnie d'Antivari, qui a construit la ligne et le port et qui a la concession de la navigation du lac et de la régie monténégrine, est une société d'action économico-politique soutenue par la Banque commerciale italienne et le Gouvernement royal ; comme Société, elle est peu prospère ; la ligne de 43 kilomètres, large de 75 centimètres, avec des pentes de 4 p. 100, n'est pas une brillante affaire; le port d'Antivari pourra prendre de l'essor ; il possède une jetée naturelle ; la pointe du golfe le met à l'abri des vents du sud ; une jetée artificielle, que l'on construit, la protégera

La seconde voie d'accès de Scutari vers l'Occident est, depuis la construction de ce port et de ce chemin de fer, réservée aux voyageurs. Le bateau, après l'escale au large de Vir-Bazar, continue sa route vers le nord et pénètre dans le golfe de Rieka, en laissant, à sa droite, la petite île toute plate de Lessender (1), dont l'ancienne citadelle turque a été transformée en fabrique de poudre, et la montagne de Vrania : celle-ci est célèbre au Monténégro ; c'est une pyramide presque parfaite, qui s'élève du lac à plus de 300 mètres d'altitude et qui porte l'illustre monastère monténégrin du même nom. Du côté de la terre, la Moraça, qui se jette en cet endroit, a poussé ses eaux au sud et au nord de la montagne ; de la sorte, celle-ci forme aujourd'hui une île dont les rives épousent les pentes du mont. Du golfe, le bateau passe, sans que le paysage se modifie beaucoup, à la rivière de Rieka ; le courant assez fort de celle-ci n'empêche pas que de nombreuses barques n'en remontent les eaux ; malgré l'été et la sécheresse, le chenal est à plein bord ; à chaque coude, la rive montagneuse, érodée par le fleuve, fait contraste avec la rive d'alluvions, qui

des vents du nord-est ; c'est une baie en eau profonde qu'aucun torrent ne vient ensabler, à la différence de Dulcigno, l'autre port monténégrin, qui n'est qu'une simple crique ensablée et sans protection. La Compagnie d'Antivari, qui n'est qu'au capital de 4 millions de k., ne demanderait pas mieux que de se faire racheter par une compagnie puissante.

(1) Ou Lessandra.

doit être inondée aux hautes eaux. A Rieka, le bateau accoste au débarcadère, et le service automobile ou une voiture particulière escalade la route de montagne qui conduit à Cettigné ; il faut presque trois heures pour franchir les 15 kilomètres qui séparent les deux villes, mais cette dernière est située à 650 mètres au-dessus de la première.

Aucune leçon de chose n'est comparable à celle qui ressort d'une excursion ainsi faite de Scutari à Cettigné. Voici deux peuples, l'un albanais, l'autre monténégrin, qui sont voisins autant par leurs mœurs, leur esprit d'indépendance, leur goût des armes, leurs aptitudes physiques que par leur habitat géographique et leurs montagnes semblables. L'un est aussi peu riche que l'autre, et leurs contrées ne diffèrent guère de fertilité. Or, aux abords de Scutari, ni routes, ni moyens de communication n'existent ; ceux que les Turcs ont établis jadis sont laissés sans entretien ; au Monténégro, dès Rieka, Vir-Bazar ou Plavniça, un réseau de routes fort convenables a été tracé, et la route de montagne, comme celle que je suis en ce moment vers Cettigné, est parfaitement établie : par des contours appropriés et d'ailleurs très pittoresques, elle escalade les rochers de calcaire blanc et dénudé de ce pays si improprement appelé Tsernagora ou montagne noire ; des chemins de fer auraient été très dispendieux à établir; le Gouvernement a eu l'initiative d'organiser un des premiers services réguliers d'auto-

LAC DE SCUTARI. — BARQUE AMENANT DE VIR-BAZAR UN OFFICIER MONTÉNÉGRIN.

LAC DE SCUTARI. — BARQUE A FOND PLAT FAISANT LE SERVICE DES PASSAGERS.

mobiles sur routes. Ce sont les Autrichiens qui en ont obtenu la concession ; la raison en est d'ailleurs simple : pour gagner l'Adriatique de Cettigné, il faut descendre en territoire autrichien à Cattaro, si l'on ne veut pas faire le détour immense par Antivari ; la route des voyageurs restera toujours cette voie directe qu'on franchit en moins de trois heures, alors qu'il faut huit heures sans arrêt et trois transbordements pour gagner le port monténégrin le plus proche ; le service des automobiles de Cettigné à Cattaro devait donc solliciter l'autorisation de traverser le territoire autrichien, et l'Autriche ne l'a accordée qu'à la condition que ses nationaux obtiendraient la concession du service (1).

(1) C'est la Compagnie Laurin et Klément de Bohême qui est concessionnaire de ce service automobile ; elle exploite pour l'instant trois lignes : celle de Rieka à Cettigné, celle de Cettigné à Cattaro, celle de Cettigné à Podgoriça ; elle doit étendre son service, mais cette extension est subordonnée à l'établissement de routes larges et en pente douce. Le service est encore insuffisamment assuré : pendant la saison d'été, il n'y a qu'un départ par jour en chaque sens, et la voiture contient huit places au maximum ; aussi les touristes ne trouvent-ils que difficilement de la place ; d'ailleurs, ce n'est que demi-mal : j'ai fait ces divers trajets en voitures particulières et en automobiles ; ceux-ci coûtent moins cher (6 couronnes de Cettigné à Cattaro, par exemple ; une voiture particulière est payée 20 couronnes de Rieka à Cattaro), ils vont plus vite, surtout à la descente (de Cettigné à Cattaro, on ne met guère que deux heures et demie en automobile, alors qu'en voiture il faut quatre heures ; pour monter de Rieka à Cettigné, il faut presque trois heures en voiture et une heure et demie en automobile) ; mais on est terriblement cahoté à chaque tournant et couvert de particules calcaires insupportables ; le trajet vaut qu'on l'accomplisse plus lentement et sans le voile de cette poussière.

La tenue des villes n'est pas un moindre sujet de comparaison. Voici Scutari, capitale d'un vilayet, grand centre des relations commerciales entre l'Occident et l'intérieur ; sa population est d'au moins 30 000 âmes, peut-être 40 000 ou 50 000. Les eaux se pressent à ses portes ; elle n'a su, cependant, ni établir une voirie, ni assécher ses marécages, ni régulariser le cours du fleuve qui l'entoure et l'inonde, ni entretenir ses rues, ni organiser des canalisations d'eau ; c'est la négligence radicale et systématique. Cettigné, si elle est la capitale d'un royaume depuis 1910, ne contient guère plus de 4000 habitants ; ses maisons sont toutes des plus modestes ; le palais du roi Nicolas est un simple bâtiment à un étage avec un large perron, et seule la présence d'un écusson et d'une sentinelle le différencie des demeures voisines ; la ville ne se compose que d'une seule artère, la Katounska Oulitsa, le long de laquelle se pressent les maisons, comme dans les gros villages d'Europe ; sa situation, à 700 mètres d'altitude environ, au cœur d'un massif calcaire, au centre d'un cirque de montagnes dont les flancs sont presque déboisés, dans un climat rigoureux, rendant malaisée toute culture, entrave le développement d'une cité. Cependant la propreté est parfaite, les rues entretenues, la voirie surveillée, l'éclairage public assuré par l'électricité et les moyens de communication commodes avec l'intérieur et la côte.

C'est de Cettigné que, par une route déjà fameuse et bien connue des touristes, on rejoint la Dalmatie : le chemin est tracé en pleine roche, et de ses méandres un panorama radieux se déroule devant les yeux, embrassant la côte et la mer à l'infini et sous vos pas à pic les bouches du Cattaro aux golfes profonds, montagneux et verdoyants, baignés jusqu'au pied des monts par l'eau bleue de l'Adriatique.

Cette voie d'accès vers Scutari restera longtemps celle préférée par les touristes ; la beauté de la rade naturelle de Cattaro invite au débarquement ; l'aspect magique des eaux éclairées, de la verdure littorale et de la masse rocheuse des montagnes au pied desquelles la ville est nichée, le pittoresque de celle-ci, avec ses fortifications, sa vieille chapelle catholique, son église serbe, ses forts, charment toujours le voyageur, qui goûtera d'autant plus la douceur de la rive et du climat qu'il quittera les sites rudes et les rigueurs de l'arrière-pays.

La troisième voie d'accès vers Scutari par la Boyana était tout entière en territoire turc : cela seul explique pourquoi elle n'était pas mise en valeur. Mais cette question se rattache au problème plus général des communications entre la plaine de Diakovo, Scutari et l'Adriatique, que je voudrais maintenant exposer dans son ensemble.

RENSEIGNEMENTS PRATIQUES

Scutari possède un hôtel médiocre, mais suffisant, de même que Cettigné. La ville ne présente pas grand attrait ; c'est le dimanche qu'elle est le plus intéressante, à cause des costumes à la sortie de l'église ; en quelques jours on peut visiter ses environs et son lac.

Si l'on va ensuite vers le sud de l'Adriatique, on prend le bateau du lac le matin ; à Novi-Bazar, on débarque vers midi, et le petit train vous conduit pour le soir à Antivari, où les bateaux du Llyod et de la Puglia font escale.

Si l'on rejoint Trieste, Fiume ou Venise, on a intérêt à passer par Cettigné. Partant à dix heures de Scutari, on est à quatre heures et demie à Rieka ; une voiture particulière vous conduit en trois heures à Cettigné (20 couronnes) ; de Cettigné à Cattaro, des automobiles autrichiens font le service en trois heures ; le prix est minime (6 couronnes), mais on y est très mal, cahotté terriblement, couvert d'une poussière de roches qui pique les yeux et cache le paysage. La voiture particulière est préférable. A Cattaro, les bateaux du Llyod font escale. Même si l'on va dans le sud, on peut prendre ce détour ; de Cattaro à Antivari. le bateau ne met que six heures. A Antivari un hôtel suffisant existe comme à Cettigné, et plusieurs offrent un gîte aux nombreux passagers de Cattaro. Aucun n'est encore bien installé. Ces excursions de Scutari à Antivari et de Scutari à Cettigné et Cattaro sont très belles et rentrent dans les voyages courants ; je recommanderai aux personnes ne voulant aller qu'à la porte de l'Albanie de traçer un circulaire Antivari-Vir-Bazar-Scutari-Rieka-Cettigné-Cattaro, qu'elles suivront agréablement en y consacrant une semaine.

CHAPITRE XI

LES COMMUNICATIONS ENTRE LA PLAINE DE DIAKOVO, SCUTARI ET L'ADRIATIQUE

Les communications entre la plaine de Diakovo et Scutari : le Drin ; la route de Prizrend à Scutari ; le projet d'ensemble des voies de communication. — Les communications entre Scutari et l'Adriatique : le projet de Scutari, port de mer.

Si l'on regarde une carte de géographie physique, on voit, marquées dans le massif de l'Albanie du Nord, deux profondes dépressions : celles des deux Drin, l'une dirigée de l'est à l'ouest et comportant un coude immense vers le nord, l'autre dirigée du nord au sud. La première, celle du Drin blanc, est la seule voie naturelle conduisant de la plaine de Diakovo et, par suite, de la Turquie du Nord à l'Adriatique ; la vallée du Drin noir mène à Dibra et Okrida, d'où l'on peut gagner aussi la mer ; mais le trajet est considérablement allongé, et il n'atteint celle-ci que beaucoup plus au sud, à dix heures de bateau d'Antivari et à cinq heures de San Giovanni di Medua.

Quelle est la valeur de ces voies de communication

naturelles? Pourrait-on créer de nouvelles routes ? C'est un problème dont on sent l'intérêt. Il n'existe aujourd'hui aucune communication directe entre les deux rives de la péninsule balkanique ; il en faut faire le tour soit au sud par bateau, soit au nord par chemin de fer. Il n'existe pas davantage de voie de pénétration entre le littoral adriatique de cette péninsule et tout l'Orient de l'Europe : du sud de la Russie, de la Roumanie, de l'est de la Hongrie, de la Bulgarie, de la Serbie, de la Turquie, on ne peut gagner directement l'Adriatique et, par suite, l'Italie et le bassin de la Méditerranée occidentale ; le même détour est rendu nécessaire par l'absence de voie de communication entre les plaines de Kossovo ou de Diakovo et l'Adriatique. Dès lors, au point de vue économique, cette mer est, sur sa rive orientale, une mer morte ; un cabotage insignifiant de la Dalmatie en Grèce transporte le commerce de ports qui ne desservent aucun arrière-pays.

L'importance du massif montagneux parallèle à la côte est la cause première de cette situation ; sur son propre territoire, l'Autriche-Hongrie n'a rejoint la côte dalmate à l'intérieur que par une voie ferrée étroite et lente, qui, d'ailleurs, n'est reliée directement ni à l'orient de l'Europe, ni à la côte de la mer Égée. La Turquie a rencontré d'autres obstacles : la politique de son Gouvernement, son incurie administrative et la méfiance des tribus albanaises.

Ces obstacles ne sont pas levés : quand le Gouvernement a paru disposé à faire construire une ligne ferrée rejoignant Scutari, il y voyait moins un profit économique qu'un avantage politique, un moyen de domination sur l'Albanie ; mais cette considération même accroît l'hostilité des tribus à tout projet de ce genre ; aussi celui-ci ne deviendra-t-il pratiquement exécutable qu'au jour où la paix et la confiance régneront en Albanie ; jusqu'à ce moment, toute tentative serait sans lendemain ; même si les travaux et la voie étaient assurés par la protection des troupes, il serait impossible de maintenir celles-ci à l'intérieur du pays durant l'hiver long et rigoureux, et les Albanais pourraient à leur guise entraver la circulation et détruire la voie.

La paix établie, quels moyens de communication seraient praticables? Le fleuve est inutilisable en été à cause du manque d'eau, en hiver ou au printemps à cause de la violence du courant, de la plaine au pont des Vizirs, j'ai pu le constater moi-même. Certains commerçants de Diakovo et de Scutari prétendent qu'avec quelques travaux de régularisation on pourrait rendre le Drin navigable à partir de Spac et de là améliorer la piste qui conduit à Diakovo par la montagne sans s'élever à plus de 700 mètres. Cette route présenterait un intérêt local ; l'exploitation des forêts et la mise en valeur de la Haute-Albanie serait facilitée par la possibilité d'un transport fluvial assez étendu ; le

passage commode à Diakovo par une bonne route permettrait le développement de cette région. Mais ce projet est fondé sur une hypothèse invérifiée : la navigabilité du Drin jusqu'à Spach (1); il met bout à bout une voie d'eau, une voie routière et sans doute une voie ferrée ; enfin Diakovo n'est pas le point désigné pour être le grand marché de la plaine ; c'est une ville délaissée ; Prizrend, Ipek et Mitrovitza sont les vraies têtes de ligne à travers les montagnes.

Simple route ou voie ferrée, une voie de communication pourrait suivre deux tracés désignés par la nature : les dépressions des deux Drin. On a bien parlé, dans les conversations de chancelleries, d'un autre projet passant par Ipek et le Monténégro ; mais ceux mêmes qui l'ont lancé, — j'en ai l'aveu, — le savaient irréalisable ; jamais la Turquie n'aurait consenti à faire passer chez le voisin la voie qu'elle désire (2). Même en l'absence de cette considération

(1) D'après l'ingénieur du vilayet de Scutari, le Drin, fleuve à pente rapide et à cours désordonné, serait assez difficilement rendu navigable ; il faudrait, d'après lui, construire des écluses énormes pour diminuer la pente ; enfin le courant puissant ne permettrait de se servir que de larges barques très plates, qu'on remonterait avec peine, en les faisant tirer ; l'exportation de certains produits pourrait trouver à cet aménagement du Drin des bénéfices ; mais ce fonctionnaire se demande s'ils correspondent à l'importance des travaux qui seraient nécessaires.

(2) Ce projet de ligne, dite « ligne monténégrine », suivrait le tracé Antivari-Vir-Bazar-Podgoriça, puis rejoindrait Ipek et Mitrovitza ; d'après d'autres, il gagnerait directe-

politique, qui paraît disparaître aujourd'hui, la ligne serait un contresens géographique ; les désirs du Monténégro pourraient l'amener à tenter de forcer la nature ; mais, s'il est maître de Scutari, aucune considération ne le pressera plus à faire construire une voie ferrée qui devrait franchir le chaos du massif monténégrin. Des deux tracés que l'on peut donc envisager, l'un n'a été reconnu par personne, l'autre par un seul homme, M. Briat, l'ingénieur du vilayet de Scutari. Celui-ci longerait le Drin de Prizrend à Scutari ; l'autre suivrait ce cours de Prizrend jusqu'à Kuksa, puis le cours du Drin noir, jusqu'en un point à déterminer et de là gagnerait l'Adriatique. C'est entre ces tracés qu'il faudra choisir ; quelle en est la valeur et quelles sont les possibilités d'exécution?

Il est curieux d'observer que les projets actuels ne tendent qu'à faire renaître un état de choses ancien. Avant la construction des chemins de fer de Roumélie, Scutari et la voie du Drin étaient la grande route de transit vers Prizrend, Uskub, Prichtina, Sofia, Belgrade, Widdin, toutes villes turques à cette époque ; la navigation du Danube n'était

ment la Bosnie et la Serbie par Nikitch. Ce serait en tout cas la suite de la ligne existante de la Compagnie italienne d'Antivari ; après Podgoriça, la ligne rencontrerait les plus grands obstacles.

pas organisée, ses bouches n'étaient pas ouvertes, et le commerce de l'Occident et du bassin méditerranéen vers le nord de la Turquie passait par la piste actuelle qui longe le Drin et était alors mieux entretenue, et par la Boyana, navigable à cette époque. Scutari était, à ce moment, le grand port d'importation, le grand marché de transit vers l'intérieur.

Les événements économiques et politiques se sont déroulés : les lignes vers Constantinople et vers Salonique ont été construites et ont attiré à ce dernier port toutes les marchandises destinées à l'intérieur ; l'ouverture des bouches du Danube, l'indépendance de la Serbie et de la Bulgarie ont rejeté vers d'autres lieux le commerce qui passait par la route du Drin ; la négligence du pouvoir et la politique d'isolement de l'Albanie ont achevé l'œuvre.

Scutari est devenue une ville du passé ; sa décadence se fait sentir en toutes choses : jadis, ses bazars constituaient un dépôt immense de marchandises d'Occident qui attendaient leur acheminement vers l'intérieur ; aujourd'hui, c'est un marché, où ne se font presque que des transactions locales ; chose remarquable, le commerce avec des régions éloignées de la péninsule balkanique n'est presque plus un commerce d'importation comme jadis, mais d'exportation vers l'Occident ; c'est ainsi que les porcs des pays serbes s'embarquent en partie ici pour l'Italie ou la France. Par surcroît,

la maladie des vers à soie a tué l'industrie locale de la soierie, et Scutari tend à devenir une ville morte. La naissance et le développement d'Antivari auraient bientôt fait le reste, si le Gouvernement turc, qui n'y prenait garde, y devait maintenir sa domination. La victoire monténégrine serait peut-être le salut de Scutari.

L'ancienne voie routière, qu'indiquait la nature des choses, faillit être régénérée par la voie ferrée, dès le début de l'ère des constructions de chemins de fer en Turquie. Avant même l'achèvement du réseau de Roumélie, le Gouvernement turc fit étudier une grande ligne partant de Ferizovitch, — point que j'ai signalé comme la porte des plaines de Kossovo et de Diakovo, — qui gagnait Scutari et San Giovani di Medua par Prizrend et la vallée du Drin. Un capitaine d'état-major, Lecoq, étudia ce projet, pour une Commission officielle entre les années 1875-1878, et peut-être ses études existent-elles encore quelque part ; la Commission se déclara favorable à ce projet ; mais la guerre russo-turque interrompit longtemps toute nouvelle initiative. Le projet ancien était d'autant plus indiqué que, aucune construction de voie ferrée n'étant alors effectuée, la route la plus courte pouvait être choisie. Or, à Ferizovitch, on se trouve à 298 kilomètres de Salonique et par le Drin seulement à 200 de San Giovani di Medua ; si l'on compare la distance des grands ports de Bari, Trieste et Marseille à Medua et à

Salonique, on voit qu'ils sont situés à 120, 250 et 800 milles du premier, alors qu'ils ne sont pas à moins de 760, 1 000 et 1 200 milles du second.

Les anciennes voies commerciales ayant été détournées, est-il possible de les faire revivre? Il importe d'abord de savoir si, sans des frais de construction trop élevés, on pourrait construire une plate-forme large qui pourrait de suite supporter une voie ferrée ou servir temporairement de route, selon les conceptions que l'on adopterait. Cette reconnaissance d'ingénieurs a été accomplie par l'ingénieur du vilayet, et de ses notes, que j'ai étudiées sur place avec lui, voici ce qu'il résulte : de Scutari, la voie pourrait gagner la rive droite du Drin directement par Renci et Mazreka (1) ; elle la suivrait jusqu'à Komana, passerait en cet endroit sur la rive gauche jusqu'à Fierza, Spach et le pont des Vizirs, c'est-à-dire le long du coude du Drin. Le coude du Drin est encore inconnu, et on ne peut se fier aux renseignements des cartes ; le pont des Vizirs, où j'ai passé et où commence le coude, est coté par la carte autrichienne, comme situé à 229 mètres ; calculé barométriquement, il serait en réalité à 246 mètres (2) ; dans cette partie de la

(1) *Mskala* sur la carte autrichienne.

(2) Autre exemple : sur la carte autrichienne, la rivière Sala ou Chala tombe droit dans le Drin, dont le cours est nord-sud, Skvina étant à quelques kilomètres au sud ; en réalité, le Drin fait en cet endroit un coude marqué; la rivière Chala s'incurve aussi vers le Sud et vient tomber en face de

vallée, de Komana à Skvina, d'une part, et du pont des Vizirs à Fierza d'autre part, on ne rencontre aucune difficulté sérieuse. Entre Skvina et Fierza, l'angle aigu du Drin creuse une gorge profonde, plus ou moins étroite selon les endroits ; on ne peut l'éviter en coupant par la voie que suit la piste actuelle de Komana à Puka et de Puka à Spac ; il faudrait passer de 300 à 900 mètres, redescendre à 550, puis regagner 900 pour rejoindre le Drin à 300 mètres. Il faut donc suivre la vallée, quoique très encaissée ; il n'y a pas d'obstacle important de Fierza à Apripa, à la pointe du coude ; mais entre Apripa et Merturi, à l'endroit où le Drin fait dévier brusquement ses eaux vers le sud, le fleuve coupe une falaise à pic de 1 200 mètres ; M. Briat, pour l'examiner, dut se faire descendre par des cordes ; personne n'y a jamais passé, et la piste traverse la montagne loin du cours du fleuve ; les observations de cet ingénieur montrent que, sur les cartes, le coude est exagéré et qu'il n'y a vraiment que 12 kilomètres très difficiles et 8 autres assez malaisés. Le Drin passe en pleine roche, et partout on peut élever un mur de soutènement sur le fond rocheux du lit ; en quelques endroits, on devra peut-être construire un tunnel ; mais la longueur totale des tunnels ne dépassera pas 1 ou 2 kilomètres.

Skvina, située sur la rive droite ; sur la rive gauche, plus au nord, est placée Brignela.

De ces observations, il résulte que le passage présente des difficultés, mais qu'elles seraient loin d'être insurmontables et qu'à l'exception d'une vingtaine de kilomètres le coût de construction serait normal.

Le coude du Drin passé, on peut rejoindre la plaine de Diakovo par deux voies : si à Fierza la route traverse le Drin et s'engage dans la vallée de la Valbona, on gagne aisément Diakovo ; actuellement, les voitures à bœufs passent facilement de Diakovo à Fierza, et les montagnes de Bistris, marquées sur les cartes, n'existent pas ; la grande chaîne passe au coude du Drin, qui la coupe en son point le plus élevé ; la piste ne traverse à Bistris qu'un simple seuil de 500 mètres d'altitude, qu'un chemin de fer franchirait en lacets ou par un tunnel de 1 kilomètre et demi environ.

L'autre route longerait le Drin et gagnerait Prizrend sans la moindre difficulté, comme je l'ai montré, en décrivant cette piste ; de là, le tracé est indiqué par le chemin existant vers Ferizovitch, la vallée de la Morava et Zibetché ; à la première ville, on coupe la ligne actuelle d'Uskub à Mitrovitza ; à la seconde, la ligne d'Uskub en Serbie ; par cette dernière et les raccords nécessaires, la plaine de Diakovo serait reliée à l'Europe orientale.

Si la conception maîtresse est de relier l'Orient de l'Europe à l'Adriatique par la route la plus courte, le tracé naturel est celui de la vallée de la Morava,

Ferizovitch, Prizrend, Kuksa. Celui passant par la vallée de la Valbona et Diakovo ne serait indiqué qu'au cas où l'on voudrait gagner Mitrovitza (1) ; le défaut de ce projet serait l'allongement assez marqué du trajet entre Scutari et toutes les régions situées au nord et à l'est du défilé de Kachanik ; d'autre part, la ligne par Prizrend et Kuksa offre cet autre avantage qu'elle se confondrait jusqu'en ce dernier point avec une grande artère nord-sud, qu'il faut prévoir, gagnant directement, par Kuksa et la vallée du Drin noir, Dibra, Okrida, Koriça, Janina, Preveza ou Arta. Si cette vue est exacte, Prizrend deviendrait la tête de ligne vers l'intérieur, et c'est de là que pourraient partir des voies de raccordement vers Diakovo, Ipek et

(1) Ce projet de faire passer par Diakovo et Mitrovitza la ligne de communication est né des préoccupations causées par le contrat passé entre le Gouvernement turc et la Compagnie des chemins de fer orientaux ; la Compagnie a obtenu un droit de préférence pour toute ligne construite dans un certain périmètre autour de sa concession ; si donc un chemin de fer devait couper à Ferizovitch la ligne actuelle, il faudrait préalablement racheter le doit consacré par le firman de concession. De là est venue la pensée de tourner la difficulté en poussant la ligne nouvelle vers Mitrovitza par Diakovo et Ipek ; par la vallée de l'Ibar et de la Morava ou par l'Ibar et Kragujevac, la liaison serait assurée avec les voies existantes de Serbie et d'Europe ; on fait remarquer que Mitrovitza serait, par cette route, à 230 kilomètres de Scutari, alors qu'il est à 360 kilomètres de Salonique ; de Diakovo un embranchement pourrait rejoindre Prizrend et la région de Ferizovitch. Mais il paraît vraisemblable qu'un arrangement sera conclu avec la Compagnie des Chemins de fer orientaux.

Mitrovitza, en empruntant exactement le tracé que j'ai suivi et décrit dans la première partie de ce récit.

Un projet un peu différent a aussi été envisagé (1): le chemin de fer emprunterait les voies dont je viens de parler de Ferizovitch à Prizrend et Kuksa ; mais au lieu de suivre le Drin à partir de Kuksa après le confluent des deux Drins, il remonterait le Drin noir, comme le chemin de fer allant au sud vers Okrida et Janina ; puis, en un point donné, probablement à Dibra, il gagnerait Scutari en descendant la vallée du Mati.

Sous cette forme, le projet paraît peu satisfaisant. La critique que j'en fais est fondée sur une vue d'ensemble du futur réseau en Europe et, notamment, en Albanie ; il me paraît devoir être ainsi conçu : une ligne doit être considérée comme l'artère centrale du réseau, traversant la péninsule balkanique du sud au nord ; ce serait l'arête principale du système avec des voies latérales rejoignant les deux mers ; cette ligne maîtresse peut être soit Zibetché - Ferizovitch - Prizrend - Kuksa - Okrida - Janina-Preveza ou Arta (2), soit Uskub-Monastir-

(1) D'après des informations datant de 1911, c'est celui qui aurait été envisagé dans la concession accordée à la Régie générale de chemins de fer et de travaux publics.

(2) De Kuksa, la ligne rejoindrait Dibra sans difficulté après avoir franchi un petit resserrement de suite après Kuksa, et traversé de Debrova à Dibra la fertile vallée de Dibra ; de Dibra à Struggla, le Drin noir est encaissé dans une gorge, mais elle n'est pas très resserrée, et un sentier y

LAC DE SCUTARI. — ILE DE LESSENDER (Voir page 159).

DE SCUTARI A CETTIGNÉ. — BARQUE SUR LE FLEUVE RIEKA.

frontière grecque-Athènes ; ces deux routes parallèles ne s'excluent d'ailleurs pas forcément ; mais, si l'on fait l'une, l'autre peut être reculée pour un temps indéterminé. Le premier tracé a paru plus en faveur ; il réunissait l'Albanie au reste de l'empire ; il fait passer par l'ouest de la Turquie le transit de l'Europe orientale, met en valeur l'Albanie et les ports turcs sur l'Adriatique, est appuyé par des groupes influents et par la France et la Russie ; le second tracé est désiré par l'Autriche et la Grèce, et, s'il profitait à la Turquie, sera avantageux surtout pour Athènes (1) ; Salonique pourrait d'ailleurs être atteinte par la concurrence que lui ferait désormais le Pirée. Si la Serbie et la Grèce étendent leurs territoires, la première plaidera pour le premier tracé, la

passe ; à Struggla, la voie contournerait le lac d'Okrida par Okrida et Pogradec, selon le tracé d'une piste existante, puis descendrait à Korica et Janina et gagnerait le golfe d'Ambrazzi, où les grands bateaux peuvent entrer en tout temps.

(1) La Grèce est le seul État européen où l'on ne peut se rendre par voie ferrée (le Monténégro excepté) ; si la liaison était établie, Le Pirée pourrait devenir le port d'embarquement des voyageurs vers l'Égypte et l'Inde, à la place de Brindisi ; la voie naturelle serait d'Uskub à Athènes par Perlepé, Monastir, Kastoria, Velestino et Calambaca ; des raisons politiques, avant la guerre des Balkans, avaient fait proposé par la Grèce le tracé Larissa-Pappapouli (voie existante jusqu'à la frontière), Platamona et Ghida (sur la ligne de Salonique) ; ce tracé suivait la ligne du rivage. Le Gounement turc, préférant une voie plus sûre en cas de guerre, proposait une ligne partant de Veria (sur la ligne Salonique-Monastir) et gagnant Elassona et Larissa par Ibelli et Serfidge ; d'ailleurs il en aurait retardé le plus possible la construction.

seconde pour l'autre, et il y a par suite quelque chance qu'on les réalise assez rapidement tous les deux.

Si le premier tracé est adopté, il rejoint la Serbie et l'Europe centrale et orientale par la voie existante d'Uskub à Nisch et par de nouvelles voies de raccordement ; la Bulgarie serait en communication directe par la voie de Kumanovo à Kustendil ; les jonctions au nord ainsi déterminées, la voie principale serait rejointe à l'est et à l'ouest par les voies latérales suivantes : à Ferizovitch, par la ligne existante vers Mitrovitza et la Bosnie d'un côté, par celle vers Salonique de l'autre ; à Prizrend, par une route secondaire vers Diakovo, Ipek et peut-être Mitrovitza ; à partir de Kuksa, en un point à déterminer par une ligne vers Scutari ; à Okrida, par un raccordement vers Durazzo d'une part, et, d'autre part, vers Monastir, d'où le chemin de fer déjà exploité gagne Salonique. De cette manière, une véritable arête dorsale de la péninsule est constituée ; elle répond aux divers besoins : la jonction de l'orient de l'Europe à l'Adriatique est assurée par la ligne de Scutari en ce qui concerne le nord de l'Adriatique, par la ligne de Durazzo au centre, par le terminus de Preveza ou Arta au sud ; la liaison des deux mers est établie par les voies latérales, situées dans le prolongement l'une de l'autre, de Durazzo à Okrida et d'Okrida à Monastir et Salonique (1).

(1) En juillet 1911, ont été signés entre le Gouvernement

Cette vue d'ensemble garde sa valeur, qu'il s'agisse de la construction de chemin de fer, du simple établissement d'une route, ou enfin de la pose d'une solide plate-forme supportant une chaussée pour service d'automobiles, susceptible d'être ultérieurement utilisée par une voie ferrée.

C'est en pensant à ce plan que je critique le projet de faire partir de Dibra la voie destinée à gagner Scutari ; ce serait un allongement considérable de tous les trajets, soit qu'il s'agisse de gagner Scutari, soit que l'on considère la liaison à l'Eu-

turc et le représentant de la Régie générale française des chemins de fer des contrats visant ces études et à leur suite les concessions de chemins de fer dans les directions générales suivantes : 1° une ligne Mrdaré (à la frontière serbe, d'où l'on peut gagner le chemin de fer existant de Nisch à Uskub par le grand détour de la vallée de la Toplica et de ses affluents), Prichtina, Prizrend, Kuksa, Dibra, Okrida, Koritza, Janina et l'Adriatique, en un point à choisir en face de Corfou probablement ; le tracé prévu est celui que nous indiquons, sauf de Prizrend à la frontière serbe, où par sa longueur et ses détours il est particulièrement mal choisi ; 2° le raccordement de Monastir à Okrida par Resna ; 3° la liaison de Prizrend à Scutari ; 4° le raccordement de Monastir à la ligne Uskub-Salonique et à la frontière bulgare par un tracé Monastir-Gradsko-Ichtib-frontière bulgare. La Société allemande de Monastir-Salonique (qui réclamait le droit de construire Monastir-Durazzo) et la Société autrichienne des chemins de fer orientaux (qui réclamait le monopole de toute voie traversant sa ligne) ont protesté contre ces concessions. En avril 1912, sur la demande du Gouvernement turc, cinq brigades d'ingénieurs français ont été envoyées par la Régie générale pour étudier les tracés de ces chemins de fer dits « Réseau d'Albanie ». Les premiers travaux ont été interrompus par les événements. En même temps la construction de la ligne vers la Grèce par Karaferia était réservée à la Société Monastir-Salonique, mais pour une date ultérieure

rope orientale ; de Dibra, d'ailleurs, le débouché naturel serait plutôt Durazzo. Ce projet ne serait à retenir que si des tracés plus courts étaient d'une extrême difficulté, ce qui n'est pas, ou s'il était d'une grande facilité d'exécution, ce qui n'est pas non plus : pour rejoindre de Dibra la vallée du Mati, la voie devrait franchir une région fort montagneuse.

Toutefois, une suggestion peut être retenue dans ce projet : c'est celle d'examiner si Scutari ne pourrait être atteint par une autre route que celle du Drin. A cet égard, je me suis demandé si on ne pourrait trouver une voie de passage à travers le territoire mirdite. Si l'on examine une carte, on voit qu'en partant de Kuksa le tracé suivant le Drin s'incurve fortement dans le Nord ; pourrait-on trouver un tracé plus facile d'exécution et d'une longueur à peu près semblable en l'incurvant dans le Sud ; on aurait cet avantage d'ailleurs de suivre plus longtemps la grande artère médiane ; on se rapprocherait, d'autre part, de Dibra et de la plaine cultivée, dont cette ville est le centre ; enfin on traverserait le territoire mirdite sensiblement plus peuplé que le territoire du Drin, plus fertile et dès aujourd'hui plus accessible.

Malheureusement, je n'ai pu reconnaître la route dans son entier ; de Kuksa les dissentiments des tribus m'ont forcé à gagner Orosch et la Mirditie par la route de la montagne, au lieu de remonter le

Drin noir et de rejoindre ensuite Orosch par une vallée, un col ou un passage utilisable. Je suis donc réduit à formuler une suggestion, sans pouvoir donner un avis en connaissance de cause. Le tracé à étudier partirait de Kuksa, remonterait la vallée du Drin noir et de la Mota Lurese et de cette vallée rejoindrait soit la vallée du haut Fani, soit Orosch ou ses environs ; de là on peut parvenir à Scutari par les pistes que j'ai suivies. La première et la troisième partie de ce trajet sont praticables ; sur la seconde, il n'existe aucun renseignement : on peut évaluer entre 5 et 10 kilomètres sa longueur ; si petite que soit cette distance, elle n'en a pas moins une importance capitale, car la région est traversée par une chaîne de 1 000 à 1 500 mètres de hauteur.

Si cette route, après examen, est regardée comme trop malaisée à construire, j'estime qu'il faut en revenir résolument au tracé côtoyant le cours du Drin noir, puis du grand Drin, jusqu'à Scutari.

La possibilité technique d'établir une voie de communication ainsi définie, en peut-on déterminer la valeur économique? Cette valeur est certaine, quoiqu'il soit malaisé d'affirmer que le trafic en serait à lui seul suffisamment rémunérateur. Ses principaux éléments seraient les voyageurs se rendant de l'Europe orientale et de Turquie vers l'Italie et le bassin de la Méditerranée occidentale, ou réciproquement, les marchandises transitant des régions

de Diakovo et de Kossovo, des plaines d'Uskub et de Macédoine, de Serbie et même de la Bulgarie occidentale, enfin le commerce local ; ce commerce serait peu important au début, mais se développerait si le pays était pacifié ; les plaines de Vieille-Serbie produiraient en abondance du blé, du maïs, du vin excellent sur le flanc des collines, des melons, des fruits, tous les légumes d'Europe ; l'intérieur, aujourd'hui presque inculte, est particulièrement riche en forêts ; les pins et les chênes sont d'une superbe venue et s'étendent jusqu'au fleuve Mati, à 30 kilomètres au sud d'Orosch ; ce sont d'immenses forêts de pins, qui couvrent le triangle que délimite le coude du Drin ; plus loin, ce sont les chênes qui dominent, notamment dans la Mirditie méridionale ; mais dans toute la contrée, ils se retrouvent ; on coupe ses pousses pour les troupeaux de chèvres, qui ne peuvent se nourrir des branches de sapins ; on sait qu'on ne peut faire flotter sans inconvénient que le bois de chauffage ; aussi, pour exploiter utilement les magnifiques arbres des forêts albanaises, est-il nécessaire de se servir d'un autre moyen d'expédition que des radeaux aménagés sur les rivières et le Drin.

Une autre source de commerce local pourrait être la mise en valeur de certaines parties fertiles de l'Albanie des montagnes du Nord, notamment de la Mirditie et surtout de la vallée de Dibra : cette large vallée, arrosée par le Drin noir, presque

fermée par deux défilés au sud vers Okrida, au nord vers Kuksa, est recouverte d'alluvions très propices à la culture ; le pays est même aujourd'hui assez habité ; la race paraît faite d'un mélange d'Albanais et de Bulgares aujourd'hui albanisés et convertis à la religion musulmane ; le « Dibran » est plus voyageur que ses compatriotes des autres tribus ; il va volontiers loin d'Albanie et, à Constantinople, amasse un petit pécule et revient dans son village vivre tranquillement et cultiver pour lui-même ses champs fertiles. A la différence des autres parties de l'Albanie des montagnes du nord, le pays de Dibra est occupé par une population déjà assez dense, qui se groupe en villages, au lieu de demeurer dans des fermes disséminées ou des koulé isolés. Si les produits du pays pouvaient être expédiés, les habitants pourraient mettre en valeur cette vallée et fourniraient des éléments d'un trafic local.

Ce trafic, pour faible qu'il soit, n'est donc pas inexistant ; il se développera, à mesure que les produits du sol seront exploités, que l'aisance des habitants croîtra et que la richesse engendrera des besoins aujourd'hui absents.

Mais, de même que la construction et l'exploitation de ces voies de communication ne seront pratiquement possibles que si le pays est pacifié, de même cette mise en valeur ne peut être envisagée que si l'Albanie est tranquille et les Albanais rassurés. L'établissement d'une voie ferrée vers l'Adriatique

dépend de l'entente avec l'Albanie, et la valeur économique de cette ligne sera proportionnée à la confiance avec laquelle cette race souscrira au pacte d'alliance.

L'exécution de ces projets aura assurément pour conséquence de rendre plus intime les liens économiques et politiques qui rattachent l'Albanie aux dominateurs de la Macédoine, hier turcs ; la pénétration turque en Albanie se serait infiltrée à la faveur de la route et de la voie ferrée ; la politique turc avait donc raison de considérer ces projets comme des moyens d'assurer le loyalisme des habitants, d'affermir la domination ottomane, de consolider l'empire ; un intérêt politique, stratégique et impérial de premier ordre s'attachait à l'exécution de ces lignes. Mais, si cette exécution n'est pas précédée et accompagnée d'un désir véritable d'entente avec l'Albanie, elle ne se fera qu'au prix des plus grandes difficultés, en sacrifiant le sang, l'argent et peut-être l'avenir politique du pays. La question des voies de communication entre la plaine de Diakovo et Scutari, par suite entre le Danube et l'Adriatique, est en étroite dépendance avec la politique qu'aurait suivie hier et les garanties qu'aurait fourni la Sublime-Porte et avec celle que poursuivra demain le maître de la Macédoine.

La liaison assurée entre l'intérieur et Scutari,

un problème reste à résoudre : celui des communications entre Scutari et l'Adriatique.

A l'heure présente, Scutari communique directement avec cette mer par la rivière la Boyana, dont les eaux sinueuses parcourent 41 kilomètres pour déverser dans l'Adriatique le trop-plein du lac de Scutari. C'est l'ancienne Barbana, bien connue des Romains, dont la largeur actuelle est d'environ 200 mètres et la profondeur de 4 à 5 mètres jusqu'à Samric ou Obotti ; plus en amont, la profondeur n'est par endroits que d'un mètre environ, avec tendance à diminuer ; ses deux tributaires, le Kiri et la Drinassa, l'ensablent peu à peu, et leurs dépôts avancent lentement de Scutari vers la mer. Aussi les communications sont-elles difficiles par cette voie d'eau ; elle est aujourd'hui utilisée par des vapeurs monténégrins dépendant de la *Puglia* et par des vapeurs autrichiens du *Lloyd*, qui font la traversée de Scutari à San Giovanni di Medua ; les petits bateaux monténégrins l'effectuent directement ; les Autrichiens opèrent un transbordement à Obotti ; de toute manière, les communications sont difficiles ; chaque année, l'ensablement s'accentue ; on ne peut, depuis longtemps, faire la traversée sur des navires de haute mer ; bientôt, elle ne sera possible que sur des barques à fond plat.

Dans de telles conditions, comment assurer une communication facile et pratique entre Scutari et l'Adriatique? La première pensée a été de relier

Scutari au port de San Giovanni di Medua (1). Ce port, situé à une quarantaine de kilomètres au sud de Scutari, est visité par les navires faisant escale sur la côte albanaise ; il est formé par un ressaut de la côte et ouvert sans protection aux vents du sud ; dangereux en cas de gros temps, il est, de plus, en voie de disparition : le Drin se jette dans la mer à moins de 10 kilomètres au sud, et ses alluvions portées par les flots et les vents, viennent peu à peu combler le port ; c'est, comme à Dulcigno, et dans d'autres baies, l'ensablement progressif, qui ne pourrait être combattu que par des travaux très coûteux. Aujourd'hui les bateaux restent en mer et si, par la construction d'un port, on pouvait leur permettre d'aborder à la côte, on devrait draguer sans cesse le port et établir des digues ruineuses ; Medua ne mérite pas ces dépenses ; il faut le laisser à son triste sort de petite agglomération maritime et administrative sans habitants indigènes et sans avenir, dont la crique ne devrait être utilisée qu'à défaut de tout autre point d'atterrissement.

La liaison de Scutari à Antivari est déjà assurée en partie et pourrait être perfectionnée ; Antivari, port en eau profonde, serait un terminus maritime excellent pour une voie balkanique ; mais il est un territoire monténégrin, et les Turcs voulaient un

(1) Une mission d'ingénieurs a étudié ce projet pour la Société d'*Entreprise générale de la Construction des routes dans l'Empire ottoman.*

port national comme point de départ d'une grande ligne ; d'ailleurs les communications directes entre ces deux villes si rapprochées, pour n'être pas impossibles, ne seraient pas des plus aisées ; un massif calcaire tourmenté et dénudé les sépare, dont les cimes dépassent 1 500 mètres et dont le pied plonge dans le lac de Scutari et la mer Adriatique.

Dès lors, on s'est demandé si on ne pourrait utiliser un port turc, qu'on peut améliorer, Durazzo. De Scutari à Durazzo, par Alesio, la route est facile ; les ponts sur le Drin, le Mati, l'Ismi et l'Arzeu, seraient les seuls importants travaux d'art ; la ligne drainerait tout le commerce de la Mirditie et aurait ainsi un certain trafic local ; mais, de Scutari à Alesio, la distance est de 40 kilomètres et d'Alesio à Durazzo, de 60 ; ajouter un parcours de 100 kilomètres est faire un détour considérable pour des trajets qui pourront compter de 200 à 500 kilomètres, selon que l'on partira de Prizrend ou du Danube.

Par suite, on s'est demandé si la solution ne serait pas de faire de Scutari même un port de mer ; l'ingénieur du vilayet de Scutari a fort étudié cette question, et je lui suis redevable de la plupart des indications techniques qui vont suivre. Dans son ensemble, le projet embrasse les aspects les plus divers (1).

(1) Une Société française, la *Régie générale des chemins de fer et des travaux publics*, a commencé l'étude de ce projet.

Scutari port de mer comporte la régularisation de la Boyana, le rejet du Drin et du Kiri dans leurs anciens lits, l'asséchement partiel du lac de Scutari, l'abaissement des eaux du lac, la mise en culture de 20 à 30 000 hectares de terres arables aujourd'hui inondées, l'amélioration des conditions de salubrité de la ville et la suppression des inondations périodiques qui la ravagent. C'est, on le devine, un grand travail, dont l'estimation se chiffre d'après certains à des dizaines de millions, mais dont les résultats peuvent être de permier ordre pour le développement de cette partie de l'Albanie et l'avenir des voies de communication.

Pour comprendre la base sur laquelle s'appuie le projet, il faut se rappeler le régime des eaux, à Scutari et dans la région : à la sortie des montagnes albanaises, le Drin se divise aujourd'hui en deux branches (1) : l'une garde le nom de Drin et coule au sud à travers une plaine d'alluvions jusque vers Alesio, où il se jette dans l'Adriatique ; l'autre, appelée la Drinassa, remonte vers Scutari, reçoit sous les murs de la ville le Kiri et non loin de la forteresse apporte les eaux lourdes des dépôts des deux rivières à la Boyana, qui vient de sortir du lac et conduit à la mer les apports du Drinassa et

(1) Le Drin blanc a 120 kilomètres environ ; le Drin noir, 150 ; le Drin proprement dit résultant de leur réunion, 100 ; enfin la branche allant vers Alesio a 45 kilomètres, et celle allant à la Boyana, 2 kilomètres.

du Kiri et le trop-plein du lac de Scutari. Ce régime est de date récente et ne remonte pas au delà de 1846 ; avant cette date, le Drin ne se divisait pas en deux branches, mais s'écoulait tout entier au sud vers Alesio ; le Kiri se jetait directement dans le lac et la Boyana rejoignait le Drin un peu au nord d'Alesio, par la vallée d'entre les Deux-Monts (Kneta Baldrius) ; le changement de régime au siècle dernier n'est d'ailleurs que la répétition d'un phénomène très ancien : Tite-Live, par exemple, ne fait pas mention du Drin en parlant de Scutari, mais signale que le Kiri y passe ; cinquante ans après, Pline mentionne le Drin à Scutari ; Ptolémée le fait couler seulement vers Alesio ; au XVe siècle, le Kiri suit le cours actuel ; au XVIIe siècle, il se jette directement dans le lac ; en 1820, il reprend son lit ancien ; en 1816, le Drin coulait encore seulement vers Alesio, au témoignage du consul de France, Fouqueville ; c'est en 1846 qu'il se dédouble à nouveau, en même temps que la Boyana est rejetée vers le cours qu'elle suit aujourd'hui. Ces revirements constants prouvent que le Drin et le Kiri sont deux rivières coulant sur un cône de déjection très caractérisé formé des montagnes albanaises ; elles s'échappent toujours par la plus grande pente ; quand l'abondance de leurs apports a diminué cette pente, elles se précipitent vers l'autre ; quand celle-ci est en partie comblée, elles reviennent à la première, et ainsi de suite ; la force des eaux et

l'importance de ce travail de comblement causent la fréquence de ces revirements.

A leur tour, ceux-ci exercent une influence considérable sur le régime du lac de Scutari : le courant très rapide du Drin et du Kiri entraîne dans la Boyana des galets et des sables en abondance, qui se déposent dans le fleuve d'autant plus vite que la pente diminue et haussent son lit ; cet exhaussement forme une sorte de seuil et fait monter, par contre-coup, les eaux du lac ; le Drin, en effet, débite aux hautes eaux environ 1 500 mètres cubes à la seconde, dont un tiers s'écoule par Alesio et deux tiers par la Drinassa ; la Boyana reçoit en outre 300 mètres cubes du Kiri et 300 mètres cubes du lac, au total 1 800 mètres cubes par seconde, aux hautes eaux ; mais la Boyana, dont le lit a été rehaussé, ne peut, à l'étranglement de Belaj, débiter par seconde que 900 mètres cubes ; par suite, le restant des eaux, impuissant à s'écouler, élève le niveau du lac, inonde la plaine de Scutari, y dépose ses alluvions et en exhausse le niveau. C'est ainsi que toute cette côte albanaise s'est formée : c'est une plaine d'alluvions produites par les dépôts fluviaux ; le rivage de l'ancienne mer Adriatique était au pied des monts ; au large, quelques îles allongeaient leur profil parallèle à celui de la côte ; les alluvions ont rempli les vides, enserré les anciennes îles, qui forment aujourd'hui des montagnes pointant dans la plaine actuelle ; les deltas de la

Boyana, du Drin, comme du Mati, du Scumbi, ont suivi, aux époques historiques, une évolution analogue, qui se continue sous nos yeux : Dulcigno et San Giovanni di Medua s'ensablent et disparaîtront en tant que port, comme a disparu Alesio par exemple, aujourd'hui à 12 kilomètres de la mer, qui était, d'après Diodore de Sicile, un grand port commerçant. D'après Tite-Live, la mer était à 17 000 pas de Scodra ou Scutari, c'est-à-dire que son rivage passait à peu près aux collines de Reci, aujourd'hui à quelques kilomètres dans l'intérieur. Ce travail de colmatage a amené la formation et l'exhaussement du lac de Scutari (1) : celui-ci n'existait pas à l'époque romaine ; à sa place, des marécages s'étendaient jusqu'à Scutari ; la mer était plus près, le lit de la Boyana plus profond, et la plus grande partie des eaux de la région s'écoulaient sans peine ; mais les alluvions gagnent, la mer est repoussée ; le lit de la Boyana est ensablé ; les eaux qui ne peuvent s'écouler assez vite refluent en arrière et à la fois forment le lac et, aux hautes eaux, inondent la plaine ; le lac de Scutari est constitué par le trop-plein des eaux qui ne peuvent s'écouler vers la mer ; le sol du lac est sujet au même travail de comblement que la Boyana, mais beaucoup moins ra-

(1) Le lac a aujourd'hui 325 kilomètres carrés ; son altitude est de 7 m. 23 ; celle de la surface de ses eaux est de 12 mètres en moyenne ; de sa surface, 26 000 hectares sont en territoire ottoman et 24 000 en territoire monténégrin ; son déversoir, la Boyana, a une longueur de 41 kilomètres.

pide, de telle sorte que tout à la fois la base du lac s'exhausse et le niveau de ses eaux monte ; la conséquence est l'extension de surface que le lac a prise dans les temps les plus récents : si l'on consulte une carte éditée en 1829 à Vienne par Frantz Weiss, on voit qu'il existait dans le lac à cette époque des îles et des villages, dont plus rien ne subsiste aujourd'hui ; la profonde baie de Hotti était, à ce moment, entièrement séparée et formait un lac isolé ; du témoignage des riverains, des observations locales, des constructions noyées, on peut évaluer à 12 000 hectares environ les terres gagnées par les eaux dans le dernier demi-siècle.

De ces explications, on peut conclure à quel projet de travaux on aboutit : il faudrait rejeter le Drin dans son ancien lit ou, pour mieux dire, rejeter la totalité de ses eaux dans le lit descendant à Alesio ; rejeter, d'autre part, le Kiri vers son ancien cours pour le conduire directement au lac, puis draguer la Boyana profondément ; ce triple travail effectué, les conséquences se devinent : la déviation du Drin abaisserait les eaux du lac de 2 mètres environ, le dragage de la Boyana d'un chiffre sans doute égal ; par suite, serait rendue à la culture une grande étendue de terres aujourd'hui couvertes par le lac, inondées ou marécageuses (1) ; la partie

(1) On évalue à 12 000 hectares les terres couvertes par le lac depuis la variation du Drin en 1846, à 15 000 hectares celles noyées par les inondations.

DE RIEKA A CETTIGNÉ. — UNE PAYSANNE SUR LA ROUTE (Voir page 160).

CETTIGNÉ. — LE PALAIS DU ROI NICOLAS (Voir page 162).

nord du lac, la plaine de Scutari, la vallée d'entre les Deux-Monts où passe l'ancien cours de la Boyana au Drin fourniraient un sol d'alluvions d'une merveilleuse fertilité ; Scutari serait mis à l'abri des inondations et son état sanitaire grandement amélioré ; enfin, par l'approfondissement de la Boyana, les navires de haute mer pourraient gagner Scutari, au lieu de s'arrêter à Samric ou Obotti, comme aujourd'hui.

Tel est, dans son ensemble, ce projet, très séduisant d'aspect, et ayant l'avantage de résoudre de la plus élégante manière le problème en apparence insoluble des relations directes entre Scutari et l'Adriatique.

La pierre d'achoppement sera la question financière : que coûteraient ces travaux ? Les évaluations sont chose trop douteuse pour que je m'y risque ; l'ingénieur du vilayet de Scutari croyait pouvoir estimer à 4 millions les travaux d'endiguement du Drin et à 1 million par mètre d'approfondissement le dragage de la Boyana ; il me paraît certain que ce sont là des minima ; il ne faut pas oublier qu'il y aura tout un travail d'adduction des eaux au lac et à la Boyana à effectuer ; d'autre part, si l'on veut que la Boyana puisse supporter des navires d'un certain tirant d'eau, il faudra peut-être draguer non seulement la rivière, mais le lac ; le sol du lac s'est, en effet, exhaussé ; si l'on enlève les sables de la Boyana et si on rejette le Drin, il n'y aura plus

d'obstacle à ce que la totalité des eaux s'écoule vers l'Adriatique. Les seuils de la Boyana n'arrêteraient plus l'excédent de ces eaux et ne les feraient plus refluer en arrière ; il en résulterait donc un abaissement du niveau des eaux dans le lac et le fleuve, qui ne pourrait alors supporter de gros navires. Enfin le projet ne prendrait tout son intérêt que si les hectares de terre arable asséchés et certainement très fertiles étaient mis en valeur, et l'on sait assez, sans que j'y revienne, que cette mise en valeur n'est possible qu'avec les progrès de la pacification ; le problème des rapports avec les Albanais domine ainsi toutes ces questions économiques et c'est de sa solution qu'on peut espérer un développement rationnel du pays.

Ce problème résolu, l'ouverture de voies de communication entre Uskub, Scutari et l'Adriatique présenterait un intérêt capital non seulement pour l'Albanie et pour Scutari, mais pour l'écoulement ou l'introduction de marchandises d'Orient en Occident ; et réciproquement ce pourrait être la renaissance et le développement d'un courant commercial, disparu depuis la construction des chemins de fer orientaux et l'indépendance des États chrétiens balkaniques ; l'extension de ceux-ci et l'établissement d'une ligne ferrée pourraient rejeter vers cette voie le trafic arrêté par les événements politiques et économiques survenus dans les Balkans pendant le dernier quart du XIXe siècle.

CONCLUSION

L'ALBANIE ET LES ALBANAIS

Quoi que le présent et l'avenir prochain réservent à la Turquie musulmane et aux États chrétiens des Balkans, l'Albanie et les Albanais restent toujours un facteur capital dans la question d'Orient ; ce peuple, « indomptable et rebelle » quand on veut le soumettre pleinement, demeure et demeurera retranché dans ses montagnes, étranger à tous ses voisins, dont il se sert ou qui s'en servent, énigme ethnographique qui complique singulièrement les problèmes politiques des Balkans.

Qu'il existe une nation albanaise, il est aujourd'hui impossible de le nier ; ces hommes possèdent tout ce qui caractérise une nation : une langue commune, un sentiment albanais plus ou moins éveillé, mais cependant partout latent, un type physique, un territoire ; plus d'une nation ne réunit pas autant de caractères communs à tous ses fils ; toutefois, c'est une nation qui naît, je veux dire qui renaît ; par suite, ces caractères ne présentent pas partout la même netteté ; selon les régions, ils sont ici très frappants, là quelque peu voilés ;

tantôt la race est pure, tantôt les siècles l'ont métissée ; la montagne et la politique ont enfermé dans des limites et dans des visées étroites des tribus qui, jusqu'à présent, se sont désintéressées de l'action commune albanaise ; mais les événements des toutes dernières années ont précipité les choses, modifié les points de vue et avivé les sentiments communs. En 1908, l'Albanie était « en puissance » ; elle n'avait pas pris pleinement conscience d'elle-même ; en 1912, les Albanais affirment leur force, leur cohésion et leur nationalité en rejetant l'oppression turque et en entrant victorieux à Uskub.

Ce que sont ces hommes, ce qu'ils sentent, comment, appui fidèle d'Abdul-Hamid, ils ont d'abord paru acclamer la révolution de 1908, puis ont résisté à la politique jeune-turque et ont fini par entrer en révolte ouverte contre Constantinople, c'est ce qu'on peut comprendre, si j'ai réussi à les montrer tels que je les ai vus.

Les voyageurs et les géographes divisent habituellement les Albanais en Gegs et en Toscs, que séparerait le fleuve le Scumbi ; en réalité, il y a aujourd'hui, au point de vue psychologique et national, trois ou quatre milieux albanais, sur lesquels réagissent encore assez différemment les événements politiques : les Albanais des plaines du nord de Kossovo et de Diakovo, habitants des villes et des campagnes, en conflit avec les Serbes ; les Albanais des montagnes de Prizrend à Scutari,

isolés de tout contact, indépendants de fait, sur lesquels pour la première fois depuis longtemps les Turcs ont essayé depuis trois ans d'étendre leur domination effective et pas seulement nominale ; les Albanais du centre, dont El Bassam serait la capitale et qui poussent leurs tribus vers les Bulgares à l'est et les Grecs au sud ; enfin les Albanais du sud, orthodoxes de l'Épire, issus des fils de la Grèce et des fils de l'Albanie et qui paraissent plus Grecs qu'Albanais (1). Aussi bien ce sont les Albanais du nord renforcés par ceux du centre qui nous intéressent ; c'est là que la race est restée elle-même, que la nation fait front à toutes ses voisines, que catholique, musulman ou orthodoxe, surtout musulman ou catholique, l'Albanais ne se confond jamais avec le catholique d'Occident, le musulman turc ou l'orthodoxe slave ; c'est là aussi que le conflit est à l'état aigu et se prolonge dans la politique internationale ; c'est là enfin que la

(1) L'Albanie purement albanaise s'arrête à peu près à une ligne allant de la baie de Valona à la frontière grecque par le cours de la Vopussa ; au sud de cette ligne, la population métissée se divise en orthodoxes parlant grec dans la famille et en musulmans parlant albanais ; dans la vie publique, les habitants parlent les deux langues ; à partir de Janina jusqu'à Preveza, la langue grecque subsiste seule. C'est l'Épire, où s'exerce une très vive propagande grecque. Dans quelques îlots montagneux du pays, les Albanais ont conservé leur religion musulmane, leur pureté de race et l'unité de langue, par exemple dans les massifs d'Argyrocastron, de Delvino, de Prenietti et même dans le massif de Paramythie, au sud de Janina.

guerre des Balkans a fait apparaître clairement les manières de sentir différentes des Albanais ; ceux des plaines et des montagnes du nord et du centre ont affirmé leur volonté de n'être pas soumis à un joug étranger, slave ou grec ; ceux du sud de l'Épire paraissent avoir accueilli les armées grecques comme des libératrices, et seuls les musulmans de ces régions ont gardé le sentiment national albanais.

I

Les Albanais des plaines du nord habitent, dans le vilayet de Kossovo, la partie nord et est ; les deux plaines de Kossovo et de Diakovo, séparées du reste du vilayet et de la Turquie par des chaînes de montagnes et reliées aux autres territoires seulement par le petit défilé de Katchanik et les longues et difficiles gorges du Drin, forment une unité géographique caractérisée.

Ce centre de dispersion des eaux vers trois bassins différents, celui du Danube, celui de l'Adriatique et celui du Vardar, cet échelon intermédiaire entre les hautes terres montagneuses de Bosnie et du Sandjak et les plaines d'Uskub et de Macédoine, pourrait être le noyau d'un empire dont les massifs d'Albanie, du Monténégro, de Bosnie et de Serbie seraient les défenses ; il l'a été jadis au temps de l'empire serbe ; mais les turcs, en mettant la main

sur ces territoires, ont ruiné par là même le fondement matériel de l'unité serbe, qui, depuis lors n'a pu être reconstituée ; c'est ici son centre nécessaire et, à ce titre, le nom de Vieille-Serbie est justement conservé ; mais, à la veille de la guerre des Balkans, l'espoir d'un retour vers les âges passés décroissait d'année en année ; je ne parle point ici de la domination politique, mais de la question nationale ; il est visible que le phénomène le plus marquant des trois ou quatre dernières décades a été, dans cette région, l'éviction graduelle de l'élément serbe sous la poussée albanaise.

Que ce soit par force ou par infiltration pacifique, que la conquête des terres s'accomplisse par le droit du plus fort, par achat ou simplement par affermage, le fait s'observe partout : les Albanais s'essaiment peu à peu, composent des villages, entourent les centres serbes, les expulsent au delà, jettent une avant-garde de paysans plus loin encore, appellent les hommes des montagnes à leur secours et, comme des tentacules, les villages poussent leurs cabanes toujours plus avant, jusqu'à atteindre aujourd'hui la frontière serbe autour de Prichtina, au cœur de la Vieille-Serbie. Diakovo et ses maisons sont entièrement albanais ; à Ipek, siège de l'ancien patriarchat serbe, à Prizrend, lieu nominal de la métropolie serbe actuelle et dans la région, les Albanais sont déjà en immense majorité ; le long de la voie ferrée, de Ferizovitch à Mitro-

vitza, leur nombre est considérable ; de l'autre côté de la voie ferrée, les Serbes gardent l'avantage, mais chaque jour marque un nouveau progrès, une nouvelle incursion, une nouvelle conquête. Même dans la Vieille-Serbie proprement dite, dans la plaine de Kossovo, l'Albanais, depuis déjà de nombreuses années, a conquis l'absolue prédominance dans les villes : Mitrovitza, Prichtina sont en grande majorité habitées par des Albanais ; Prichtina et ses environs, par exemple, comptent peut-être 25 000 habitants ; les trois quarts au moins sont musulmans, presque tous Albanais, et le reste orthodoxe, c'est-à-dire serbe, à l'exception de quelques centaines de juifs ; ces villes, il est vrai, ne sont pas, comme Uskub, Ipek ou Prizrend, de date ancienne ; elles sont de construction récente et les riches Albanais, beys ou agas, qui ont leur « tchiflick » ou domaine dans la plaine les habitent volontiers, Prichtina de préférence. Mais, même dans la campagne, le paysan chrétien est mis en minorité par le paysan musulman ; il ne restait guère au Serbe qu'une certaine prépondérance dans le petit commerce des villes ; la paix, c'était donc pour le Serbe l'éviction graduelle, mais assurée, hors de la Vieille-Serbie. La guerre et la victoire vont changer le cours des événements (1).

(1) En Vieille-Serbie, ce mouvement d'expansion albanaise a déjà été noté par René Pinon (*Revue des Deux Mondes*, 15 déc. 1909) et G. Gravier (*Revue de Paris*, 15 nov. 1911).

CATTARO. — LES FORTIFICATIONS (Voir page 163).

CATTARO. — LES MONTAGNES DU MONTÉNÉGRO.

En résumé, à la veille de la guerre des Balkans, les Albanais tendaient à établir leur domination de fait dans les plaines de Diakovo, déjà conquises ; de Kossovo, déjà entamée ; d'Uskub, déjà attaquée : prolifiques et hardis, prompts au coup d'audace et sûrs d'être soutenus, forts d'une solidarité ethnique puissante et assez pauvres pour être tentés par les terres de la plaine, les Albanais descendaient de leurs montagnes, et chaque flot dépassait peu à peu le précédent ; la marée albanaise débordait sur tout le pays.

Cette conquête a été singulièrement facilitée par l'attitude du pouvoir ; l'Albanais pouvait tout se permettre, presque assuré de l'impunité ; armé devant un adversaire sans armes, profitant de la tutelle du Gouvernement contre un adversaire souvent persécuté par celui-ci, jouissant de la plus large tolérance pour l'impôt en face d'un adversaire d'ordinaire pressuré, il jouait contre le Serbe une partie, en ayant en main de bonnes cartes et en recevant par surcroît tous les atouts.

Ce conflit serbo-albanais servait trop bien les intérêts du Sultan pour que celui-ci ne s'efforçât pas de l'exaspérer, et il voyait en ses fidèles Albanais la plus sûre garantie de son pouvoir dans l'ouest de l'Empire.

Depuis le nouveau régime, la colonisation albanaise est demeurée stationnaire ; mais la situation, par ailleurs, s'est modifiée ; la Jeune-Turquie a refusé

de reconnaître les privilèges de fait de l'Albanie ; elle a voulu établir l'unité dans la loi, l'égalité devant celle-ci et la centralisation ; de privilèges locaux, elle a prétendu ne plus entendre parler ; et pour créer une grande patrie ottomane, elle a abattu les obstacles que dressent les autonomies nationales.

Dès lors, quelle a été la politique suivie à l'égard des Albanais de la plaine, telle que je l'ai vue pratiquée? Elle mariait la douceur aux manifestations de force ; elle a commencé par la persuasion : on sait que les Albanais ont envoyé à Abdul-Hamid une dépêche réclamant la Constitution et que cette dépêche a été le dernier coup porté à la confiance du Sultan ; cette manifestation fut due à une habile manœuvre des Jeunes-Turcs ; grâce à leurs affiliés albanais, aux yeux desquels ils avaient fait miroiter la liberté absolue à l'intérieur, ils persuadèrent aux beys et aux tribus que la Constitution, c'était le « chériat », c'est-à-dire la loi musulmane dans toute sa pureté ; ainsi serait écartée la menace d'un démembrement de l'Empire que la mauvaise administration hamidienne faisait peser sur la Turquie et qui, après l'entrevue de Reval, paraissait plus redoutable que jamais aux yeux des patriotes musulmans. Grâce à cet habile procédé, 10 000 Albanais de la plaine et des montagnes du Nord, réunis le 15 juillet 1908 à Ferizovitch (1), au débouché

(1) Ferizovitch est un des lieux favoris de réunions des tribus albanaises du Nord. C'est là qu'elles se réunirent le

du défilé de Katchanik, acclamèrent la Constitution et portèrent à l'ancien régime le coup final, celui du dernier soutien en qui on a placé sa confiance.

En réalité, la possession d'une Constitution touchait et touche très peu les Albanais ; une seule chose les intéresse, le maintien de leurs droits ou privilèges, qui leur assure une sorte d'autonomie ; cette autonomie se caractérise par les faits suivants : tout Albanais a le droit d'être armé, de porter le fusil en tout temps et partout ; c'est une manière de titre de noblesse ; l'usage de la langue albanaise est général dans l'administration, et celle-ci est à peu près exclusivement composée d'Albanais ou de gens d'origine albanaise ; à Ipek, Diakovo, Prizrend, depuis le gouverneur jusqu'au simple gendarme, tous les fonctionnaires sont Albanais ; à Diakovo, le premier employé après le sous-préfet écrit le turc pour pouvoir correspondre avec Constantinople, mais ne sait pas le parler. Enfin,

15 juillet 1908 à l'aurore du nouveau régime ; c'est là qu'après les premières expéditions du printemps 1909 de Djavid Pacha contre les Liumiotes elles se réunirent à nouveau, menaçantes, en septembre 1909, et furent dispersées par la force ; c'est là qu'après la longue révolte de 1910 et de 1911, quand en juillet 1911 la Jeune-Turquie comprit qu'elle ne réduirait pas les Albanais sans les plus graves embarras, quand elle entrevit la possibilité d'une intervention étrangère et se décida à traiter avec ses adversaires, c'est là, dis-je, que tous les députés albanais se réunirent sous la présidence d'Hassan bey, député d'Uskub, le 26 juin 1911, écoutèrent les doléances des chefs de bandes albanaises, Issa Boletinatz, Suleyman Betoucha, etc., et confièrent au député Negib Draga bey le soin de rédiger un mémorandum au Gouvernement.

dans les régions albanaises, l'impôt direct est à peine prélevé, et il n'en parvient presque rien au gouvernement central ; l'impôt indirect, comme celui sur le tabac, n'est pas payé ; la contrebande s'exerce ouvertement dans les bazars et marchés ; enfin l'impôt du sang est irrégulièrement acquitté : les Albanais consentent à accomplir le service militaire en temps de paix, quand cela leur convient et soit dans leur pays, soit à Constantinople.

Voilà donc un peuple en armes, ne parlant que sa langue, payant l'impôt au suzerain irrégulièrement, gouverné par des gens de sa nationalité, sûr que ses caprices seront obéis en haut lieu, s'ils ne sont pas excessifs. Cet état des Albanais sous l'ancien régime est leur idéal de gouvernement, et la Constitution n'est pour eux qu'un mot vide.

Telle est la situation que la Jeune-Turquie arrivant au pouvoir prétendait modifier : elle réclamait la dîme, l'impôt du sang, le désarmement, et elle voulait exercer dans les villes albanaises le pouvoir par des agents affiliés et fidèles et non plus par les beys héréditaires. Ces deux derniers points sont les plus importants : c'est pour obtenir la reddition des armes et c'est pour installer un gouverneur indépendant à Ipek que Djavid Pacha a fait son expédition du printemps 1909 ; par là on entend assurer l'ordre et la tranquillité matériels dans le pays. Le plan a réussi partiellement de 1908 à 1910 ; les attentats devenaient plus rares, la région assez

sûre, puisque j'ai pu la traverser sans incident notable ; de Mitrovitza à Ipek, la plupart des Albanais ne portaient plus le fusil ; à Ipek même, en 1909, on n'en apercevait plus un seul ; à Diakovo, il en était de même ; à Prizrend, le changement était moins notable : les gens des environs ne pénétraient plus en ville avec leurs armes ; mais dans la campagne, la plupart les ont conservées et, sur la route, un quart des hommes que je croisais avaient le fusil sur l'épaule. Le désarmement paraissait donc être complet dans les villes et faire des progrès dans la campagne ; mais le lendemain, c'est-à-dire depuis 1910, gens des villes et gens des campagnes ont vite retrouvé les armes cachées dans un coin de leur demeure.

La rivalité entre gouverneurs et beys héréditaires avait provisoirement tourné à l'avantage du gouverneur ; ce n'est pas en vain qu'une cinquantaine de « koulé » avaient été détruits. Mais la soumission des beys partait des lèvres, non du cœur ; ils attendaient l'occasion, la première faute, la première minute de faiblesse.

En résumé, les Albanais des plaines de Kossovo et de Diakovo se sont laissés prendre en 1908 aux promesses des Jeunes-Turcs ; depuis l'arrivée de ces derniers au pouvoir, ils se sont aperçus qu'on voulait détruire leurs privilèges nationaux ; devant les manifestations de la force, ils ont courbé la tête.... Mais attendons la fin.

La fin, c'est depuis 1910 la guerre de guérillas, le pays soulevé, l'ultimatum de Ferizovitch en juillet 1911 et une première capitulation de la Jeune-Turquie (1) ; c'est en 1912, quand la Turquie parut

(1) La révolte albanaise, depuis l'été de 1908 jusqu'au printemps de 1912, a suivi l'évolution suivante : à l'automne de 1909, Djavid Pacha a poursuivi à Prizrend et dans le pays de Liuma les beys révoltés et, notamment, Issa Boletinatz, qui se réfugia au Monténégro. L'hiver fit cesser les opérations. Au printemps de 1910, les Albanais des montagnes du vilayet de Kossovo se soulevèrent ; la révolte générale fut réprimée avec vigueur par Chevket Tourgout Pacha, qui, en juillet, parut avoir raison de l'insurrection. Mais, pendant l'hiver de 1910 à 1911, les Albanais, notamment de la Malicia passèrent en nombre au Monténégro, s'organisèrent et s'armèrent ; une première négociation avec eux arriva à bonne fin, mais ne fut pas suivie d'exécution ; la révolte redevint générale au printemps ; au commencement de l'été, les Mirdites se joignirent aux Malissores et aux Albanais de Diakovo ; Chevket Tourgout Pacha disposait à Scutari de troupes considérables, mais ses victoires étaient sans lendemain, et la Jeune-Turquie commençait à comprendre l'énormité de la tâche ; en juin, le sultan effectua un voyage en Vieille-Serbie en vue d'amener une pacification ; le 23 juin, à Gertché, sous l'inspiration d'Ismaïl Kemel bey, et le 26 juin, à Ferizovitch, les chefs albanais rédigèrent leurs doléances. Le mémorandum de Gertché les résume en douze articles. Les négociations continuèrent ; finalement, l'entente se fit, le 2 août 1911, sur la base suivante : les Albanais acceptent de faire le service militaire soit dans le vilayet de Scutari, soit à Constantinople. Par contre, la Turquie leur accorde leur autonomie administrative (les porte-bannières seront reconnus comme chefs locaux par le pouvoir), l'exemption temporaire d'impôt (que l'on cherchera à rendre définitive), l'autorisation de porter les armes sauf dans les villes, l'admission de l'Albanais comme langue d'instruction dans les écoles ; les Albanais, en consentant au service militaire (sur place, il est vrai), faisaient une importante concession, car, jusqu'à présent, ils n'avaient fourni comme soldats réguliers que la garde du Sultan, et ils ne faisaient partie de l'armée que comme volontaires en cas de guerre.

reprendre d'une main ce qu'elle avait cédé de l'autre l'année d'avant, la révolte générale, la victoire albanaise, l'entrée à Uskub. De Scutari à Prichtina, la Jeune-Turquie avait réussi à faire l'union contre elle des tribus albanaises exigeant leur autonomie et, comme les événements extérieurs ne lui permettaient pas de disposer librement de son armée, la Sublime-Porte put assister à l'effondrement de son organisation administrative dans une moitié de son empire européen. Les 14 et 15 août 1912, les chefs des tribus albanaises, Issa Boletinatz, Baïram-Sour, Idris Sefer, Ali Riza, Prenk Pacha, débouchant avec leurs troupes du défilé de Katchanik, entourent Uskub ; ils y font leur entrée tranquillement, sans rencontrer aucune résistance ; dans cette grande métropole, capitale du vilayet, la force armée et les autorités administratives s'éclipsent ; vingt mille Albanais, fusils de guerre sur l'épaule, revolver et poignard à la ceinture, la cartouchière garnie

Le changement de la politique jeune-turque, qui, notamment en mai, juin, juillet et août 1911, s'efforça d'amener une entente, est dû, autant qu'à la résistance albanaise, à des inquiétudes internationales : en mai, la Russie fait à Constantinople une démarche en faveur du Monténégro, qui redoutait les 50 000 hommes rassemblés par la Turquie à ses frontières contre les Malissores ; l'Autriche intervient bientôt en faveur des Albanais catholiques ; l'Italie recommande les intérêts albanais ; l'Angleterre suggère une manifestation collective ; si l'Allemagne la déconseilla, la menace n'en restait pas moins dans l'air et fit réfléchir la Jeune-Turquie sur tous les dangers de la situation. Mais, dès 1912, cette leçon est comme oubliée, et la révolte albanaise se rallume, pour s'achever par le désastre de la Jeune-Turquie.

s'établissent dans la ville ou aux abords; Baïram-Sour s'y installe comme le roi du pays ; rencontrant le gouverneur général du vilayet, il le force à s'arrêter avec son escorte pour passer une revue improvisée de ses troupes ; d'ailleurs l'ordre est parfaitement maintenu ; les Albanais disciplinés font la police, réglementent, ordonnent et gouvernent ; ils taxent les communautés religieuses, réquisitionnent les mosquées, écoles et maisons pour le logement des troupes, et dirigent l'administration ; maîtres de la ville et de la région, ils envoient à Constantinople leur ultimatum, qui se résume au fond dans la reconnaissance et la garantie de leur autonomie. Ils exigent que la commission turque viennent siéger à Uskub, où ils dicteront leurs conditions de paix. Tel était l'aboutissant de la politique Jeune-Turque à la veille de la guerre balkanique.

Les Jeunes-Turcs ont commis, je crois, l'erreur de ne voir dans les Albanais qu'une population musulmane qui voudrait bien continuer à ne pas payer l'impôt, mais qui n'a aucune autre pensée ; en ménageant la transition et en exerçant en même temps une forte pression, on en fera, croient-ils, d'excellents Ottomans. Ils sont induits en erreur par le contact avec des Albanais de Constantinople ou de Salonique, anciens serviteurs d'Abdul-Hamid ou jeunes officiers, enrichis ou ambitieux ; ces éléments albanais de l'est sont des « déracinés », et la plupart ne représentent pas les véritables

aspirations de leur pays d'origine ; absorbés dans le milieu turc, ils en ont adopté la langue, les opinions, les goûts, la politique, et c'est ainsi qu'on rencontre de riches beys albanais, des représentants d'illustres familles, qui ont été « turcisés » ; c'est ainsi que les agents de la politique jeune-turque en Albanie sont presque tous des Albanais alliés aux Turcs ; ce phénomène est normal, si l'on songe que non seulement les intérêts matériels peuvent commander de telles conversions, mais que la politique avisée et prévoyante d'Abdul-Hamid a décidé des convictions, entraîné des reconnaissances et assimilé de nombreux éléments, qui avaient été attirés à Constantinople dans les conseils du gouvernement et les fonctions militaires et civiles. C'est par l'action de ces précieux intermédiaires que la politique jeune-turque a infiltré la persuasion ; c'est par eux qu'elle a calmé les premières colères ; c'est par eux qu'elle a voulu donner le change à l'Europe et aux Albanais eux-mêmes en faisant tenir le Congrès de Dibra, en juillet-août 1909 ; pour la préparation de ce congrès, tous les moyens et toutes les habiletés ont été mis en jeu ; les délégués choisis par la population étaient désignés par les Jeunes-Turcs ; ce premier congrès a été conçu et aménagé par ceux-ci ; on lui a fait conseiller le paiement de la dîme, le service militaire et l'écriture de l'albanais en caractères turcs au lieu de caractères latins ; or, ce faisant, les Jeunes-Turcs ont provoqué le Congrès

d'El-Bassan, congrès purement albanais, auquel j'ai assisté et qui est une réplique au premier. Ils ont pensé que peu à peu ils pourraient entraîner les Albanais à l'assimilation, comme l'ancien sultan y avait amené une petite minorité, composée d'ailleurs d'hommes souvent remarquables.

La tentative des Jeunes-Turcs est des plus naturelle ; mais elle prouve qu'ils n'ont pas vu le fossé qui sépare la masse albanaise de quelques hommes vivant en dehors d'elle et oubliant ses aspirations. D'ailleurs, il est exact d'ajouter que celles-ci étaient fort endormies à la fin du dernier régime, précisément parce qu'elles étaient satisfaites et les Albanais comblés d'avantages matériels ; au contraire, la politique jeune-turque a été le levain qui peu à peu a fait renaître, revivre, grandir et éclater le sentiment national albanais. C'est dire que l'erreur fondamentale des Jeunes-Turcs en Albanie a été une erreur psychologique : ils n'ont pas vu et l'on ne voit pas encore assez que les Albanais sont autre chose que des musulmans et que cette race dément avec la dernière énergie l'axiome d'après lequel « en Orient les religions sont des nationalités et les nationalités des religions ».

L'Albanais est l'exemple le plus caractéristique de la fausseté de ce dicton, par ailleurs généralement exact : l'Albanais des plaines du Nord que j'ai visitées est presque toujours un musulman, jamais un orthodoxe, rarement un catholique ; il est

CATTARO. — LES FORTS ET L'ENTRÉE DES BOUCHES
(Voir page 163).

CATTARO. — LES FORTIFICATIONS, LA MONTAGNE ET L'ÉGLISE SERBE.

musulman souvent ardent et rigoriste ; il a ses monastères, qu'il vénère et dont l'influence est grande dans tout le pays : les Bechtachi, dont les « tekië », grandes ou petites, sont répandues dans la région, sont une manière d'ordre monastique national albanais ; mais aucune division, ni doctrinale, ni hiérarchique, ni coutumière, ne les sépare des Turcs, leurs voisins ; or, pas un Albanais ne confondra Turc et Albanais et, signe caractéristique, il ne parlera jamais le turc que comme une langue étrangère, que souvent il ne sait pas, et il n'emploiera dans le pays que la langue albanaise. Dans ces plaines, les Albanais comprennent souvent mieux le slave que le turc, et les transactions commerciales locales n'ont à peu près jamais lieu dans cette dernière langue. C'est là une preuve nouvelle de la vitalité des langues, car cette langue albanaise est restée jusqu'en ces temps derniers une langue parlée, non imprimée, à peine écrite, avec une orthographe et des sons imprécis et variant d'une tribu à l'autre ; sans école, sans livre, la plupart ne sachant ni lire ni écrire, ces Albanais ont, cependant, conservé leur langue ; par ce moyen, leur individualité ethnique s'est maintenue, et elle a été animée, vivifiée par l'instinct national.

Le mahométisme, le plus puissant instrument d'assimilation des races, doit aujourd'hui se déclarer impuissant devant l'Albanais ; par la force et l'argent, on pourra le soumettre ; on n'en fera ni

un Turc, ni un simple musulman n'ayant d'autre sentiment national que celui des successeurs du prophète. Dans le monde de l'Islam, l'Albanais conserve la distinction souvent oubliée de la religion et de la nationalité.

II

Une population belliqueuse, indépendante et arriérée, des montagnards énergiques, agiles et audacieux, des hommes tous armés de fusils, qui ne les quittent jamais, bons tireurs, quoique pourvus de poudre parfois mauvaise et rare, des musulmans et des catholiques qui veulent avant tout rester libres, vivre sous leurs lois traditionnelles, s'opposer à toute autorité extérieure, qui ne sont pas forcément hostiles aux étrangers, mais pleins de méfiance à l'égard de leurs entreprises, des particularistes décidés qui parlent un dialecte albanais assez différent de celui du sud et ne s'étaient pas, jusqu'en 1912, entendus avec les organisations du reste de l'Albanie, tels apparaissent au voyageur les habitants des montagnes de l'Albanie du Nord.

Ces divers traits que l'on peut observer ne tiennent pas tous au caractère fondamental de la race. Le plus frappant, par exemple, est l'anarchie dans laquelle se maintient le pays. Il n'existe actuellement d'organisation générale que chez les Mir-

dites ; l'ensemble des tribus mirdites, comme je l'ai exposé, obéit à l'autorité civile du prince, des chefs de bannière et du conseil de vieillards et à l'autorité religieuse de l'abbé d'Orosch et des curés ; mais les autres confédérations sont, au sens originel du mot, anarchiques : aucun pouvoir central n'y subsiste, ou du moins il est d'une faiblesse extrême ; voici, en effet, en quoi il consiste ; chaque confédération occupe traditionnellement un territoire dont les limites n'ont guère varié depuis plusieurs siècles ; les principales confédérations qui habitent les montagnes du nord sont celles des Liumiotes (pays de Liuma), des Mirdites (Mirditia), des Hasi et des Malissores (Malaisia) ; chacune de ces confédérations comprend un certain nombre de tribus, qui habitent un district déterminé ; la Malaisia se divise, par exemple, en tribus des Hoti, Kastrati, Chala, etc.... C'est dans chacune de ces tribus que se maintient une organisation locale ; elles sont gouvernées par un chef de bannière héréditaire, chef de village et chef militaire, assisté d'un conseil des vieillards, qui, en temps de paix seulement, délibèrent sur les affaires locales. Mais ces chefs de tribus, comme leur tribu, ne dépendent d'aucune autorité supérieure ; ils ont les uns avec les autres des relations d'égalité et sont tantôt amis, tantôt en lutte à la suite de vendetta ou de brigandages sur le bétail et les récoltes. Toutefois, les différents chefs de bannières d'une confédéra-

tion et les vieillards peuvent se réunir et se réunissent dans les cas graves ; mais ces délibérations sont soumises à la bonne volonté de chacun, et les tribus ne sont pas placées sous une autorité commune. Les confédérations reconnaissent bien certaines coutumes traditionnelles ; en cas de guerre, par exemple, un des chefs de tribus a un certain pouvoir de décision, auquel les autres doivent obéir ; mais ces règles coutumières n'ont qu'une valeur pratique relative, dépendant des circonstances locales, de l'autorité personnelle de chaque porte-bannière, des rapports entre les tribus. C'est donc bien exprimer la réalité que d'affirmer l'absence d'autorité centrale dans ce pays.

Sans doute, ce n'est pas la race seule qui a créé cette situation. Le peuple albanais, en effet, a reconnu des chefs et les vénère encore : je ne veux point parler ni des Arianites, de la famille Commène, qui gouvernait au xve siècle le sud de l'Albanie, ni d'Ali-Pacha de Tepelem, que cette même partie du pays regarde comme son héros national pour avoir résisté à l'envahisseur turc ; nous avons dit en effet que les Albanais orthodoxes du Sud sont mélangés de sang grec, que par leur dialecte spécial, plein de mots helléniques, par leur religion reçue de la Grèce, par l'influence de la culture attique, ils constituent un milieu national différent de celui des Albanais du Nord et du Centre. De tout temps, en effet, ces Toscs de l'Extrême-Sud ont réagi

différemment des Gegs du Nord ; du golfe de Corinthe à Berat, les modes de pensée et la civilisation ont un autre caractère qu'au nord de Scumbi ou que dans la région d'El-Bassan.

Mais les plus purs des Gegs ont reconnu des autorités s'étendant à tout le pays : au xve siècle, à la veille de la prise de Constantinople, Leca Ducagin gouvernait l'Albanie du Nord et Scanderberg toutes les tribus depuis celles des Mirdites jusques et y compris celles de Berat ; dans la guerre, ce dernier fut reconnu comme un généralissime et, tout en respectant l'autonomie des diverses parties ou cantons de l'Albanie, il en fut vraiment à un moment le chef unique.

Si ancienne que soit cette histoire, elle porte encore aujourd'hui ses fruits : les Gegs depuis la plaine de Kossovo jusqu'à la ville de Berat ont conservé le culte de Scanderberg, dans lequel communie leur nationalisme albanais toujours latent ; ce grand souvenir de leur histoire reste présent à leur esprit, et si demain une lutte nationale éclatait, c'est sous cette hégide et avec le chant de Scanderberg que les Albanais marcheraient à l'ennemi.

Quant à l'action du chef Leca Ducagin, elle n'est pas moins puissante : ce sont les règles qu'il a établies, le code en quelque sorte qu'il a édicté, qui continue à servir de lois rudimentaires aux confédérations de l'Albanie du Nord ; la *Lex Ducagin*

peut être délicate d'interprétation ; elle peut être violée, sans qu'une autorité supérieure l'impose, mais elle reste vivante dans les esprits, et c'est elle seule que les tribus reconnaissent et qu'elles invoquent dans leurs différents ; ses prescriptions sont indiscutées, comme inscrites sur la table de la loi, et c'est grâce à elle que, s'il n'y a pas dans l'Albanie du Nord une autorité centrale, il y a cependant une loi commune (1).

L'histoire montre donc que les Albanais des montagnes du nord, si individualistes qu'ils soient, ont reconnu des chefs, les entourent, après leur mort, de vénération et regardent leur œuvre comme intangible. Mais la situation géographique de leur pays a accusé à l'extrême leurs penchants naturels : le massif qui couvre l'ouest de la Turquie d'Europe et toute la côte adriatique trouve dans une partie du Monténégro et dans l'Albanie du Nord son extension géographique la plus grande : chaos formidable de montagnes, bourrelets de chaînes aux sommets élevés et aux pentes abruptes, sol aride et sans végétation, vallées étroites et tourmentées dont le fond est entièrement couvert aux

(1) La loi de Ducagin voit son domaine d'application se restreindre peu à peu ; ce sont les tribus de la grande montagne ou de la Malaisia, celles de Diakovo et celles de Liuma qui la conservent le mieux ; elle commence à être ignorée dans la région de Dibra et de Durazzo ; les tribus monténégrines la reconnaissaient aussi avant le règne actuel.

LE PRINCE DES ALBANAIS MIRDITES : BIBDODA, PRENK PACHA.
Cl. Michel Codelli.

hautes eaux, absence complète de voies de communication naturelles aisément praticables, tous ces éléments s'ajoutent les uns aux autres pour faire obstacle à une vie commune ; ils forcent les montagnards à construire des habitations disséminées aux flancs des collines, près des sources, et à ne connaître qu'une vie locale très étroite, celle de leur cirque de montagnes, de leur vallée ou de leur plateau où la longueur des trajets, la difficulté des voies et la rudesse des caractères obligent à ne connaître que les hommes de son village, c'est-à-dire de sa tribu. Fait remarquable, la confédération qui a conservé une certaine vie nationale, celle des Mirdites, est précisément installée en notable partie sur les avant-chaînes du massif, près de l'Adriatique, et est reliée tant avec la mer qu'avec Scutari par des voies de communication et des vallées plus faciles, coupées de collines moins hautes et moins abruptes.

Cette situation géographique a conduit le gouvernement turc à une politique de réserve et de tolérance très différente de celle qu'il a poursuivie chez les Toscs. Sans doute, le caractère plus musulman du Nord, plus orthodoxe du Sud, l'absence d'affinité avec l'étranger au Nord, le rapprochement vers la culture grecque au sud ont contribué à accentuer la politique des sultans ; mais se rendant compte que les Albanais du Nord sont retranchés dans une forteresse naturelle presque

inexpugnable, ils ont préféré leur en abandonner le commandement et se les attacher comme alliés dans leurs différents avec les chrétiens des plaines de Macédoine. Ils ont ainsi abandonné toute prétention à recouvrer des impôts, à exiger le service militaire, et ils ont laissé aux seuls Albanais le droit de porter les armes en tout temps ; ils ont attiré près d'eux à Constantinople ceux qui voudraient bien s'expatrier ; ils ont recruté parmi eux leur garde et les ont comblés de faveurs; en même temps, ils préservaient soigneusement de tout contact les Albanais du Nord ; ils ne laissaient entrer ni étrangers, ni journaux, ni nouvelles ; ils refusaient de créer des écoles ou des voies de communication et laissaient tomber en ruine celles qui existaient.

Le résultat de cette politique est visible ; on dit communément : les Gegs sont assimilés, ne se sentent plus Albanais et ne cherchent pas à assurer à l'Albanie une autonomie nationale. Seuls les Toscs ont gardé leur sentiment de race et luttent pour leurs revendications. Le contact avec ces tribus du Nord révèle très rapidement la vérité : les Albanais du Nord se sont, jusqu'à présent, désintéressés des luttes du Sud, parce qu'ils étaient traités selon leur désir ; leurs prérogatives traditionnelles étant respectées, ils n'avaient rien à réclamer, et leur ignorance, leur éloignement et leur propre satisfaction les empêchaient de se sentir solidaires des Toscs opprimés. Mais cet effet de leur

particularisme et, si l'on veut, de leur égoïsme, n'était pas le moins du monde un résultat d'une prétendue assimilation. Assimilés pouvaient être quelques Albanais attachés à Constantinople ; mais les Gegs, dans leur ensemble, étaient non des Albanais assimilés, mais seulement des Albanais satisfaits, parce que tous leurs désirs et leurs revendications nationales étaient contentés.

Très habilement, d'ailleurs, le Gouvernement de Constantinople travaillait lentement et pardessous à attirer près de lui les chefs des plus grandes familles, à diviser les tribus, notamment les musulmans et les catholiques, à attirer les haines, à abattre toute organisation d'ensemble, à effriter les autorités traditionnelles, pour ne laisser subsister que des chefs de village, à qui on donnait pleins pouvoirs et qu'on s'efforçait de tenir en main. Les plus illustres familles étaient amenées à habiter dans les villes albanaises, où le Gouvernement leur confiait, d'ailleurs, l'autorité. C'est ainsi que peu à peu l'anarchie la plus complète fut établie parmi les tribus, les principaux chefs attirés dans les villes, et les villages des montagnes confinés dans leur isolement, leur ignorance et leur incapacité.

Le Gouvernement jeune-turc paraît avoir accepté un peu légèrement l'idée communément émise sur l'assimilation des Gegs. Sa première tentative semble l'avoir trompé sur son pouvoir réel : dans

une des villes de l'intérieur, à Dibra, il a, pendant l'été de 1909, convoqué le premier Congrès albanais. Son idée était de donner par là une preuve décisive de l'accord des Jeunes-Turcs et des Albanais, de montrer à l'Europe et aux États chrétiens des Balkans cette entente, enfin de faire pression sur les Toscs grâce à l'appui des Gegs. Il mit à l'ordre du jour du Congrès la question de la dîme, celle des écoles et celle de l'alphabet. Sous la pression du Gouvernement, le Congrès admit la dîme, décida que les écoles supérieures n'emploieraient que la langue turque, accepta enfin que la langue albanaise serait écrite et imprimée avec des caractères turcs et non avec des caractères latins. Les Toscs, soutenant les prétentions contraires, furent mis en minorité, et le gouvernement triompha. Mais ce triomphe fut sans portée : partout où j'ai demandé ce que l'on pensait du Congrès, quelle personne y représentait la ville ou le village, uniformément, la réponse a été la même : le Gouvernement a fait nommer ses amis ; la population ne s'en est pas occupée et ne s'y intéressait pas; c'est un Congrès de paravent.

Ce n'aurait été que demi-mal, si le Gouvernement jeune-turc n'avait conclu de cette insouciance à une absence de sentiment national albanais. Il semblait croire qu'avec un peu d'énergie on réduirait quelques chefs de révoltés, et que la masse n'est point différente des autres musulmans de l'Empire.

C'est la pire erreur. Tous ces montagnards de l'intérieur ne laisseront toucher à leurs prérogatives traditionnelles, à leur indépendance de fait et à leurs revendications nationales albanaises que contraints et forcés. C'est par la force qu'il faudrait les réduire ; il serait nécessaire de les poursuivre jusqu'au fond de leurs montagnes, d'y maintenir des forces militaires, de résister à une guerre d'embuscades et de guérillas sans merci. Si une puissance quelconque veut soumettre effectivement l'Albanie du Nord, Mirdites, Malissores, Hasi, Liumiotes, elle doit s'attendre à une résistance acharnée ; la guerre est un plaisir pour ces tribus, leur adresse au tir et leur mobilité remarquables ; tout garçon de quinze ans est accoutumé au maniement du fusil et tous sont armés ; la poudre leur manque parfois, mais il y aura toujours des gens intéressés à leur en procurer. Les montagnes aux pistes si rudes et aux pentes si difficiles leur sont un repaire d'où une troupe ne pourrait les déloger qu'en courant des dangers extrêmes. Qu'un pays veuille un jour jouer cette partie, il peut la gagner à la longue, si ses forces militaires et diplomatiques sont à la hauteur de sa persévérance et de son ambition, mais au prix de sacrifices tels qu'on peut légitimement se demander à l'avance si l'enjeu vaut la partie.

III

Si, des mains de la Turquie défaillante, une des puissances adriatiques veut recueillir l'Albanie, elle rencontrera dans les montagnes du Nord des difficultés plus grandes encore que celles auxquelles fut en proie le Gouvernement de Constantinople. En une région cependant, elle espérerait trouver quelque concours : les catholiques de Mirditie et de Scutari (Mirdites) et ceux de Malaisie (Malissores) feraient-ils passer leurs sentiments de chrétiens libérés du joug ottoman avant leurs sentiments d'Albanais épris d'indépendance? Il est à présumer, en tout cas, que, si l'une des puissances voisines prétendait établir en ce pays plus qu'un protectorat nominal, elle se heurterait aux mêmes résistances et au même nationalisme albanais que la Turquie : certaines tribus pourraient chercher au dehors un sauveur ; mais aucune n'est prête à accueillir un maître ; en une heure de détresse, elle ferait appel à un protecteur, non à un dominateur.

Tandis que, dans la plaine de Kossovo et de Diakovo se surveillaient traditionnellement les Russes et les Autrichiens, sur le versant adriatique de l'Albanie on assiste à la rivalité de l'Autriche et de l'Italie. Leur respect diplomatique du *statu quo* est fait d'un souci d'équilibre et des difficultés

d'un règlement entre copartageants. Mais chacune se prépare à toute éventualité, et elles estiment que leur voisinage, créateur d'intérêts, ferait dans une liquidation naître des droits en leur faveur.

Dans cette partie de la Turquie, l'action autrichienne et italienne se résume en deux préceptes : s'assurer des émissaires, développer les relations économiques. L'Autriche agit par ses consulats de Mitrovitza, de Prizrend et de Scutari et le clergé catholique qu'elle protège ; l'Italie, par son consulat de Scutari appuyé par son influence économique et politique en Monténégro et, notamment, dans la région d'Antivari. La crainte de l'Autriche, qui l'enserre, pousse le Monténégro à chercher un appui non seulement dans la Russie lointaine, mais dans l'Italie proche ; le mariage de la fille du prince Nicolas avec le roi d'Italie, « le gendre », comme on l'appelle communément dans la principauté, a rendu plus intimes ces relations ; Rome en a profité pour recueillir des avantages économiques, obtenir la concession du port d'Antivari, du chemin de fer de Vir-Bazar et de la navigation sur le lac de Scutari, etc.... Si l'Autriche conserve la maîtrise de la route directe à Cettigné, c'est à l'Italie que le Monténégro a confié le soin d'aménager et, par suite, de défendre la seule voie d'accès libre de l'intérieur à la mer par le port d'Antivari.

Les moyens d'action qu'emploient, dans la Haute-Albanie, l'Autriche et l'Italie sont les mêmes :

l'Autriche protège toutefois tout spécialement le clergé catholique albanais et s'est fait son défenseur officieux auprès de la Turquie (1) ; elle tient sous son influence les trois principales autorités catholiques de l'Albanie, les archevêques, les franciscains, l'abbé mitré des Mirdites ; tous ont leur siège à Scutari d'Albanie : là voisine la métropole catholique, la maison mère des franciscains et le modeste palais de Monseigneur Primo Dochi ; à chacun, l'Autriche verse d'importantes subventions, qui par cette voie parviennent à une vingtaine de pauvres monastères franciscains et aux cures catholiques, dont chacune recevrait de ce chef, dit-on, six cents couronnes annuellement ; sur le bas clergé, l'Autriche s'efforce de conserver une influence directe par le moyen du séminaire ; les réguliers, tous franciscains, se forment à Scutari à la maison mère, où l'Autriche est chez elle ; les séculiers sont instruits par le séminaire des Jésuites autrichiens de Scutari, qui parfois les envoient compléter leur éducation à Innsbruck, Salzbourg, Villach ou Klagenfurth ; l'Autriche maintient ainsi sous son hégide les écoles catholiques de la région et se procure d'utiles émissaires. A Scutari même ses agents sont légion ; un hôpital y est dirigé par un

(1) Lors des graves difficultés qu'a causées à la Turquie la révolte de l'été 1911, l'Autriche a donné en juin 1911 des conseils à la Turquie en faveur des Albanais ; l'entente du 2 avril 1911 s'est conclue sous ses auspices.

docteur de nationalité autrichienne ; Banque autrichienne, Lloyd autrichien, qui touche à Antivari, San Giovanni di Medua, Durazzo, Vallona, etc., et dont une agence est établie à Scutari, non loin du principal hôtel de la ville, acquis aux mêmes influences, toutes ces institutions travaillent lentement et sans fracas à la même œuvre ; pour s'assurer l'appui et les renseignements d'affiliés, on distribue annuellement quelques bakkhisch à des beys, quelques subventions à des porte-bannières qui deviennent dès lors, directement ou non, les correspondants ou les émissaires des consulats.

L'Italie dresse maison contre maison, *Puglia* contre *Lloyd*, *Societa commerciale d'Orient* contre Banque autrichienne ; à Scutari, à l'hôpital, elle oppose un dispensaire italien ; la *Dante Alighieri* soutient un réseau d'écoles primaires pour les garçons et les filles et d'écoles techniques où les jeunes gens viennent apprendre un métier ; c'est ce qu'on appelle ici « les écoles royales ». A côté de ces écoles laïques, les Italiens possèdent des hospices que tiennent des religieuses subventionnées par les fonds destinés à aider les missions catholiques italiennes. Ce travail est facilité par une tradition qui fait de l'italien la langue commerciale de l'Adriatique ; même en Autriche, de Trieste à Cattaro, dans les villes à majorité italienne, et dans celles où les Slaves dominent, partout la langue italienne est parlée couramment dans les ports, par les

équipages, par ceux de la marine militaire et marchande de l'empire austro-hongrois, par les marchands slaves des escales dalmates, par le commerce international ; la diffusion de la langue est encore une suite de la domination vénitienne et de l'empreinte profonde laissée sur toute cette côte par la civilisation de la Renaissance italienne ; la nouvelle Italie a trouvé ici ce dépôt de son passé et veut lui faire porter de nouveaux fruits ; elle greffe sur le tronc antique de sa culture une branche nouvelle et en veut cueillir une récolte d'avantages économiques et politiques.

Mais cette rivalité est, si j'ose dire, à fleur de peau ; elle n'entame pas la Haute-Albanie ; elle l'entoure de postes de surveillance, d'observateurs patentés ou non ; elle ne pénètre pas encore ; cette lutte se passe à la porte et non dans la maison ; la maison reste close, et ce n'est que par des émissaires qu'on est informé ; par cette entremise, l'un ou l'autre des pays s'assure-t-il une véritable influence à l'intérieur? Ne parlant ici que de la Haute-Albanie et non de celle du Sud ou du Centre, je crois pouvoir assurer que cette influence est très superficielle ; les agents sont souvent suspects, mangent parfois aux deux râteliers et racontent à chacun ce que l'autre a fait ; ces indigènes ont besoin d'argent et vous disent qu'ils en prennent où il y en a, mais restent bons Albanais et prétendent n'être soumis à aucune autorité, pas plus à celle de l'Au-

triche ou de l'Italie qu'à celle de la Turquie. Même l'influence que donne à l'Autriche son protectorat catholique ne doit pas être exagérée ; les couvents franciscains portent l'estampille autrichienne assez ouvertement, mais sont de ce chef suspects ; leur influence est restreinte; ils sont fort pauvres; un deux ou trois moines dans chaque monastère ne peuvent guère servir que d'agence d'information, plutôt que d'action ; dans le clergé séculier, comme d'ailleurs chez les franciscains, aucun étranger ne se glisse plus ; seuls des Albanais y ont accès et participent à tous les sentiments de leur peuple ; l'Autriche ne peut donc agir à leur égard, malgré ses subventions qu'avec infiniment de prudence, en mettant en avant une amitié désintéressée, une affection paternelle de l'empereur ; elle manœuvre d'ailleurs fort habilement, mais ses moyens d'action sont plus agissants sur les chefs que sur la masse. et les chefs, même s'ils sont gagnés complètement, — ce qui est toujours difficile à affirmer, — doivent tenir compte des sentiments très vifs et très nets de leur peuple.

Ce travail prévoyant ne portera ses fruits que si la Turquie ou ses successeurs sont assez malavisés pour jeter de désespoir les Albanais dans les bras de ceux qui les guettent. Une telle politique, — qu'on y pense, a déjà sonné le glas de son Empire d'Europe. Celui-ci ne pouvait subsister que si la Macédoine chrétienne était contenue par les musul-

mans de Constantinople et d'Andrinople et par les Albanais ; si ceux-ci se révoltaient et faisaient cause commune avec les Macédoniens, la puissance turque ne demeurait que comme une armée campée en pays ennemi, sans attache ni appui ; c'est une situation qui ne pouvait se prolonger ; l'Albanie révoltée a réveillé aussitôt les désirs des co-partageants, des grands et des petits, Russes, Autrichiens et Italiens, Bulgares, Serbes, Monténégrins et Grecs. Une Turquie forte exigeait une Albanie satisfaite. Leurs intérêts concordaient ; la Turquie affaiblie et morcelée, c'est l'Albanie menacée d'une conquête étrangère ; on ne fera pas aux partageants leur part, et si l'une sert de marché, l'autre servira de proie ; la puissance turque et l'autonomie albanaise ont les mêmes adversaires, courent le même péril ; leur avenir dépendait de leur accord. Leur désaccord a déjà ruiné la domination de l'une en Europe ; elle menace aujourd'hui l'indépendance de l'autre.

Dans ce jeu des rivalités, des ambitions et des revendications, la France a son rôle marqué d'avance, facile à suivre et tout à la fois honorable et profitable. Elle ne peut être suspectée d'ambitions territoriales ; son intérêt actuel comme ses traditions séculaires l'éloignent de toute politique d'accroissement des grandes puissances en Orient ; elle a toujours défendu le *statu quo* contre les grandes

puissances, mais non contre les petites nationalités opprimées ; toute atteinte que les grandes puissances y apporteraient aurait pour conséquence un affaiblissement de son influence ; l'Égypte en est le plus notable exemple ; amie de la puissance dominant les Balkans, jadis turque, aujourd'hui slave, la France doit l'être des Albanais autant que des chrétiens opprimés ; protectrice, — et protectrice désintéressée, — des nationalités de l'Empire, elle a justifié ce titre à nouveau au Congrès de Berlin en faisant assurer aux Mirdites, par un article spécial, le maintien de leurs privilèges et de leurs immunités. Conservation de la force des alliés balkaniques, conservation des libertés albanaises, tel doit être le double objectif de la politique française. Les deux termes, bien loin de s'exclure, se conditionnent presque ; contre les esprits passionnés des deux camps, qui distinguent mal l'intérêt permanent des alliés et de l'Albanie, nous pouvons servir de conciliateur ; notre tradition, notre rôle en Orient, notre intervention en 1878, nous le permettent ; notre autorité est faite de notre désintéressement et de notre impartial désir de faire comprendre aux uns qu'ils ne doivent pas pousser la situation à l'extrême, aux autres qu'ils ne doivent pas méconnaître des immunités anciennes ; une communauté d'intérêt entre alliés et Albanais pourrait être créée et développée, et cette situation devrait nous inciter à sortir du rôle passif où nous

nous sommes longtemps complu; en Albanie, les initiatives, les interventions, les rapprochements se sont faits sans nous, parfois en dehors de nous, toujours contre nous, je veux dire, contre notre influence morale, que nous laissions périmer.

Les intérêts de la France en cette région ne sont pas seulement d'ordre moral ; nous pouvons y trouver de sérieux profits économiques ; du côté gouvernemental, des travaux publics seraient peut-être entrepris, dont la concession devrait nous revenir : la canalisation de la Boyana et le desséchement du lac (1); l'établissement d'une route entre Scutari et le port turc de San Giovanni di Medua (2); enfin la construction, à travers la Haute-Albanie, d'un tronçon du chemin de fer « Danube-Adriatique » ; du côté albanais, la mise en valeur du territoire exige des capitaux et des compétences étrangères ; peu à peu les Albanais sentiront le besoin de cette intervention économique ; c'est en traitant avec les plus influents d'entre eux et en prenant garde de ne pas éveiller leur susceptibilité qu'on peut espérer tirer profit du pays, tout en contribuant à son développement ; l'exploitation des forêts donnerait un gain sûr et, même si le sous-sol albanais n'a pas la richesse qu'on lui

(1) Ce projet a été étudié pour le compte d'une société française : *la Régie générale des chemins de fer.*

(2) Ce projet a été étudié par une société française : *l'Entreprise générale de la construction des routes dans l'Empire Ottoman.*

prête peut-être gratuitement, le sol peut permettre une mise en valeur fructueuse ; le prince des Mirdites était, à cet égard, on ne peut mieux disposé en notre faveur et voulait naguère venir à Paris traiter des questions économiques et politiques intéressant son pays, si la Turquie le lui avait permis.

Quoi qu'il en soit, nous avons en Albanie un rôle actif et profitable à jouer ; de spectateur négligent, nous pouvons devenir acteur intéressé ; nous ne devons pas laisser péricliter nos traditions séculaires et nos droits acquis ; Alliés balkaniques et Albanais verraient en nous le conciliateur discret de leurs intérêts, le garant de la liberté des uns et de la souveraineté territoriale des autres. Partout en Albanie, on baptise du nom de « Franque » les choses d'Occident qu'on respecte ; restons pour eux les continuateurs et les héritiers des « Francs » d'autrefois.

232

TABLE DES GRAVURES

Pages.

PLANCHE 1. — Ipek. — Le jeune fils du riche chef albanais Zenel bey, un parent et un serviteur ..... FRONTISPICE.

— 2. — Gradtchanitza. — L'Archimandrite. — La vieille église..... 24

— 3. — Prichtina. — Femmes serbes devant leur maison. — Femmes musulmanes dans la rue 28

— 4. — Prichtina. — Le marché aux fruits. — Un carrefour..... 32

— 5. — Kossovo-Pole. — Le tombeau du sultan Mourad et la tombe du grand-vizir Rifaat Pacha. — Mitrovitza. Bataille d'indigènes 40

— 6. — De Mitrovitza à Ipek. — Albanais battant le blé. — Mon escorte d'arrière..... 44

— 7. — De Mitrovitza à Ipek. — Une maison villageoise albanaise. — Une halte..... 48

— 8. — Entrée d'Ipek. — Ipek. — La femme et la mère du Serbe Mikael Vassilievitch.... 52

— 9. — Ipek. — Une rue d'Ipek. — Le marché 60

— 10. — D'Ipek à Detchani. — Une halte à Strltza. — Detchani. — Les environs 64

— 11. — Monastère de Detchani. — Detchani. L'Archimandrite, un officier turc et un moine. 66

— 12. — De Detchani à Diakovo. — Rencontre d'un Albanais dans la broussaille. — Diakovo. Le curé catholique albanais..... 70

Pages.

PLANCHE 13. — Diakovo. — Pont sur le Prna. — De Diakovo à Prizrend. Le pont sur le Evenik 72

— 14. — Prizrend. — Vue de la ville. — Les maisons grimpant vers la caserne..... 80

— 15. — Prizrend. — Le cheik Adem dans son jardin. — Le poste de police dans le marché..... 84

— 16. — De Prizrend à Kuksa. — L'arrêt à la hutte d'un Albanais..... 92

— 17. — Kuksa. — Les envoyés de Soul-élès bey. — La tribu de Soul-élès bey..... 100

— 18. — De Kuksa à Orosch. — Le fameux pont des Vizirs sur le Drin. — Une escorte turque et mon escorte albanaise au pont des Vizirs..... 108

— 19. — De Kuksa à Orosch. — Dans le large lit de cailloux d'une rivière desséchée. — Un passage de montagne ; mon cheval et mon guide..... 116

— 20. — De Kuksa à Orosch. — La première famille d'Albanais Mirdites dans la forêt. 124

— 21. — De Kuksa à Orosch. — Le curé de Bissac et les gens du presbytère. — Orosch. L'église, le capitaine, le vicaire et les serviteurs..... 132

— 22. — Orosch. — Le « koulé » du capitaine d'Orosch. — D'Orosch à Scutari. Le pont de Vaumat..... 136

— 23. — D'Orosch à Scutari. — Le gué au pont de Vaumat. — Scutari. La forteresse vue de la terre 144

— 24. — Scutari. — Le port, la douane et la forteresse. — Lac de Scutari. — Skja sur le lac et le mali krajs..... 148

— 25. — Lac de Scutari. — Barque à fond plat et costumes monténégrins. — Au large de Vir-Bazar..... 152

Pages.

PLANCHE 26. — Lac de Scutari. — Le bateau le *Danitza*. — Embarquement en plein lac..... 156

— 27. — Lac de Scutari. — Barque amenant de Vir-Bazar un officier monténégrin. — Barque à fond plat faisant le service des passagers..... 160

— 28. — Lac de Scutari. — Ile de Lessender. — De Scutari à Cettigné. Barque sur le fleuve Riéka..... 176

— 29. — De Riéka à Cettigné. — Une paysanne sur la route. — Cettigné. — Le palais du roi Nicolas..... 192

— 30. — Cattaro. — Les fortifications. — Les montagnes du Monténégro 200

— 31. — Cattaro. — Les forts et l'entrée des bouches. — Les fortifications, la montagne et l'église serbe..... 210

— 32. — Le prince des Albanais Mirdites, Bibdoda Prenk Pacha 216

235

2 36

TABLE DES MATIÈRES

Préface par M. Gabriel Hanotaux..... v
Introduction..... XIII

PREMIÈRE PARTIE

LES ALBANAIS DE LA PLAINE

(D'USKUB A PRIZREND)

Pages.

Chapitre I. — USKUB.

Uskub de 1907 à 1912. — L'administration provinciale ; chez le vali. — A travers Uskub ; les races ; une fête de famille serbe. — L'importance historique et présente d'Uskub ; Uskub centre des voies de communication, centre agricole 1

Chapitre II. — D'USKUB A PRICHTINA.

La plaine d'Uskub ; la plaine de Kossovo ; Serbes et Albanais. — Prichtina et ses environs ; le monastère de Gradtchanitza. — Sur le champ de bataille de Kossovo ; le tombeau du sultan Mourad..... 22

Chapitre III. — MITROVITZA.

Les villes de la plaine de Kossovo et de Diakovo. — Le han ; une visite à Djavid pacha ; les diverses races et la possession de la terre ; les consulats étrangers..... 38

Pages.

CHAPITRE IV. — DE MITROVITZA A IPEK.

La route de Mitrovitza à Ipek ; une alerte ; le han de Rudnik ; les premières tours. — Ipek ; le mutessariff ; le gouvernement et les Serbes. — Le monastère de Saint-Sava. — Les beys. — Chez Zenel bey. — Les notables Albanais 44

CHAPITRE V. — D'IPEK A PRIZREND.

D'Ipek à Detchani ; le monastère de Detchani. — Diakovo ; chez le kaimakan ; les catholiques albanais ; les beys de Diakovo ; le commerce. — Départ pour Prizrend ; les paysans sur la route..... 63

CHAPITRE VI. — PRIZREND.

Vue d'ensemble de Prizrend ; industries locales. — Préparatifs d'un voyage pour l'intérieur. — Une visite au cheik Adem ; la vie d'un saint et d'un solitaire.. 75

DEUXIÈME PARTIE

LES ALBANAIS DES MONTAGNES DU NORD

(DE PRIZREND A SCUTARI)

CHAPITRE VII. — DANS LA VALLÉE DU DRIN ET AU PAYS DE LIUMA.

Au Drin : la vallée du Drin ; le pont sur la Liuma. — Une tribu de Liuma ; Kuksa et son chef Soul-élès bey ; la bessa ; l'organisation des tribus. — Un grand repas albanais à l'hôte de passage ; la nuit dans le koulé 87

CHAPITRE VIII. — DU PAYS DE LIUMA AU PAYS DES MIRDITES.

A travers le pays Liuma ; l'escorte albanaise ; le pont des Vizirs ; l'ascension des montagnes ; à la frontière de Mirditie. — De la frontière mirdite à Orosch ; l'hospitalité mirdite ; chez le bey de Bissac ; l'église de Bissac. — De Bissac à Orosch ; un passage difficile ; la mort de mon cheval..... 108

Pages.

CHAPITRE IX. — OROSCH ET LES MIRDITES.

La situation d'Orosch ; l'organisation des Mirdites. — Le prince des Mirdites ; Mirdites et Jeunes-Turcs. — Le pouvoir religieux ; l'abbé mitré d'Orosch et l'organisation de l'Albanie 129

CHAPITRE X. — SCUTARI ET SES ENVIRONS.

D'Orosch à Scutari : les forêts ; les rivières ; les villages, la plaine de Scutari. — Scutari d'Albanie : les races et les costumes ; sur le lac. — Les voies d'accès à Scutari par le lac et Antivari ; par le lac et Cettigné... 141

CHAPITRE XI. — LES COMMUNICATIONS ENTRE LA PLAINE DE DIAKOVO, SCUTARI et L'ADRIATIQUE.

Les communications entre la plaine de Diakovo et Scutari : le Drin ; la route de Prizrend à Scutari ; le projet d'ensemble des voies de communication. — Les communications entre Scutari et l'Adriatique : le projet de Scutari, port de mer 165

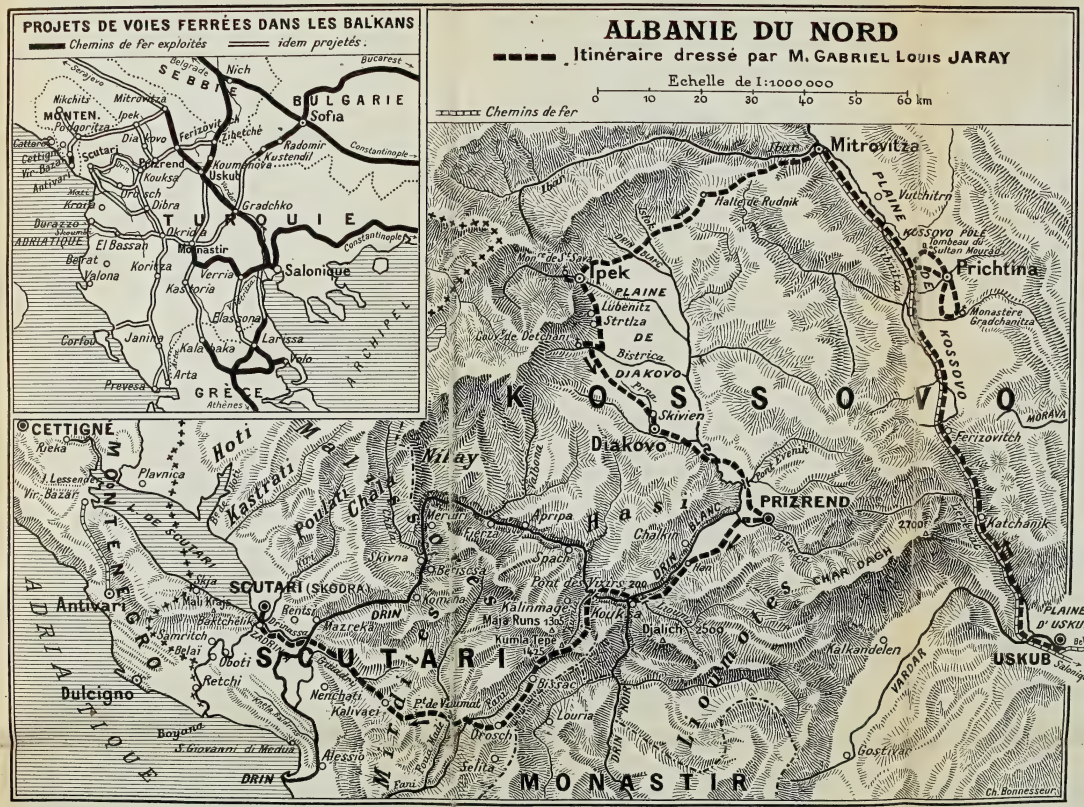
CONCLUSION. — L'ALBANIE ET LES ALBANAIS.... 195

TABLE DES GRAVURES..... 233
TABLE DES MATIÈRES..... 237

239.

0

4196-13. — CORBEIL. IMPRIMERIE CRÉTÉ.


PROJETS DE VOIES FERRÉES DANS LES BALKANS
Chemins de fer exploités
idem projetés.
ALBANIE DU NORD
Itinéraire dressé par M. GABRIEL LOUIS JARAY
Echelle de 1:1000 000
0 10 20 30 40 50 60 km
Chemins de fer
SERBIE
BULGARIE
Sofia
MONTENEGRO
TURQUIE
ADRIATIQUE
GRÈCE
Salonique
Monastir
Uskub
Prizrend
Mitrovitza
Ipek
Prichtina
Diakovo
Scutari
Antivari
Dulcigno
Durazzo
Valona
Corfou
Prevesa
Larissa
Volo
Arta
Janina
Kortcha
Kastoria
Verria
Elassona
Gradchko
Radomir
Kustendil
Koumanova
Tzibetche
Ferizovitch
Dibra
Kouksa
Okrida
Kraia
Mati
Hoti
Kastrati
Poulati
Cholla
Nikaj
Merturi
Vilay
Hasi
Gashi
Kosovo
Skivien
Apripa
Berisova
Skivna
Kalinmage
Majà Runs
Kumia Tepe
Djalich
Kalkandelen
Gostivar
Kalivaci
Nenchati
Alessio
Selita
Louria
Drosch
Bistrak
Mazreka
Bakchelik
Samritch
Ubotti
Retchi
Boyana
S. Giovanni di Medua
Plavnica
Rieka
Lessendro
Vir-Bazar
Cettigné
Plaine de Kossovo
Plaine d'Uskub
Plaine de Drin
Plaine de Lubenitz
Plaine de Strtiza
Plaine de Bistrica
Plaine de Vardar
Halte de Rudnik
Vuthitrn
Kossovo Pole
Tombeau du Sultan Murad
Monastère Gradchanitza
Ferizovitch
Katchanik
Kalkandelen
Ch. Bonnesseur

HT
J372a

Jaray, Gabriel Louis
L'Albanie inconnue. Ed.2.

176938

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 29 04 09 007 6